Vogée fut l'un des principaux
rédacteurs de l'Almanach
des Muses

C.5 P.

POÉSIES.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/posiesdeljbevi00vig

Quand le Poete épris d'un renaissant délire ;
Du lugubre Cyprès eut détaché sa Lyre .....

Epitre a Ducis . Page 99

POÉSIES

DE

L. J.-B. E. VIGÉE,

DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

CINQUIÈME ÉDITION,

REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE
DE PIÈCES INÉDITES.

PARIS,

DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, n.° 243.

1813.

CSP

PQ
2473
.V52A6
1813

AVERTISSEMENT.

Lorsque je publiai, en 1797, la première édition de mes poésies, je déclarai que j'avais voulu être sévère pour moi-même; c'était annoncer que je n'avais point fait entrer dans mon recueil beaucoup de *petits vers* de circonstance, de *petites pièces* que l'on a grande envie de voir imprimées quand on est très-jeune, et dont on est un peu honteux quand on est parvenu à l'âge où le goût est formé, où l'on peut s'apercevoir de la distance qu'il y a entre soi et les modèles.

Je ne me suis point relâché de cette sévérité dans les éditions qui ont suivi celle dont je viens de parler. Celles-là étaient épuisées dès longtemps, on me pressait souvent d'en donner une

nouvelle, et, je le dis sans fausse modestie, je m'y refusais toujours. Si je m'y suis décidé, c'est que les années commencent à s'accumuler sur ma tête; c'est que je craignais qu'un éditeur, après ma mort, ne me traitât avec trop d'indulgence; c'est que j'étais bien aise de revoir, de corriger, et de ne présenter au public que ce qui me paraîtrait digne de quelque attention. Je ne sais si j'aurai atteint le but que je me suis proposé, mais je puis assurer du moins que j'ai banni de cette édition des pièces entières qui avaient paru dans la première, et que parmi celles que j'ai cru pouvoir conserver, il en est que j'ai retouchées et refaites presque entièrement. Au reste, la plupart de celles qui se trouvent dans ce volume ont été composées depuis la publication des volumes précédens, et quelques-unes n'avaient pas encore été imprimées.

POËMES.

POËMES.

MA JOURNÉE.

1798.

J'ai bien dormi; le jour en sursaut me réveille,
Et dix heures déjà sonnent à mon oreille.
Mais l'oiseau de son chant saluait le matin,
Que je veillais encor, La Fontaine à la main :
J'aime son vers facile et sa grâce naïve;
On croit, pour l'imiter, qu'il suffit qu'on écrive.
Aussi, combien d'auteurs veulent suivre ses pas!
Ils ont tous de l'esprit et lui n'en avait pas :
Le bonhomme, entre nous, n'avait que du génie.
On dit qu'il figurait fort mal en compagnie;
Je le crois aisément : là, tout cœur est fardé,
Et je vois que souvent un sot y tient le dé.
La Fontaine, à ce soir; et que demain l'aurore
Puisse me retrouver te relisant encore!

Que ferai-je ? Voyons. Des vers ? On en fait tant !
De la prose ? A quoi bon ! J'aperçois là pourtant
Trois actes, nouveau fruit de ma docile veine,
Et qui, pour se montrer, n'attendent qu'une scène ;
L'ébauche d'un poëme, et quelques madrigaux
Dont pourraient s'engraisser quelques maigres journaux ;
Vingt pages d'un roman, où plus d'une aventure
Peut mettre du lecteur l'esprit à la torture ;
Car Lucifer y joue un rôle assez plaisant.
Allons, Pégase, à moi ! que ton dos complaisant
Me porte sans délais au pays des chimères !
Tu te cabres, je crois ? Tes ailes si légères
N'ont-elles plus leur force et leur agilité ?
Je gage que Lourdis, hier, t'aura monté.
Les meilleurs écuyers ne sont pas au Parnasse,
Et tu peux d'un Lourdis encourager l'audace !
Tu veux te reposer ? J'y consens ; aussi-bien,
Des Muses aujourd'hui je craignais l'entretien.
Oui, lorsque le soleil embrasant l'atmosphère
De ses longs réseaux d'or enveloppe la terre,
Je me sens appelé par ce mouvant tableau
Que m'offre de Paris l'aspect toujours nouveau ;
Et de l'enfantement d'un vers lourd et maussade,
Je me sauve en faisant un tour de promenade.

Eh bien! quittons le lit : habillons-nous. Du moins,
Dix valets ne vont pas m'accabler de leurs soins.
Je fais seul ma toilette, et l'habitude est bonne :
On est bien sûr alors de ne gronder personne.
A me faire servir j'étais accoutumé,
Mais huit mois de prison sur ce point m'ont formé;
J'en rends grâce au destin, et pourtant le conjure
De ne me plus donner une leçon si dure.
Me voilà prêt : sortons. Je vais, à tout hasard,
Suivre l'orme aligné qui borde le rempart;
Admirer, en passant, ces galans édifices,
Tous ces temples du luxe aux voluptés propices;
Solitaire et pensif, traverser le jardin
Que Le Nôtre a planté de son habile main;
A l'aspect du château que réfléchit la Seine,
Rêver sur le néant de la grandeur humaine;
Puis aux champs de leur nom par la fable dotés,
Contempler du printemps les naissantes beautés.

Oh! bon dieu! quel fracas! quel train! quelle cohue!
Le rempart aujourd'hui n'est qu'une étroite rue.
Que de gens à cheval et que de gens à pié!
On ne peut faire un pas sans être coudoyé.
C'est le premier beau jour de la saison nouvelle;

Et ces chars, ces coursiers volent à Bagatelle.
N'est-ce pas là Mysis? oui, vraiment. Autrefois
Un clavier s'animait sous ses agiles doigts;
Et, Plutus l'enlevant au dieu de l'harmonie,
Il est presque honteux d'avoir eu du génie.
Ah! je vous remets bien; c'est vous, heureux Damon.
Je vous ai vu d'un Saint ne portant que le nom.
Vous n'aviez pas encor brillé dans les affaires.
Vous avez aujourd'hui quatre maisons, deux terres;
Les temps sont bien changés! car, soit dit entre nous,
Vous serviez chez autrui le vin qu'on boit chez vous.
Lysidor, qu'on vous voie; oui, baissez votre glace.
Jadis petit commis d'un petit homme en place,
Cent pistoles bornaient vos minces revenus;
Vous n'étiez pas alors au rang des parvenus;
Et, si j'en veux pourtant croire la renommée,
Vous ne fûtes qu'un an fournisseur de l'armée.
Qu'on se range! Cliton s'avance. Son coursier
Bondit fier d'obéir à la main d'un guerrier.
Tandis que nos soldats signalaient leur courage,
Cliton était toujours le premier.... au pillage.
La Fontaine, mourant comme il avait vécu,
A sa veuve, à son fils laisse à peine un écu;
Il faut, je le vois trop et le dis sans rancune,

Être sot ou fripon pour faire sa fortune.
Mais Psyché, mais Vénus, vient-elle parmi nous,
Et Paris de l'Olympe est-il le rendez-vous?
Tout à mes yeux charmés révèle une Déesse :
Ces cheveux où l'or pur se mêle à chaque tresse,
Et ce lin sur l'épaule artistement jeté,
Et ce sein qui d'un voile affranchit sa beauté,
Ce bras dont le contour se déploie avec grâce,
Ce pied que de ses nœuds un cothurne entrelace,
Ces vêtemens légers qui semblent à regret
Ou quitter une forme ou cacher un attrait.
O spectacle enchanteur! dans mon heureuse ivresse,
Je me crois transporté sous le ciel de la Grèce.

L'heure avance; je sais que tout est pour le mieux,
Et que l'on dîne à l'heure où soupaient nos aïeux.
Mais je puis pour six francs manger à table d'hôte;
Là, les Originaux ne me feront pas faute;
Le repas sera sobre et servi promptement;
Abrégeons le chemin. Bon! voilà justement
Une rue, une enseigne; entrons. La compagnie
Est nombreuse, tant mieux; la maîtresse est jolie,
Cela ne gâte rien; le vin aigre, tout beau!
Je n'en boirai que peu, trempé de beaucoup d'eau.

J'aurais pu, chez Méot, faire meilleure chère;
Mais ce Palais-Royal est vraiment un repaire
Où tout vice est certain de rencontrer son lot.
Là, jusques au Perron, tout se change en tripot;
Et d'un être vivant à peine on sent l'approche,
Qu'on croit déjà surprendre une main dans sa poche.
Je suis fort bien ici, j'y reste. Mon voisin
Était sans doute à jeun; car il y va d'un train....
Il se croit seul. Le mets que son assiette implore,
Son œil même, son œil d'avance le dévore.
Presqu'en face de moi, c'est un peu différent;
Si l'on goûte de tout, de rien l'on n'est content.
Voyons si je serais bon physionomiste :
« Homme de loi, rentier, marchand forain, artiste,
Fermier des environs, commis à mille écus,
Celui-ci nouvelliste, et celui-là.... motus;
Je juge à son regard, à son geste, à sa mine,
Que dans un lieu public il a l'oreille fine ».
Mais là-bas on s'échauffe! écoutons. « Non, morbleu!
Molé n'a point d'esprit, de grâce dans son jeu.
—Moi je pleure surtout à l'Opéra-Comique.
—Monsieur apparemment n'aime que la musique?
—La musique est un art.... c'est le premier de tous.
—Eh! sans la poésie où diable en seriez-vous?

—Pour rien assurément vous comptez la peinture ?
—Fadaises que cela. Les lois.... —L'agriculture.
-L'argent.-Les bons trois-quarts.-La guerre.-La paix.-Non.
—Piccini. —Bonaparte. —Un duo. —Du canon.... »
Oh ! quel bruit ! sauvons-nous. La querelle s'engage,
Et je suis par nature ennemi du tapage ;
Abordons la maîtresse avec un compliment ;
Payons vite, et courons prendre l'air un moment.

Que vois-je écrit là-haut ? Cabinet de lecture.
Rassemblement d'oisifs dont la caricature
M'amusera peut-être ; au surplus, essayons.
De Calot et d'Hoggars que n'ai-je les crayons !
Comme il est bien posé ! l'excellente figure !
Il ne dort ni ne veille. Il tient une brochure,
Il voudrait y fixer son regard incertain,
Et toujours la brochure échappe de sa main.
Au fond de la Cité je gage qu'il demeure.
Pour arriver ici que lui faut-il ? une heure ;
Trois pour lire à peu-près comme il lit aujourd'hui ;
Une bonne heure encor pour retourner chez lui :
Eh bien ! cet homme-là bénit sa destinée,
Et se couche enchanté le soir de sa journée !

Quelle pièce aujourd'hui donne-t-on à Feydeau * ?
Si j'en crois ce journal, c'est un drame nouveau.
Pour la première fois! courons, le temps me presse.
La crainte te poursuit et l'espoir te caresse,
Pauvre auteur! le travail est pour nous le moment
Du plaisir, du bonheur et de l'enchantement.
Nous nous voyons déjà sur la double colline,
A côté de Molière, à côté de Racine;
Et du juste avenir notre nom respecté
S'en va de siècle en siècle à l'immortalité.
Mais à l'instant fatal où le rideau se lève,
L'illusion, hélas! s'enfuit avec le rêve.

Quoi! l'orchestre tout plein et les balcons aussi!
Tâchons de pénétrer.... à la fin m'y voici.
Autour des nouveautés tout le monde se presse;
Il est plaisant de voir la chute d'une pièce.
En pareil cas, pourtant, si chaque spectateur
Pouvait prendre un moment la place de l'auteur!
Qu'entends-je? du succès agréable présage!
Déjà, sans l'avoir vu, l'on déchire l'ouvrage.

* Les Comédiens-Français jouaient alors sur le théâtre de la rue Feydeau.

Le titre est mal choisi. Cinq actes, c'est bien long.
Regnard même, Regnard n'a rien produit de bon.
Par bonheur, du public craignant l'impatience,
Un acteur à paru. L'on écoute en silence.
Jusqu'à présent du moins le Parterre est décent;
Trois actes bien remplis, sujet intéressant,
Ce début pour la pièce a gagné son suffrage;
Mais attendons la fin. J'entends gronder l'orage.
De temps en temps le ciel s'obscurcit, et les vents
Exercent leur fureur par de longs sifflemens.
Pauvre auteur, c'est ici le fort de la tempête.
Tout est perdu : la foudre éclate sur ta tête.
Pilote malheureux, je plains ton triste sort :
Ton vaisseau vient, hélas! d'échouer près du port.
Que vas-tu devenir? ce soir, dans la coulisse,
Oseras-tu braver le dédain d'une actrice,
Et le souris malin de tes joyeux rivaux?
Demain, à ton réveil, liras-tu les journaux?
Eh! surtout, de quel front aborder ta maîtresse?
Tu lui faisais sans doute hommage de ta pièce.
Déjà la dédicace où s'épanchait ton cœur,
A Didot, en secret, reprochait sa lenteur.
Crois-moi, ne brigue plus le stérile avantage
D'amuser le public. Jette au feu ton ouvrage.

Sois bon époux, bon père, utile citoyen;
Ton siècle, il est trop vrai, de toi ne dira rien;
Ton nom ne vivra pas chez les races futures;
Qu'importe! jouissant de tes vertus obscures,
Tu connaîtras du moins la paix et le bonheur:
Il n'est pire métier que le métier d'auteur.
Moi-même, renonçant à mon œuvre comique,
Vais-je enfin regagner mon manoir poétique?
Hélas! je crains de faire un bien triste souper.
Des pensers douloureux reviendront m'occuper.
On doit plaindre après tout la muse infortunée
Qui perd en un instant le travail d'une année.

Ne pourrais-je finir le jour un peu gaîment?
Voici l'heure où Momus, dans un jardin charmant,
Appelle une jeunesse, à sa voix toujours prête,
Qui, pour changer d'ennui, vole de fête en fête.
Là, de l'observateur tout amuse les yeux.
Dans une allée étroite où brillent mille feux,
Ce peuple impatient, qui s'entasse et se foule,
Semblable au flot pressé qui sur le flot se roule;
L'amant, pour expliquer un mot mal entendu,
Reprenant un discours gauchement suspendu;
L'époux, fâcheux témoin, oublié sur sa chaise,

Et bien complaisamment bâillant tout à son aise;
Le Crésus ébahi, le lourd provincial,
Même au sein de Paris, gardant son air natal;
A travers cent petards, Eurydice éclipsée;
Tant d'objets tour à tour distrairaient ma pensée.
Et ne pourrais-je encor, par la mode averti,
Entrer aux lieux ornés du nom de Frascati,
Et là, par cent rivaux repoussé de ma place,
A leurs avides mains disputer... une glace?
Mais, grâce aux soins gênans de la société,
Dès long-temps, pour ce soir, je me trouve invité.
Gardons-nous de manquer un thé chez Aspasie.
Un thé! qui n'en a pas? c'est une frénésie.

Quel cercle! juste ciel! il paraît qu'aujourd'hui
On a craint dans ce lieu de connaître l'ennui.
Je comptais sur un thé, je risquais l'aventure,
Et je trouve de plus, bal, concert et lecture.
Pourquoi pas? Selon moi, varier le plaisir,
C'est connaître, en effet, le grand art de jouir.
L'autel, disons le mot, la table est préparée.
Le fauteuil, le flambeau, le verre d'eau sucrée,
Rien ne manque: fort bien; et quel est le lecteur?
Un jeune homme charmant. De plus d'un auditeur

Je lui garantirais d'avance le suffrage.
La jeunesse a son prix. Le titre de l'ouvrage ?
L'Amour auteur. Eh ! oui. Se met-on sur les rangs ?
Ce sont-là les sujets qu'on traite à dix-huit ans.
L'Amour auteur ! Je crois, s'il s'avisait d'écrire,
Que l'Amour en aurait de bonnes à nous dire.
Comment donc ! c'est fini ? Tout le cercle enchanté
Applaudit ; c'est sans doute à la brièveté.
Heureux jeune homme ! on vante et son goût et sa grâce ;
Chacun auprès de soi lui prépare une place ;
On veut savoir son nom ; tout haut on le redit,
Et vingt femmes demain l'auront mis en crédit.
Mais tandis qu'il lisait, déjà près d'un pupitre,
Et fièrement assis, j'ai vu l'Orphée en titre.
Sous le mobile archet la corde a retenti,
Et je crois, par moment, entendre Viotti.
Heureux qui nous ferait oublier son absence !
Écrasant ce fauteuil de sa lourde opulence,
Midas s'est endormi ; Lise appelle Zoé ;
Valcour, en souriant, parle bas à Chloé ;
Germeuil a raconté la nouvelle publique :
Et c'est ainsi, partout, qu'on entend la musique.
Mais le chant va du moins fixer l'attention :
Vain espoir ! même bruit, même distraction :

On ne pourra danser que jusques à l'aurore,
Et Linus doit céder la place à Terpsichore;
Il usurpait sur elle un temps trop précieux.
La gaîté maintenant brille dans tous les yeux.
On se croise, on se mêle, on s'approche, on s'évite;
La main vole au-devant de la main qui la quitte;
La Grâce suit les pas de la Légèreté;
C'est ici le Plaisir; là, c'est la Volupté;
D'une vive rougeur elle-même embellie,
L'Innocence, à mes yeux, n'est plus que la Folie,
Et dans ce groupe heureux de talens réunis,
C'est Vestris ou Zéphyr que je vois dans Trénis.
L'orchestre enfin soupire une molle cadence.
On attendait la valse, et la valse commence.
Ce ne sont plus ces pas, ces bonds impétueux.
La scène va changer. En marchant deux à deux,
Du parquet lentement on mesure l'espace:
Mais déployant soudain sa souplesse et sa grâce,
Au signal qu'on reçoit, qu'on donne tour à tour,
De vingt cercles pressés on décrit le contour.
La Beauté, que dès-lors le plaisir environne,
Au bras qui la soutient mollement s'abandonne;
Une tendre langueur se répand sur ses traits,
Son œil demi-voilé n'en a que plus d'attraits;

Sa bouche de l'amour semble aspirer les flammes.
Je ne sais à quel point la valse plaît aux femmes,
Je n'ai pas leur secret ; mais, dans mon jeune temps,
Je pense que, par goût, j'aurais valsé long-temps.

Maintenant faudra-t-il, plus complaisant que sage,
Autour d'un tapis vert, jouet du sort volage,
D'heure en heure passer jusqu'à demain matin,
Et du gain à la perte, et de la perte au gain ?
Car, quels que soient les lieux où le hasard m'appelle,
Je rencontre toujours la bouillotte éternelle.
Non ; si je suis tenté de veiller aujourd'hui,
Que ce soit sans fatigue et surtout sans ennui !
A minuit écoulé déjà succède une heure.
Je vais, sans plus tarder, retrouver ma demeure,
Lire mon La Fontaine ; et, si le doux sommeil
A mes sens rafraîchis ménage un doux réveil ;
Si la rime à me fuir n'est pas trop obstinée,
Demain, pour mes amis, j'écrirai ma journée.

NOTES.

NOTES

IMPRIMÉES DANS L'ÉDITION DE 1798.

Celles qui sont précédées d'un astérisque ont été nouvellement ajoutées.

PAGE 4, VERS 9.

Car Lucifer y joue un rôle assez plaisant.

La plupart de nos romans du jour n'offrent qu'un tissu d'aventures merveilleuses, dont ce personnage infernal tient les fils dans sa main. Aussi les femmes se les arrachent, les Bonnes les lisent aux enfans, et l'homme de goût les laisse de côté.

PAGE 5, VERS 6.

Mais huit mois de prison sur ce point m'ont formé.

C'est trop dire. Conduit le 7 nivôse an 2 (31 déc. 1793), à minuit, pour plus de commodité, dans la maison dite de *Port-Libre*, transféré de là dans celle des *Carmes*, le 7 thermidor (11 juillet 1794), je suis rentré chez moi le 19 du même mois; ce qui ne fait, tout bien calculé, que sept mois et douze jours : mais j'espère qu'on ne me chicanera

pas pour quelques jours de plus ou de moins. Je ne parlerai point de tout ce que j'ai eu à souffrir pendant cet intervalle de temps suffisamment long; je dirai seulement, comme fait historique assez curieux, que dans ces maisons, où chaque prisonnier regrettait sans cesse sa liberté, on ne pouvait faire un pas sans lire le mot qui rappelait qu'on l'avait perdue : c'était la cour de la *Liberté*, l'escalier de la *Liberté*, le corridor de la *Liberté*, le salon de la *Liberté* ! On ne se joue pas aussi cruellement des hommes. Je me souviens que, devant être transféré de *Port-Libre* aux *Carmes*, il me fallut monter, moi quarantième, dans un tombereau couvert, bien et dûment escorté. Ce tombereau était rouge; l'échelle, qu'il fallait franchir pour s'y renfermer, était rouge aussi. Le pied sur le premier échelon, je me tourne vers le municipal qui présidait à l'opération : Je n'aime pas la couleur de cette échelle, lui dis-je. — Allons, monte toujours, me répondit-il. Trois jours après, le même homme monte sur l'échafaud avec une partie des brigands qui formaient la Commune de Paris.

Page 6, vers 1.

Et ces chars, ces coursiers, volent à Bagatelle.

Jardin assez agréable, placé à l'extrémité du bois de Boulogne, et célèbre par les vers que M. Delille lui a consacrés. C'est au printemps, surtout, le rendez-vous de tous les hommes brillans, de toutes les jolies femmes, de toutes les *nouvelles fortunes* de Paris.

Page 6, vers 17.

Vous ne fûtes qu'un an fournisseur de l'armée.

C'est le meilleur état qu'on ait pu embrasser pendant quelques années de la révolution française ; il dispensait de vertu, de courage et de talens ; il suffisait de savoir signer à peu près son nom, prendre sans compter, et se retirer à temps.

Page 7, vers 10.

Ces vêtemens légers, qui semblent à regret,
Ou quitter une forme ou cacher un attrait.

Le costume, imaginé par des femmes qui pouvaient gagner à montrer tout, a été adopté par des femmes qui gagneraient infiniment à ne montrer rien. M. Désessart, sage et honnête médecin, prenant la chose au sérieux, vient de faire un bel et bon discours, dans lequel il a voulu prouver que se mettre presqu'à nu, c'était s'exposer aux catharres, aux rhumatismes, à toutes les infirmités de la vieillesse. Comme si un médecin pouvait avoir raison contre la mode !

* Page 8, vers 4.

Là, jusques au Perron, tout se change en tripot.

On avait fait alors du Perron du Palais-Royal une sorte

de bourse, où se négociaient le papier-monnaie, les effets publics, et où l'on prêtait sur gage. C'était le rendez-vous de tous les agioteurs de la plus vile espèce.

PAGE 10, VERS 16.

Il est plaisant de voir la chute d'une pièce.

Croyez-vous que la pièce nouvelle réussisse, me demandait un jour une femme? — Mais, madame, je le désire. — Quoi! vraiment, elle réussirait? — Je l'espère. — S'il est ainsi, je n'irai pas.

PAGE 12, VERS 14.

Voici l'heure où Momus dans un jardin charmant....

Il y en a plus d'un. *Tivoli*, le premier qui ait offert le genre irrégulier en France. Il fut créé par l'infortuné Boutin, qui, malgré ses qualités aimables, expira sous la hache de la terreur. Robespierre avait dîné chez lui quelque temps auparavant.

L'*Élysée-Bourbon*, très-heureusement situé, puisqu'il se confond avec les Champs-Élysées. On y donnait de fort beaux concerts, et postérieurement des joûtes sur l'eau, des pantomimes et des feux d'artifice. Maintenant c'est une maison de plaisance de S. M. l'Empereur.

Idalie, placé à l'entrée de Chaillot, est remarquable surtout par sa richesse en arbres étrangers. Ce jardin est redevenu une propriété particulière.

Mousseaux, dont le parc, qui appartenait au dernier duc d'Orléans, plus connu sous le nom de Philippe Égalité, fut appelé long-temps la *Folie de Chartres;* le propriétaire eût bien fait de s'en tenir à celle-là. Quoi qu'il en soit, *Mousseaux* a été visité avec empressement toutes les fois qu'on a pu y voir M. Garnerin s'enlever dans un ballon avec la sage précaution d'un parachute.

Je pourrais parler encore du *Jardin d'Apollon*, où l'on mange du pain d'épices; de *Paphos*, où l'on fume une pipe en buvant de la bière *; de la *Grotte de Calipso*, où l'on voit pour toutes nymphes une trentaine de cuisinières; de l'*Hermitage*, où l'artisan, tous les dimanches, va s'enivrer d'un vin que l'on confondrait difficilement avec celui du crû qui porte ce nom.

Page 13, vers 7.

Entrer aux lieux ornés du nom de Frascati.

Lorsque tout le monde faisait le commerce, les gros spéculateurs s'emparaient des plus brillans hôtels de Paris pour y établir leurs magasins de cassonade, de tabac et d'eau-de-vie; ce sont aujourd'hui les entrepreneurs de fêtes et les *glaciers* qui les occupent. Ce n'est plus dans l'intérieur

* Paphos a quitté ce nom pour prendre celui de Jardin des Princes; il rivalise avec le Jardin Turc, le café le plus agréablement planté, et le plus *éblouissant* de Paris.

enfumé d'un café qu'on prend des glaces, c'est dans des jardins illuminés, dans des salons où l'or brille de toutes parts.

Page 13, vers 13.

Un thé! qui n'en a pas? c'est une frénésie.

C'est aux Anglais que nous devons l'usage du thé après dîner. Dans ces sortes de réunions et de repas, on boit sans soif, on mange sans appétit, et l'on s'ennuie assez souvent, à moins qu'on ne s'avise de médire un peu du prochain, ce qui arrive presque toujours.

Page 16, vers 2.

Je ne sais à quel point la valse plaît aux femmes.

Je conçois que les mères se permettent la valse; mais je suis encore à deviner comment elles la permettent à leurs filles.

Page 16, vers 10.

Je rencontre toujours la bouillotte éternelle.

La *bouillotte* a remplacé le *loto*. On ne se présente plus maintenant en bonne maison, sans voir quatre ou cinq tables de jeu dressées pour une *bouillotte*, c'est-à-dire pour un brelan, où celui qui a perdu son argent, cède sa place à celui qui veut perdre le sien.

LES VISITES.

1798.

Eh ! oui ; c'est vainement qu'à ma porte l'on sonne :
Je vous l'ai déjà dit, je n'y suis pour personne ;
M'entendez-vous? – Monsieur, on vous demande. – Eh bien!
Je dors, je suis sorti. Mon bonheur, mon seul bien,
Est de rêver, écrire, ou feuilleter un livre;
Qu'un moment, à mon gré, du moins je puisse vivre !
Allez et laissez-moi. Mille bruits tour à tour
Que j'entends retentir dès la pointe du jour,
Ce crieur qui commence alors que l'autre achève,
La maison qu'on abat et celle qu'on élève,
La scie et le maillet, la lime et le marteau,
N'est-ce donc point assez pour briser mon cerveau ?
Faut-il, aux importuns arrivant à la file,
Prêter complaisamment une oreille docile ;
M'épuiser en saluts, en fades entretiens ;
Pour charmer un oisif, disserter sur des riens;
Vis-à-vis d'un bavard, attendre, bouche clause,
Qu'il me quitte rempli de l'ennui qu'il me cause ?

Non, non; je puis du temps faire un meilleur emploi;
Et, dût-on m'en blâmer, je veux vivre pour moi.

Remettons-nous; vraiment, je suis tout hors d'haleine.
Mais aussi je ne sais quel noir démon m'amène
Cet essaim de fâcheux qui vient à tout propos,
Et forcer ma retraite et troubler mon repos.
Dorval, me dira-t-on, est gorgé de richesses;
Médor, pour ses amis, entretient trois maîtresses;
Orgon ne prête plus qu'à cinq pour cent par mois;
Gercourt vient d'acheter deux mille arpens de bois;
Lysimon, se voyant tout près de sa ruine,
Pour rentrer dans son bien, épouse Clémentine.
Eh! que me font à moi Clémentine et Dorval,
Médor et Lysimon? tout est bien, tout est mal.
Je ne me pique pas d'une vertu profonde,
Et je ne suis pas né pour réformer le monde.

Comment donc! on insiste et l'on trouve étonnant
Que j'aie ainsi fermé ma porte à tout venant!
Il faut que, malgré moi, je laisse de la ville
Les divers importuns envahir mon asile!
A la bonne heure. Entrez, Monsieur, entrez. — Pardon
Vous vouliez être seul, vous avez bien raison.

Vous savez du public la vive inquiétude,
Lorsqu'il attend les fruits de votre solitude.
— C'est beaucoup trop poli; car, entre nous, je croi
Que le public, Monsieur, ne pense guère à moi.
— Ah! je m'attendais bien à cette repartie.
J'aime à voir au talent s'unir la modestie.
— Trêve de complimens. Que voulez-vous? parlez.
— Les arts de ce pays ne sont pas exilés,
Nos théâtres, surtout, nous en offrent la preuve.
De mes talens encor je n'ai pas fait l'épreuve;
Mais, si vous le vouliez, je crois que mes essais,
Grâces à votre muse, obtiendraient du succès.
— Eh! comment, je vous prie? — En deux mots, je m'explique.
Nous pourrions faire ensemble un opéra comique.
Je suis compositeur; l'Italie en son sein
M'a reçu jeune encor; mon porte-feuille est plein,
Et j'ai même sur moi quatre ou cinq ouvertures,
Présages assurés de mes palmes futures,
Trois chœurs, un septuor, même certain rondeau,
Que bientôt s'envieront Martin et Rolandeau,
Car on peut y broder presque à chaque mesure.
Si vous le permettiez, j'ai la voix assez pure,
Et je vous donnerais, pour faible échantillon,
Mon rondeau, mes trois chœurs... — Non, vous êtes trop bon.

Je fais, n'en doutez point, grand cas de la musique;
Mais, moi, que j'entreprenne un opéra comique!
Ce n'est pas, pour cela, qu'il faille être sorcier.
Emprisonner l'amant, enivrer le geôlier,
Travestir la maîtresse, avec une fusée
Incendier un fort; pour la foule abusée,
Ce serait merveilleux; le parterre en écho,
Avec tous mes amis, répéterait bravo!
Mais, à l'âge où je suis, quand bientôt sur ma tête
Huit lustres vont peser, que je sois assez bête
Pour faire une ariette, où, de ses feux vainqueurs,
L'Amour, grâce à la rime, embrasera deux cœurs;
Pour vous voir, en dépit du goût qui s'en offense,
D'un vers trop bien tourné déranger la cadence;
Pour m'exposer peut-être, ainsi que tel auteur,
A n'entendre appeler que le compositeur!
Grand merci; mais, Monsieur, faut-il être sincère?
On fait un opéra quand on n'a rien à faire.
Au reste, bonne chance, et daignez m'excuser:
Vos momens vous sont chers, je crains d'en abuser.

J'en suis débarrassé. Mais avant peu, je gage,
Il va tomber chez moi quelqu'autre personnage,
Aussi complimenteur et non moins ennuyeux.

Justement le voilà. Son abord sérieux,
Son air embarrassé, sa démarche timide,
N'annoncent point l'objet qui près de moi le guide;
Il faut le voir venir. — Monsieur, tout mon bonheur
Dépend de vous. — Comment! — Vous êtes éditeur
De ce bel Almanach * qu'on ne peut voir éclore,
Sans que d'un œil ravi tout Paris le dévore.
Je fais de méchans vers, je l'avoue entre nous.
— Vous n'êtes pas le seul, ainsi consolez-vous.
— De vos bontés, Monsieur, j'attends un témoignage.
Je suis près de conclure un fort bon mariage;
Mais dans votre Almanach si je ne suis placé,
Chez le notaire en vain le contrat est dressé,
Je n'épouserai pas. Ce discours vous étonne?
Apprenez que je suis l'amant d'une personne
Qui raffolle des vers, et ne veut pour mari
Qu'un homme à qui, par fois, Apollon ait souri.
Je vous apporte donc un quatrain détestable;
Mais quand on ne verrait mon nom que dans la table...
— Puis-je lire? — Sans doute. Eh bien? — J'en suis fâché.
Le notaire, je crois, s'est un peu dépêché;
Oui; pour un autre hymen attendez d'autres chances.

* L'Almanach des Muses.

— On peut, dit-on, en vers prendre quelques licences.
— Vous en prenez beaucoup. — Sachez mon embarras.
Je suis dans le commerce. – Et vous tenez... – des draps.
— Eh bien ! vendez vos draps, aunez suivant le mètre,
Et faites bon marché. Pourquoi vous compromettre?
Aux sifflets, en rimant, pourquoi vous exposer ?
Et puis, y pensez-vous de vouloir épouser
Un volume ambulant, une femme savante ?
Prenez une compagne adroite, intelligente,
A d'utiles travaux consacrant son loisir,
Et même tricotant quelques bas par plaisir,
Comme l'a dit Molière, excellent philosophe,
Qui de l'espèce humaine appréciait l'étoffe,
Pour plus d'un mot heureux avec raison cité.
— Je ne le connais pas. — Je m'en serais douté.
Profitez, croyez moi, d'un conseil salutaire ;
Plus de vers, point d'hymen. Adieu, mon cher confrère.

C'est presque avec regret que je le vois parti.
Son ingénuité m'a du moins diverti.

Quel est cet homme-là? sa mine hétéroclite
Ne promet rien de bon. Je crois voir l'acolyte
De l'un de ces messieurs qui, sans être appelés,

Chez moi, dans le bon temps, posèrent les scellés.
— Mon frère, excusez-moi si je vous importune.
Patriote excellent, je n'ai pas fait fortune.
— Ma foi, vous m'étonnez. — Dans mainte occasion,
J'ai, de mon énergie, aidé ma section.
On m'a vu tour à tour président, secrétaire,
Placé dans le civil et dans le militaire;
Mais je suis oublié par un sort trop commun.
De ces divers emplois, il ne m'en reste aucun,
Et, comme vous voyez, je suis dans la misère.
— En état cependant de vous tirer d'affaire;
Car, étant propre à tout, je vois plus d'un moyen....
— Mais j'écris assez mal et ne lis pas très-bien.
—Comment faisiez-vous donc pour remplir tant de places?
— Le civisme * était tout alors; jamais de grâces;
Jamais, vous le savez, il n'était question

* Ce mot est un de ceux dont la langue française s'est enrichie depuis la révolution. Sous le règne de la terreur, on ne parlait que de *civisme;* il fallait donner des preuves de *civisme*, obtenir un certificat de *civisme;* c'est-à-dire, prouver qu'on avait toutes les qualités qui distinguent un bon citoyen, et le faire attester par ceux qui se piquaient de les posséder au suprême degré.

(*Note de l'édition de* 1798.)

De mettre le talent en réquisition,
D'honorer la vertu, de payer le mérite,
Mots qu'on avait tués et que l'on ressuscite.
Le talent! comme si nous n'étions pas égaux!
— C'est fort bien raisonné. — Je restais en repos,
Je prenais peu de part à la chose publique;
Mais, sous ce mince habit, souvent le froid me pique,
J'ai fort peu de crédit, j'ai surtout peu d'argent,
Et, pour me soulager dans ce besoin urgent,
Je voudrais d'un emploi toucher les honoraires.
— Oh! je conçois cela. — Connu des gens d'affaires,
Des administrateurs et des représentans *,
Voudriez-vous de moi leur parler? il est temps.
— Mais, puisqu'un nouveau zèle en votre cœur s'allume,
Il faudrait, pour l'épée abandonnant la plume,
Courir à la frontière. — Oui, le conseil est bon;
Mais je n'ai jamais pu rester près d'un canon.
— Eh quoi! vous colonel, tout au moins capitaine?...
— Mon frère, vous sentez que je suis dans la peine.
Le besoin est un mal qui s'accroît tous les jours.
Ne pourriez-vous m'aider de quelques prompts secours?

* Les membres des assemblées législatives prenaient le titre de *représentans du peuple*.

— Vos droits, pour obtenir, sont par trop légitimes.
Tenez, voilà deux francs et quarante centimes.
Vos frères sont nombreux, à ce qu'il me paraît.
Que chacun d'eux à vous prenne même intérêt;
Et je vous garantis, sur pareille recette,
Qu'avant la fin du mois votre fortune est faite.

Implorer aujourd'hui le crédit d'un auteur!
C'est ne douter de rien. Mais par quelle faveur
Une femme vient-elle embellir ma retraite?
— Madame, asseyez-vous. — Ah! je suis indiscrète.
— Devez-vous le penser? — Pour moi, depuis six ans,
L'hymen a de l'amour tous les soins complaisans.
Épouse, j'aspirais à me voir bientôt mère,
Je le suis. M'accordant une grâce si chère,
Le ciel voulut encor me donner un enfant
Vif et doux à la fois, gai, sensible, charmant,
Un enfant dont mon cœur jamais ne se sépare,
Le portrait de son père. — Eh! mais, c'est assez rare.
— Mon époux, obligé de quitter ses foyers,
Dans plus d'une campagne a suivi nos guerriers:
Il tenait en dépôt la caisse militaire.
— Poste d'autant meilleur que l'on marche derrière.
— Il revient dans trois jours. Pour cet heureux moment,

Si vous vouliez me faire un petit compliment....
Ma fille l'apprendrait. Je vous réponds d'avance
De sa facilité, de son intelligence;
Hier, sans hésiter, elle nous récitait
Cendrillon, Barbe-Bleue et le Petit-Poucet.
—Sans doute, on ne saurait mieux orner sa mémoire,
Madame, et de Perrault c'est consacrer la gloire.
Mais je n'approuve pas, je le dis franchement,
Que vous veuillez avoir un petit compliment.
Votre enfant, dites-vous, est gai, doux et sensible.
Eh! laissez-le parler. Il serait très-possible
Qu'ému par la nature, inspiré par son cœur,
Il eût dans le moment plus d'esprit qu'un auteur.
Votre époux a paru : que sa fille l'embrasse!
Que sur le sein d'un père elle-même se place!
Que ses bras caressans, passés autour de lui,
Peignent la jeune vigne implorant un appui!
Son silence, sa voix, tout en elle a des charmes.
Des yeux de votre époux je vois couler des larmes.
De ce tableau touchant combien vous jouissez!
Vous ne respirez plus, vous vous attendrissez,
Votre fille pour vous n'en devient que plus chère,
Et vous en sentez mieux le bonheur d'être mère.
Je ris de ces marmots qu'on voit, en pareil cas,

Anonner tristement ce qu'ils n'entendent pas.
A quoi bon consacrer un ridicule usage?
Souffrons que les enfans aient l'esprit de leur âge.
Excusez mon refus, la raison l'a dicté.
D'ailleurs, ce compliment par vous sollicité,
Madame, sous vos yeux aurais-je pu le faire?
J'eusse oublié l'enfant pour songer à la mère.

On vous demande ainsi des vers, une chanson,
Pour des gens dont jamais vous n'avez su le nom.

Qu'ai-je entendu? quel bruit? — A la fin on vous trouve;
Ce n'est pas malheureux. — Croyez que j'en éprouve
Un plaisir infini. — Je viens vous confier
Vingt projets excellens jetés sur le papier.
Tout le monde aujourd'hui veut être politique.
On raisonne, on écrit, on approuve, on critique.
De l'Anglais celui-ci dit que pour nous venger,
Sans nul péril, sous l'eau, nous pourrions voyager,
Et se garde pourtant de commencer l'épreuve;
Celui-là nous soutient, en attendant la preuve,
Qu'on peut, des vents fougueux domptant les tourbillons,
Conquérir l'univers à l'aide des ballons.
Chacun dans ses désirs selon ses goûts diffère.

L'un demande la paix, l'autre appelle la guerre;
On parle sans raison, sans raison on se tait;
On ne sait ce qu'on dit, on ne sait ce qu'on fait;
Moi, je puis déployer quatre plans de finance
Dont un seul, assurant le crédit de la France,
Du trésor de l'État remplirait les canaux,
Et ferait, dès demain, rouler l'or à grands flots.
— Ces plans-là, j'en conviens, auront bien leur mérite.
— Ce n'est rien; écoutez. L'Europe en vain s'agite;
Chaque chose à son tour ici-bas doit finir;
Elle vieillit, se meurt : je veux la rajeunir.
Je fais de la Pologne un canton de la Prusse.
Au fond du Kamtchatka je relègue le Russe.
Les Juifs sont dispersés sur différens terrains,
Je les envoie à Vienne écorner les florins.
Je fais avec le Nord un traité de commerce
Que la Chine souscrit et qu'adopte la Perse;
Et, sauf à profiter du canal de Moskou,
Dans nos possessions j'enclave le Pérou.
— Le Pérou! de vos plans, brillante conséquence!
Vous êtes, je le vois, très-expert en finance.
— Tout cela saute aux yeux, on le touche du doigt.
Un homme intéressé croirait avoir le droit,
Quand de pareils projets il a fait les avances,

De demander honneurs, emplois et récompenses;
Mais qu'on me donne à moi cent mille écus comptant,
Je ne demande rien et je suis trop content.
Souvent pour son pays c'est à tort qu'on s'immole;
Mais le succès lui seul nous paye et nous console.
Voici mes vingt projets, examinez-les tous :
Je reviendrai demain en causer avec vous.

Je ris.... et que de gens comme lui se tourmentent,
Assiégent les bureaux, écrivent, argumentent,
Veulent régler l'État, qui, pour bonne raison,
Feraient mille fois mieux de régler leur maison !

Depuis quelques instans, grâce au ciel, je respire.
Puisqu'on me le permet, essayons de relire
Ce qu'hier j'écrivais dans un accès d'humeur.
Ici je cours, et là je vais d'une lenteur!...
Ce mot est étonné du mot qui le précède.
Ce vers n'attendait pas le vers qui lui succède.
Il n'est pas jusqu'au plan que je crois mal conçu.
De ces défauts à temps je me suis aperçu.
Heureux de m'arrêter en commençant ma route!
Détestable métier! ah! combien il en coûte

Pour briguer du public l'inconstante faveur
Et se voir honoré du vain titre d'auteur!

Est-ce encore quelqu'un? oui, vers moi l'on s'avance.
Fort bien; on veut à bout pousser ma patience.
—Hier, chez un libraire un moment arrêté,
Je parcourais de l'œil certaine nouveauté
Qui prescrit aux auteurs d'écouter sans murmure
Les utiles conseils d'une austère censure *.
Docile à m'appliquer ce que vous avez dit,
J'ai goûté le précepte et l'ai mis à profit;
Je dois incessamment publier un ouvrage,
Il ne paraîtra point s'il n'a votre suffrage.
—Il ne tiendra qu'à vous de me le confier.
—J'aimerais mieux le lire avec vous.—Tout entier?
Cet ouvrage me semble être de longue haleine.
—C'est un poëme épique.—Eh! cela vaut la peine
Qu'on y songe, monsieur; si l'on veut pas à pas
Suivre plan et détails...—Mais, ne pourriez-vous pas
Sur le sujet d'abord lever un premier doute;
Entendre le début?—Monsieur, je vous écoute.
—Surtout de la franchise et parlez en ami.

* Épître à Legouvé, sur l'Utilité de la Critique, imprimée dans ce volume.

— La franchise a souvent fait plus d'un ennemi.
Vous savez des auteurs quel est le caractère ;
Ce n'est qu'en les louant qu'on est sûr de leur plaire :
Encor leur amour-propre est-il peu satisfait,
On eût dû les louer beaucoup plus qu'on n'a fait.
— Avec moi sur ce point vous n'avez rien à craindre.
— Il faudra vous citer. — J'ai cru pouvoir enfreindre
Toutes les vieilles lois, et j'ai du moins l'espoir
De présenter du neuf. — C'est ce que je vais voir.

— « Je chante les assauts, les siéges, les batailles,
» Qui furent les témoins de tant de funérailles,
» Les vastes champs couverts de morts et de mourans,
» Femmes, enfans, vieillards, l'un sur l'autre expirans. »
Je vois que sur ces vers vous avez des scrupules.
— Oui, ces quatre premiers me semblent ridicules.
— Ridicules, monsieur! le mot est dur. — Ma foi,
Je ne l'ai pas cherché. — Ridicules! en quoi?
— A votre question s'il faut que je réponde?...
— Eh bien! — Ce début-là, mais c'est la fin du monde;
Et je ne conçois pas comment il peut rester,
Après tant de trépas, quelqu'un pour les chanter.
— D'autres juges que vous ont été moins sévères.
— Ces juges vous flattaient; moi je ne flatte guères.

— Vous vous croyez peut-être un poëte excellent ?
— Mais il ne s'agit pas ici de mon talent ;
C'est du vôtre, monsieur. — Votre vers est pénible,
Et souvent votre prose est inintelligible.
Vous aspirez sans doute à l'immortalité ;
Mais à peine un quatrain de vous sera cité.
On ne vous connaîtra que par les épigrammes
Dont on aura couvert votre nom et vos drames.
Adieu. Mon imprimeur m'attendait ce matin ;
Je vais de mon poëme assurer le destin,
Et, prouvant ce qu'ici je vous ai dit en face,
Faire un avant-propos suivi d'une préface.

Eh bien ! les voilà tous, médiocres et vains.
Dès qu'un petit ouvrage est éclos sous leurs mains,
Il faut, loin d'y trouver un seul mot à reprendre,
Dans l'extase toujours les lire ou les entendre.
Ils pourront au surplus ne jamais pardonner
Aux avis qu'en passant j'aurai dû leur donner ;
Répéter contre moi, dans leur plaisant délire,
Ce qu'à chaque moment d'eux-mêmes j'entends dire ;
A l'immortalité si je prétends en vain,
Je ne vois pas du moins qu'ils soient sur mon chemin.

Pour le coup, c'en est trop: à moins qu'on ne m'assure
Qu'on est prêt à briser gonds, verrous et serrure,
On fera pour me voir des efforts superflus:
Personne maintenant chez moi n'entrera plus.
Que dis-je? ah! libre enfin des chaînes de la ville,
Ne pourrai-je à mon gré, solitaire et tranquille,
Confier aux hameaux le reste de mes jours?
Le luxe des cités et le faste des cours
N'ont jamais ébloui les regards du poëte.
Il songe, en les fuyant, à la douce retraite
Où, sur de frais gazons, sous des ombrages verts,
Il pourra méditer et soupirer ses vers.

Vetheuil *! séjour champêtre et modeste héritage,
Je le connais par toi le bonheur sans nuage
Que le plus simple asile offre à l'ami des champs.
Puisque les doux zéphyrs, unis au doux printemps,
Des rigueurs de l'hiver consolent la nature;
Je vais de ton verger admirer la culture,
Dans leur cours fraternel suivre ces deux ruisseaux
Dont la Seine grossit le tribut de ses eaux,

* Village décrit plus au long dans l'Épître à *Ducis*, et dans les notes dont elle est suivie.

Sous tes vieux maronniers, fiers de leur ombre antique,
Jouir des lourds ébats de la gaîté rustique,
Et, loin des importuns, content d'être oublié,
Vivre pour les beaux-arts, la paix et l'amitié.

ENCORE UNE VISITE.

Je goûtais le repos dans un champêtre asile;
Le triste hiver me rend au fracas de la ville;
Mais, seul, en mon réduit modeste et retiré,
Des importuns, du moins, je puis vivre ignoré.

Un livre est un ami dans une solitude.
Jouissons un moment des douceurs de l'étude;
Lisons. Qu'il savait bien les secrets de son art!
Point de mot, dans ses vers, qui se place au hasard.
Boileau, toujours fidèle aux lois de l'harmonie,
Unit l'esprit au goût, la raison au génie.
Il n'aimait pas Cotin, et l'a trop tourmenté:
Il faut laisser un sot dans son obscurité.

« C'est un méchant métier que celui de médire : »
Oui, vraiment, je dis plus, des métiers c'est le pire.
Hein? J'ai cru que vers moi quelqu'un portait ses pas,
Qu'on prononçait mon nom. Je ne me trompe pas.
— Ne peut-on lui parler? — Monsieur n'est pas visible.
— Ne fût-ce qu'un instant. L'homme le plus paisible
Y tiendrait-il? Hier, j'arrive avec la nuit;
Je m'éveille, et déjà l'importun me poursuit.
Je suis bien malheureux! — J'ai forcé votre porte :
Excusez. Mais on peut en user de la sorte,
Lorsqu'on a le désir... — Que voulez-vous de moi,
Monsieur? — Je suis de vous un peu connu, je croi;
Je ne saurais languir dans une vie obscure,
Et tous les mois j'adresse une énigme au Mercure.
— Voilà pourquoi, sans doute, il a tant d'abonnés.
— Je n'ai pas nui peut-être à son succès. Tenez,
On a loué ces vers; si vous daigniez les lire?
— Oh! je les sais par cœur. — Le sujet qui m'attire
Est assez important pour fixer votre esprit.
On peut mener de front la gloire et le profit.
Je spécule, et veux être à mon tour journaliste.
— C'est vous charger, monsieur, d'une tâche assez triste.
— Soit. Mais cent abonnés au premier numéro,
C'est d'abord.... — Retranchez d'abord les deux zéro.

On se trompe souvent pour peu que l'on calcule,
Et ce n'est pas toujours à coup sûr qu'on spécule.
Mais quel plan est le vôtre en faisant un journal?
— Dire très-peu de bien, dire beaucoup de mal,
Voilà quel est mon plan. — Je vous en félicite.
Ainsi, loin d'applaudir au talent, au mérite,
De louer l'écrivain dont l'ouvrage aurait plu....
— On ne me lirait pas, et je veux être lu.
Un bel éloge endort, un bon sarcasme éveille.
Vous le savez d'ailleurs, quand la critique veille
Les sots n'ont pas beau jeu. Croyez-vous qu'elle ait tort
De servir le bon goût? — La critique! d'accord;
Mais ne confondons pas, monsieur, je vous supplie:
Il est une critique obligeante, polie,
Je dirais même affable en sa sévérité,
Qui pour guide toujours choisit la vérité,
Balance d'un écrit la force et la faiblesse,
Et gémit en secret du défaut qui la blesse.
Blâmant avec réserve, approuvant sans effort,
Du Parnasse au jeune homme elle aplanit l'abord;
Avertit l'écrivain mûri par les années
Qu'il est temps d'accomplir ses hautes destinées;
Au vieillard, dont la plume erre presque au hasard,
Conseille la retraite avant qu'il soit trop tard;

Ne sert aucun parti, ne vend aucun suffrage,
Ne voit jamais l'auteur, ne voit que son ouvrage,
Et, par un juste égard, pour le mieux corriger,
Se refuse au bon mot qui pourrait l'affliger.
Mais il en est une autre, émule de l'envie,
Qui condamne à plaisir, à plaisir humilie,
Et, s'aveuglant soi-même en sa malignité,
Ne veut voir qu'un défaut où brille une beauté.
Celle-ci, de nos jours, par malheur trop commune,
S'attache à tous les noms dont l'éclat l'importune;
Dès qu'un jeune talent croit pouvoir se montrer,
Se fait un jeu cruel de le désespérer;
Aux talens reconnus dont s'illustre notre âge,
Prodigue, au lieu d'encens, et le blâme et l'outrage;
Met son bonheur à nuire et sa gloire à blesser;
Sourit d'avance au trait que sa main va lancer;
Tantôt, pour égayer ses injures banales,
Emprunte les rébus, les quolibets des halles;
Tantôt, pour satisfaire à ses fougueux transports,
Jusque dans leurs tombeaux court insulter les morts;
De lauriers déchirés jour et nuit s'environne,
Offense tout le monde et n'éclaire personne.
Vous ne rougiriez pas?... — Il me faut des lecteurs;
Je vous le dis encor : les hommes les meilleurs

D'un mot bien aiguisé sont les premiers à rire,
Et l'on a, de tout temps, accueilli la satire.
Je serai donc méchant. — Fort bien. S'il est ainsi,
De moi qu'attendez-vous? — En deux mots, le voici :
L'annonce très-souvent recommande un ouvrage.
Je veux un prospectus qui fasse du tapage,
Malin par conséquent, et je m'adresse à vous.
— Êtes-vous de sang-froid? — Pourquoi non? entre nous,
C'est de quelques instans me faire un sacrifice;
Mais je vous associe au premier bénéfice.
— Ce bénéfice-là me semble au moins douteux;
Mais, quand il serait clair comme un plus un font deux,
Sachez qu'un écrivain, alors qu'il se respecte,
Ne se mêle jamais à cette foule abjecte
De Zoïles gagés qui, pour certain public,
Font de la médisance un scandaleux trafic,
Et, trop juste rebut du monde littéraire,
Renoncent à l'honneur pour un vil honoraire.
— Grands mots! scrupule vain! D'ailleurs me refuser,
Cela n'est pas prudent! — Quoi? — C'est vous exposer...
— J'entends. Le prospectus aujourd'hui se publie,
Le journal dans un mois paraît et me décrie.
Très-volontiers, monsieur : oh! ne vous gênez pas.
Des journaux détracteurs je fais un si grand cas!

— On les redoute. — Qui? l'auteur pusillanime
Qui méconnaît ses droits à la publique estime,
Et, n'osant s'indigner du mal qu'on dit d'autrui,
Ne sait pas s'honorer du mal qu'on dit de lui.
Des libelles passés remuez la poussière;
Voyez ce qu'ils ont dit de Boileau, de Molière,
De ce tendre Racine et de ces morts fameux,
Que le Pinde aujourd'hui compte parmi ses dieux.
Les ont-ils respectés? La Satire et l'Envie
Jusqu'à son dernier jour harcèlent le Génie;
Mais sur sa tombe, où brille un rayon immortel,
L'équitable Avenir lui consacre un autel.
Qu'importe d'un journal le succès éphémère!
On ne lit plus Fréron, on lit toujours Voltaire.
Ainsi donc écrivez, imprimez, publiez
Que ma prose et mes vers déjà sont oubliés;
Que pour moi s'est tari le cours de l'Hypocrène;
Que mon style pesant avec effort se traîne;
Que je suis long, diffus, sec, maussade, ennuyeux;
Vous me ferez plaisir. — Vous n'aimeriez pas mieux
Pouvoir tous les matins sourire à votre éloge?
— Non vraiment. Un ami que mon cœur interroge,
Dont le goût éclairé m'avertit d'un défaut,
Un censeur juste et vrai, voilà ce qu'il me faut.

—On pourrait vous citer beaucoup de vos confrères,
Qui plus adroitement conduisent leurs affaires.
—Oui; c'est le plus grand nombre; et tous les jours je vo
Des réputations, je sais très-bien pourquoi.
—Au fait : j'attends de vous un peu de complaisance.
Votre intérêt, le mien....—Monsieur, l'heure s'avance.
Si je dînais chez moi....—J'en serais enchanté.
—Par malheur pour nous deux, je me trouve invité.
Un autre jour...—J'accepte.—Adieu donc : sans rancune.
Votre feuille à la main, courez à la fortune;
Et, comme la satire y doit surtout régner,
Faites-moi l'amitié de ne pas m'épargner.

Il sort. Et les voilà ces juges dont l'audace
Veut, la férule en main, régenter le Parnasse!
Qu'a produit celui-ci? Des énigmes. Eh bien!
Tel autre n'a rien fait, ne fera jamais rien,
Qui, méchant par instinct, par état journaliste,
De trois mille abonnés pourrait montrer la liste.

Reviens à moi, reviens, docte et sage écrivain,
Qu'à regret j'ai senti s'échapper de ma main.
Peut-être chez les morts tu te plais à médire;
Si tu lis nos journaux, quel champ pour la satire!

ARIANE ABANDONNÉE.

Il a fui.... le perfide! Ariane abusée,
Sur ce rocher désert, appelle en vain Thésée.
Il a fui.... Malheureuse! et les Dieux l'ont permis!
Voilà donc cet amour que tu m'avais promis!
Voilà donc les sermens qu'une amante enivrée
Recueillit tant de fois de ta bouche adorée!
Thésée, ingrat Thésée.... aurais-je cru jamais
Que cet indigne prix dût payer mes bienfaits!

Rappelle-toi le jour où ta superbe Athène,
Pour fléchir d'un vainqueur le courroux et la haine,
A ce monstre odieux qu'enfanta mon pays,
Envoyait en tribut sept de ses jeunes fils:
Ils allaient expier le meurtre d'Androgée,
Leur mère les pleurait, la Crète était vengée;
Je les vis, ou plutôt je ne vis rien que toi.
Ton regard un moment se reposa sur moi.
Que fallait-il de plus pour attendrir mon âme?
C'en est fait; de l'amour je sens toute la flamme.

Dans un dédale immense où veille sa fureur,
De détour en détour et d'erreur en erreur,
Le monstre dont bientôt tu dois chercher la trace,
Peut abuser tes yeux, égarer ton audace;
Mais non : cours aux dangers, affronte le trépas,
Un fil libérateur dirigera tes pas;
Tu le reçus de moi ce don cher et funeste;
Ton courage a vaincu, l'amour a fait le reste.

Je ne te parle pas des craintes, des tourmens
Qu'Ariane éprouva dans ces affreux momens.
Seule, errante, agitée, incertaine, éperdue,
D'un combat inégal n'osant prévoir l'issue,
Aux échos attendris de ma vive douleur,
J'ai demandé cent fois : Thésée est-il vainqueur?
Tu parais; sur tes pas, tout un peuple répète :
Thésée a triomphé du monstre de la Crète!
Un nuage aussitôt se répand sur mes yeux,
Je chancelle, je tombe, et je rends grâce aux Dieux.

C'est toi qui dans mes sens as porté le délire.
Est-on indifférent à l'amour qu'on inspire?
Le feu dont en secret mon cœur est consumé,
Peut-être dans le tien ne s'est pas allumé;

Mais la reconnaissance.... ah ! devais-tu la feindre ?
Ne te voyant qu'ingrat, j'eusse été moins à plaindre.
Que dis-je ? tu pouvais me refuser ta foi.
Je n'avais pas encor sacrifié pour toi
Mon honneur, mes devoirs, mon père, ma patrie,
A des flots ravisseurs abandonné ma vie,
Préféré pour toi seul le rocher de Naxos
Aux trônes qu'attendait la fille de Minos :
Sans doute, en te perdant, je restais malheureuse ;
Mais j'étais honorée, et surtout vertueuse.

De ma pensée, hélas ! que ne puis-je bannir
D'une première erreur le honteux souvenir !
Nos feux s'étaient long-temps accrus dans le mystère.
Tu redoutes pour moi l'œil surveillant d'un père :
Ariane, dis-tu, quand le plus doux lien
Enchaîne pour jamais et ton cœur et le mien,
Est-ce à nous de subir une gêne importune ?
Remets à ton amant le soin de ta fortune.
Abandonnons des lieux où je suis étranger,
Où je ne puis te voir et t'aimer sans danger.
Tu frémis ! ne crains rien. Les Dieux nous sont propic
Les Dieux ont accueilli mes nombreux sacrifices.
Viens chercher des climats où, dans nos entretiens,

Mes yeux restent sans crainte attachés sur les tiens ;
Où je puisse avouer que ton amant t'adore ,
Te le dire toujours , pour te le dire encore ;
A toi seule soumis , de toi seule enivré ,
Ne respirer que l'air par ton souffle épuré ,
En toi voir une amie , une amante , une épouse ,
Rendre enfin de nos nœuds Vénus même jalouse.
Un vaisseau nous attend ; que , loin de ce séjour ,
Il emporte Thésée , Ariane et l'Amour !

Tu craignais ma réponse ; un timide silence
T'avoua que nos cœurs étaient d'intelligence.
Ariane à Thésée eût-elle résisté ?
Le jour ne jette plus qu'une faible clarté.
Eh bien ! lorsqu'en sa marche, et plus calme et plus sombre.
La nuit nous prêtera la faveur de son ombre ,
Fugitive et bravant des remords trop certains ,
J'irai d'un fugitif partager les destins.

Le cœur brûlant d'amour , et palpitant de crainte ,
J'ai déjà du palais franchi la vaste enceinte.
Il semblait que la nuit , complice de nos vœux ,
Du ciel , exprès pour nous , eût voilé tous les feux.
J'arrive enfin au bois écarté , solitaire ;

Qui de notre départ doit couvrir le mystère.
De funestes pensers ont assailli mon cœur;
Je sens à ton approche accroître ma terreur;
Ta main vient soutenir ma marche défaillante;
Dans un bocage épais tu me conduis tremblante....
Thésée, ah! ces momens sont-ils donc oubliés?
C'est toi, c'est un héros suppliant à mes piés.
Vais-je lui disputer une victoire aisée?
Je ne m'appartiens plus, j'appartiens à Thésée.
Lorsque mon faible bras s'enlace dans le sien,
C'est son cœur que je sens palpiter sur le mien.
Il parle, c'est la voix de l'amant le plus tendre....
Il peut tout demander, il peut tout entreprendre....
Que Thésée à présent m'entraîne sur les mers,
Aux bords les plus lointains, au fond des bois déserts;
Ariane partout désormais doit le suivre;
C'est pour lui, pour lui seul qu'Ariane doit vivre.
Nous partons, et, guidant le vaisseau loin du port,
Éole de la rame a secondé l'effort.
La vaste obscurité qui règne sur les ondes,
Augmente mon amour et mes terreurs profondes.
Je ne regrette rien, Thésée est avec moi;
Mais je crains les dangers, et je les crains pour toi.
Le jour, enfin, des mers éclaire l'étendue.

Naxos, sous un ciel pur, se découvre à ma vue.
Naxos! c'était donc là que je devais sentir
Tous les traits de l'amour, tous ceux du repentir!
Ah! loin de recevoir une amante timide,
Le rivage eût dû fuir à l'aspect d'un perfide.
Mais non; Thésée alors n'était pas inconstant.

Jours heureux, écoulés comme un rapide instant,
Qu'êtes-vous devenus? Toute entière à ma flamme,
Thésée, en vain j'aspire à te fermer mon âme.
Tout me parle de toi, les monts, les bois, les mers,
Et les rocs escarpés, et les antres déserts.
Je ne puis faire un pas dans cette île sauvage,
Sans y trouver Thésée, ou du moins son image.
Ici je t'attendais, et le déclin du jour
A mon âme inquiète annonçait ton retour;
Là, tu me conduisais au lever de l'aurore;
Là, pour parer ton front, les fleurs naissent encore.
L'écho de ce bocage a redit nos soupirs.
Ce myrte de son ombre a voilé nos plaisirs;
Ton nom même, ton nom, ce ruisseau le murmure:
Tu vis enfin pour moi dans toute la nature.
Et ta voile inconstante, échappant à mes yeux,
Sans Ariane, hélas! te guide en d'autres lieux!

Dieux vengeurs, armez-vous, que vos foudres soient prêtes!
Neptune! contre lui soulève les tempêtes....
Qu'ai-je dit! Soyez sourds à mes vœux indiscrets,
O Dieux! je l'aime trop pour le haïr jamais.
Imprudente pitié! Quand l'ingrat m'abandonne,
Ce cœur, ce lâche cœur s'attendrit et pardonne!
Et peut-être au moment où d'Ariane en pleurs
Il verrait d'un œil sec les mortelles douleurs,
Une autre, de ses feux, une autre obtient l'hommage,
S'applaudit de ma honte et rit de mon outrage!
Barbare! c'en est trop. Je n'ai pas mérité
Cet excès d'injustice et d'inhumanité.
De tes mépris, hélas! lorsque le poids m'accable,
T'aimer est le seul tort dont je me sens coupable.
Tu m'en punis! Eh bien! prodigue de ta foi,
Donne et reprends un cœur qui dut n'être qu'à moi;
De Beautés en Beautés allume un feu profane:
Tu ne retrouveras jamais une Ariane.

Stériles souvenirs! reproches superflus!
Thésée! il est donc vrai, je ne te verrai plus?
Le voile de la mort s'étend sur ma paupière,
Et je sens que je touche à mon heure dernière.
A des bords moins cruels je n'irai pas m'offrir;

Ici tu m'as laissée, ici je veux mourir.
Lorsque tu descendras sur l'infernale rive,
Ne fuis pas à l'aspect de mon ombre plaintive;
C'est la seule faveur que j'implore de toi.
Que j'emporte du moins cet espoir avec moi;
Et, si pour les amans il est un Élysée,
Puisse Ariane un jour se rejoindre à Thésée!

FRAGMENT

D'UN POËME SUR LA RÉVOLUTION.

Parmi ces monumens, silencieux réduits,
Que pour le culte saint un saint zèle a construits,
Non loin de cette enceinte où par un noble hommage
Du plus grand des Louis l'art consacra l'image,
Près du palais enfin où le sceptre avili
Ne réfléchit qu'à peine un éclat affaibli,
S'élevait un vieux temple *, austère solitude
Vouée à la prière, aux jeûnes, à l'étude.

* L'église des Jacobins, rue Saint-Honoré, remplacée aujourd'hui par un très-beau marché.

Tranquilles habitans de ce pieux séjour,
Connaissant pour Dieu seul et la crainte et l'amour,
Des mortels y vivaient dans une paix profonde,
Séparés des erreurs, des vanités du monde,
Compagnons de vertus, de leurs devoirs amis,
Sans cesse offrant au ciel des cœurs purs et soumis.
Une nuit que l'airain, veillant dans leur demeure,
A coups impérieux sonnait la douzième heure,
Réunis au lieu saint, ils confondaient leurs vœux
Dans la douce ferveur d'un chant religieux.
Du temple tout à coup les marbres se soulèvent,
Les degrés de l'autel s'abaissent et s'élèvent,
Un éclair a brillé, les lampes ont pâli,
D'une sombre vapeur le temple s'est rempli,
Et, lorsqu'on n'entend plus que la voix du tonnerre,
Un spectre menaçant vient de percer la terre.
Immobile, saisi de respect et d'effroi,
Chacun croit voir de Dieu le bras levé sur soi;
En plaintes, en regrets, nul n'ose se répandre;
Ces effroyables mots se font alors entendre :
« De la religion honorables soutiens,
» J'ai, pour vous, de la mort secoué les liens;
» Du monde, comme vous, j'ai méprisé les charmes;
» Comme vous, j'ai baigné cet autel de mes larmes;

» Votre règle, vos vœux, et votre austérité,
» Avaient sur moi du ciel attiré la bonté;
» Confus et pénétré de sa faveur insigne,
» Par un suprême effort j'ai su m'en rendre digne;
» Osez lever les yeux sur ce fer teint de sang,
» Du dernier des Valois il a percé le flanc;
» De son joug odieux je délivrai l'empire,
» Et mon front s'est orné des palmes du martyre :
» Je suis JACQUES CLÉMENT ». Une subite horreur,
A ces mots, à ce nom, remplaçant la terreur,
Tous veulent fuir; le spectre au milieu d'eux s'élance :
« Esprits faibles, dit-il, soutenez ma présence.
» J'avais cru parmi vous trouver mes successeurs;
» Je vous voyais montés au faîte des honneurs;
» Vous tremblez? vous craignez d'aspirer à la gloire?
» D'autres feront sans vous revivre ma mémoire.
» Voyez, sous votre nom et dans ce même lieu
» Où vous méconnaissez un envoyé de Dieu,
» Des hommes tout remplis de l'esprit qui m'anime,
» Étonnant l'univers de leur vertu sublime,
» Intrépides appuis du peuple et de ses droits,
» Ennemis nés du trône et du pouvoir des rois,
» Souverains au sénat, souverains à l'armée,
» Du bruit de leurs hauts faits lassant la Renommée,

» Et, grands dans les succès comme dans les revers,
» Du monde subjugué pour mieux briser les fers,
» Hâtant l'instant propice où le sang que j'abhorre
» Sous le couteau fatal devra couler encore ».
Il dit : et les enfers, pour lui rouvrant leur sein,
Au fond du noir abîme il s'est plongé soudain.

FRAGMENT D'UN POÉME

INTITULÉ

LE SIÈCLE PASTORAL *

Oui, dans leur bonhomie antique,
Nos pères étaient plus heureux :
A l'abri du souffle orageux
Du démon de la politique,

* Ce petit poëme était fini ; celui sur *la Révolution*, dont un fragment précède celui-ci, l'était également. Je les avais déposés avec d'autres manuscrits dans les mains d'un ami, qui brûla le tout par peur, en 1793, au moment des *scellés*, des *visites domiciliaires*, des *suspects*, des *emprisonnemens*, etc.

Sous le chaume d'un toit rustique,
Ils semblaient ne former entr'eux
Que les citoyens vertueux
D'une modeste république.

Quand le Zéphyr, par son retour,
Chassait au loin le froid Borée;
Quand son haleine tempérée
Dans les bois rappelait l'Amour,
Et que des feux brillans du jour
Phébus prolongeait la durée;
Par Cybèle, au front plus serein,
Ramenés aux champs dès l'aurore,
De la terre frileuse encore
Ils sillonnaient l'humide sein,
Et de leurs mains laborieuses
Confiaient aux humbles guérets
Les espérances précieuses
Des dons nourriciers de Cérès.

Bientôt la bruyante allégresse,
Après l'heure des longs travaux,
Tous les soirs, autour des hameaux,
Rassemblait l'active jeunesse.

Là, par mille jeux différens,
Nés au sein de la gaîté pure,
On célébrait de la verdure
Les charmes partout renaissans,
Et la fête du doux printemps,
Et le réveil de la nature.

Ici, le bandeau sur les yeux,
La bergère simple et naïve,
Poursuivant la main fugitive
Qui serrait ses doigts curieux,
S'étonnait d'un sentiment tendre,
Quand parfois elle rencontrait
Celle qui souvent, en secret,
Ne cherchait qu'à se laisser prendre.

Plus loin, au signal attendu,
Franchissant la ligne tracée,
Du but, avant tout convenu,
Partait une foule empressée :
Chacun à la fois, dans ses vœux,
Prenant l'Espérance pour guide,
D'un pied léger, d'un pas rapide,
Pressait son rival dangereux ;

Et le simple rameau de lierre,
Reçu des mains de la pudeur,
Devenait le prix du vainqueur
Au terme heureux de sa carrière.

Ailleurs, le joyeux tambourin
Et la musette pastorale,
De la ronde patriarcale
Égayaient l'éternel refrain,
Jusqu'au moment où la nuit sombre,
Couvrant la terre de son ombre,
Le dieu qui verse les pavots,
Le dieu jaloux de la lumière
Prescrivait à la troupe entière
Et le silence et le repos.

Témoin de ces fêtes agrestes,
A ces plaisirs purs et modestes
Assistait d'un air recueilli
Des pères le cercle honorable,
Et de son âge enorgueilli,
Assis à l'ombre impénétrable
Du chêne antique et vénérable
Sous lequel il avait vieilli.

DISCOURS EN VERS.

DISCOURS EN VERS.

DISCOURS SUR L'INTÉRÊT.

1799.

Qui ne vit que pour soi, n'est pas digne de vivre;
Cette belle maxime a grossi plus d'un livre.
Ce qu'on a dit souvent, je le dis aujourd'hui :
Tant d'auteurs, comme moi, n'ont que l'esprit d'autrui!

Du moins, dans les décrets dictés par sa prudence,
J'ai toujours admiré la sage Providence,
Qui voulut que du globe habitant passager,
L'homme à l'homme jamais ne vécût étranger;
Et qu'envers son auteur il fût jugé coupable,
S'il n'aimait, et surtout s'il n'aidait son semblable.
A ces heureux devoirs que n'obéissons-nous!
Nos cœurs seraient si purs! nos jours seraient si doux!

Jamais le dur Refus n'éconduirait personne.
Je donne à mon voisin, et mon voisin me donne;
Ce que pour lui je fais, il le fera pour moi;
Quoi de plus naturel et de plus juste en soi?
C'est accomplir du ciel les volontés profondes,
Et tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mais à tous ses penchans esclave abandonné,
L'homme du droit chemin s'est un peu détourné;
L'Intérêt était là, le guettant au passage:
Et voilà l'Intérêt, compagnon de voyage,
Ami très-complaisant, très-adroit discoureur,
Qui de l'homme sans peine a su toucher le cœur,
Lui prouve qu'ici-bas il n'est de bien suprême
Que dans l'oubli d'autrui, dans l'amour de soi-même.
Il l'instruit dans un art, il lui donne un métier,
Le fait négociant, corsaire, financier,
Avec lui pense, agit, parle, combat, conspire,
Tour à tour lui fait perdre et gagner un empire;
Loin d'amollir son cœur au tendre nom d'ami,
Dans le moindre rival lui peint un ennemi,
Lui rend tout projet bon, tout moyen légitime,
Et le mène au succès par le sentier du crime.

Ah! ranimant les morts dans un vivant portrait,
Peindrai-je tous les maux qu'a produits l'Intérêt?
Un roi de ses voisins a juré la ruine,
Il porte en leurs états la guerre et la famine;
Un tyran ombrageux, dans sa sombre fureur,
Enchaîne tout un peuple au char de la Terreur;
Un fils, impatient du sceptre héréditaire,
L'arrache tout sanglant de la main de son père;
Cette femme, livrée à ses transports jaloux,
Au trône va monter sur le corps d'un époux;
Ce despote, essayant son pouvoir arbitraire,
Passe un acier brûlant sur les yeux de son frère :
De l'aurore au couchant et du nord au midi,
Sur un sol resserré, sur un sol agrandi,
Partout l'Ambition, la Fraude, l'Avarice,
Le Parjure odieux, la barbare Injustice,
Unis à l'Intérêt et servant ses fureurs,
Ont fait de l'univers un théâtre d'horreurs.

Mais fallait-il jeter mes regards en arrière?
Des archives du temps secouant la poussière,
Pourquoi ne présenter sous ces horribles traits
Que des vices titrés et d'illustres forfaits?
Pour montrer ce que peut l'Intérêt sur les hommes,

Il me suffit du siècle et des lieux où nous sommes;
Et quand l'Égalité nous tient sous son niveau,
Je prends d'autres couleurs pour finir le tableau.

La Liberté, dit-on, des vertus est la mère;
Un peuple, à ses accens, bientôt se régénère.
Le miracle, je crois, de nos jours s'opérait,
Si l'austère déesse, étouffant l'Intérêt,
Du monstre sans retour avait purgé la France;
Mais nous étions bercés d'une vaine espérance.
Je vois que l'Intérêt dessèche encor les cœurs:
Ce sont bien d'autres temps, mais non pas d'autres mœurs.

Non que, pour le passé réservant mes hommages,
Je dispute au présent ses moindres avantages.
J'aime assez qu'un bûcher, dressé par la raison,
Ait en vaine fumée exhalé le blason;
Que l'on ait supprimé ces grandeurs roturières,
Ces conseillers du roi ne le conseillant guères;
Qu'on ne s'informe plus, quand la Beauté paraît,
Si son rang à la cour lui donne un tabouret;
Qu'un sot se targue en vain du nom dont il hérite;
Qu'on ne soit protégé que par son seul mérite;
Et que, pour s'élever jusqu'aux premiers emplois,

La Vertu puisse au moins faire parler ses droits.
Mais veut-on me nier que l'Intérêt barbare
Sans cesse nous aigrit, sans cesse nous sépare?
Mille exemples divers s'offriront au besoin,
Et, pour les rencontrer, je n'irai pas bien loin.

Un père à ses deux fils laisse un vaste héritage;
Ses deux fils plaideront au moment du partage.
Je croyais mon voisin excellent citoyen;
Il se brouille avec moi pour un mur mitoyen.
J'écris à mon ami que je suis sans ressource;
Il vient m'ouvrir son cœur, et me ferme sa bourse.
J'ai ma terre, et, sans risque, on pourrait me prêter;
Je ne vois que des gens qui veulent l'acheter.
J'entre chez un marchand, et sur le prix, je gage,
Il ne m'a point trompé; je le suis sur l'aunage.
Je dois et je n'ai rien, je brigue un mince emploi;
Tel pourrait s'en passer qui l'usurpe sur moi.
Je publie un ouvrage, et déjà le libraire
Me compte quelque argent; on va me contrefaire.
Un lâche à mes dépens veut se mettre en crédit;
Il me fera parler quand je n'aurai rien dit.
Enfin, si chaque mur, en très-gros caractères,
M'apprend, par un seul mot, que nous sommes tous frères,

Comme l'interprétait un plaisant très-malin,
C'est la fraternité d'Abel et de Caïn.

De la comparaison certain lecteur s'irrite.
Je vois la France entière en vos discours proscrite,
Me dit-il. Ah! lecteur, un peu moins de courroux.
D'où viennent ces trésors accumulés chez vous?
Osez-vous me vanter votre zèle civique,
Vos services rendus à la chose publique?
Oh! l'on n'ignore pas ce que vous avez fait.
Vous fûtes quelque temps patriote parfait,
Et, lorsque le Français, heureux autant que brave,
Eut planté ses drapeaux aux marais du Batave,
Tout chargé de lauriers s'il revint des combats,
Vous revîntes aussi tout chargé de ducats.

Eh! si mon vers hardi sans pitié vous dénonce,
Modernes parvenus, direz-vous pour réponse:
« La fortune souvent, prévenant les souhaits,
» Le bandeau sur les yeux, prodigue ses bienfaits;
» Et l'on peut, sans blesser les lois de la morale,
» Tendre une heureuse main à sa main libérale? »
D'accord: mais ces marchés dont on a le secret,
Qui les conclut pour vous? n'est-ce pas l'Intérêt?

Et, lorsque de vos fonds le capital se double,
N'est-ce pas là pêcher, comme on dit, en eau trouble?

Ne dissimulons point. Oui; dans tous les états,
Dans le rang le plus haut, dans le rang le plus bas,
A tout âge, en tout temps, l'Intérêt nous conseille.
Avant l'aube du jour c'est lui qui nous éveille,
Qui dit à ce vieillard enterrant son trésor :
« Hâte-toi d'amasser pour amasser encor; »
Qui décide l'amant, malgré sa foi jurée,
A s'arracher des bras d'une amante éplorée;
Et, trop sûr de briser les liens les plus doux,
Au divorce adultère [illegible] deux époux.

Voyez dans ces remparts que Bellone ravage,
Ces avides soldats s'enhardir au pillage,
Oublier leur défense, et, bientôt égorgés,
Mourir sur les trésors qu'ils s'étaient partagés!
Voyez aux noirs Autans, sur la foi d'une étoile,
Ces enfans de Plutus abandonner leur voile,
Qui, fière du tribut de vingt peuples divers,
De son pompeux naufrage enrichira les mers!
Voyez, sous les lambris du vice et du scandale,
Dupe du riche appât qu'un tapis vert étale,

Ce Beverley, cent fois parjure à son serment,
Expier, de ses jours, le bonheur d'un moment!
Voyez malgré Thémis, prompte à punir le crime,
Ce vil brigand, dans l'ombre, attendre sa victime,
La saisir, la frapper, et, par un juste arrêt,
Perdre sur l'échafaud le fruit de son forfait!
Voyez pour nous de l'or la soif insatiable
Des tourmens d'Ixion réaliser la fable!
Et lorsque l'Intérêt, se jouant des humains,
Règle ainsi nos pensers, règle ainsi nos destins,
Quand lui seul fait la paix, quand lui seul fait la guerre;
Reconnaissons en lui le maître de la terre!

J'en conviendrai pourtant; quelquefois l'Intérêt,
Odieux dans la cause, est plaisant dans l'effet.
Qui n'a pas connu Barthe? une pièce applaudie
Prouve assez qu'il obtint les faveurs de Thalie;
Il ne les eut qu'un jour; mais un jour, un moment
Suffisent au poëte, au guerrier, à l'amant.
Il sut mieux profiter des dons de la fortune;
Et s'il se dérobait à la foule importune,
Pour un cercle d'amis appelés en secret,
De mets délicieux sa table se couvrait.
D'abord, par esprit d'ordre, il composait sa liste,

Y plaçait le savant, le poëte, l'artiste ;
Mais, moins occupé d'eux qu'il ne l'était de soi,
Il n'oublia jamais d'écrire en tête : MOI.

Un trait plus singulier et beaucoup moins risible,
Prouve jusqu'à quel point l'on peut être insensible.
A qui faut-il s'en prendre ? encore à l'Intérêt,
Et c'est à Barthe encor que je devrai ce trait.
Il avait, quelques mois, rêvé sur son pupitre.
Un drame est achevé, l'Égoïste est le titre ;
Et l'on se doute bien, quel que fût son objet,
Que l'auteur écrivit tout plein de son sujet.
Mais il faut consulter, s'appuyer d'un suffrage,
Et voilà que, partout colportant son ouvrage,
Barthe le lit, relit, et vient chez Colardeau
Qu'il voit pâle, défait, déjà presque au tombeau.
Gardons-nous de penser qu'un tel aspect l'accable.
De cinq actes mortels lecteur impitoyable,
Il ne veut pas qu'un vers, un hémistiche, un mot,
Trop vite récité, soit approuvé trop tôt.
Il a fini. — Mon cher, eh bien ! notre Égoïste ?....
— « Hélas ! dit Colardeau d'une voix lente et triste,
Faites-en un auteur, ivre de son talent,
Qui vient lire sa pièce à son ami mourant. »

Ainsi de l'Intérêt chacun sent l'influence,
Et par quelque tribut reconnaît sa puissance.
Dans la moindre action, dans le moindre discours,
Je cherche l'Intérêt et le trouve toujours.
Véritable Protée, il prend tous les visages,
Il saisit tous les tons, parle tous les langages,
Feint le cri du remords, l'accent de la pitié,
Les transports de l'amour, les pleurs de l'amitié;
Généreux par calcul, donne sans qu'on le presse,
Et menace et fléchit, et s'élève et s'abaisse;
Affublé d'une mitre, ou coiffé d'un turban,
Enseigne l'Évangile ou prêche le Coran,
Et sous un bonnet rouge, en nos jours de démence,
Dressa les échafauds qui dépeuplaient la France.

Déesse des bons cœurs, touchante Humanité,
Quand l'Intérêt partout lève un front détesté,
Combats ce vil tyran, et venge ton injure;
De son joug odieux si l'univers murmure,
Toi seule de son joug peux sauver l'univers;
Car je ne pense pas que ma prose ou mes vers,
Rivaux de ton pouvoir, enfantent ce prodige.
Pour les mortels séduits par un honteux prestige,
Le mot le plus saillant, le vers le plus vanté,

N'est souvent qu'un vain bruit par l'écho répété.
Sur un vice, un travers, c'est à tort qu'on raisonne,
La meilleure leçon ne corrige personne.
Témoin cet Harpagon, promis à Belzébut,
Qui pourtant bon dévot, songeant à son salut,
Priait soir et matin, ne manquait point la messe,
Et, quand Pâque arrivait, courait vite à confesse.
Certain prédicateur, dont j'ignore le nom,
Attire, certain jour, mon homme à son sermon.
L'aumône est le sujet qu'un heureux texte annonce;
Attentif au discours que l'orateur prononce,
On écoute, on admire; on sent, on est touché;
Fléchier et Massillon n'auraient pas mieux prêché.
Harpagon sort en pleurs, et chacun s'en étonne:
Où vas-tu, lui dit-on? — Moi! demander l'aumône.

DISCOURS AU ROI DE ROME.

Salut, auguste Enfant, précieuse espérance,
Gage du long bonheur que doit goûter la France;
Salut. Sur ton berceau, poëte adulateur,
Je ne viens point brûler un encens corrupteur.
Quand du trône pour toi s'entrouvre la barrière,

Amante des vertus, ma Muse, libre et fière,
De ton royal destin, de ton noble avenir,
Sans crainte, sans orgueil, ose t'entretenir;
Et, de la vérité prenant le seul langage,
Te parler des devoirs auxquels le sceptre engage.

Un grand peuple à tes lois un jour sera soumis:
Puisse-t-il ne te voir qu'avec des yeux amis!
Son amour a marqué l'instant de ta naissance;
Qu'il marque aussi l'instant fixé pour ta puissance!
Connaître les esprits et les savoir gagner,
C'est mériter déjà la faveur de régner.
Au cœur de tes sujets grave donc ton image,
De la postérité je t'assure l'hommage.
Le souvenir d'un roi toujours est honoré,
Lorsqu'on l'aimait vivant, que mort il fut pleuré.

Mais qu'est-ce qu'un bon roi? garde-toi bien de croire
Que j'accorde ce nom au prince que l'histoire
Me peint nonchalamment sur le trône endormi,
Des veilles, du travail, de la gêne ennemi,
Dans son repos honteux, ne s'inquiétant guère
Des douceurs de la paix, des faveurs de la guerre;
Sans jamais se montrer d'un soupçon combattu,

Accueillant du même œil le vice ou la vertu ;
Savourant des flatteurs les perfides caresses,
D'une facile main prodiguant les largesses,
Et de justes rigueurs heureux de s'abstenir,
Sans cesse pardonnant alors qu'il faut punir.
Sur le front d'un tel roi la couronne chancelle ;
Ce n'est point la porter, c'est succomber sous elle.

Le bon roi vient s'offrir sous de plus nobles traits.
Une molle indolence est pour lui sans attraits.
Il sait qu'il doit sa vie au bien de son empire :
Il le sait ; à ce bien il faut que tout conspire.
L'intrigue n'oserait usurper son pouvoir ;
C'est par lui qu'il agit, par ses yeux qu'il veut voir.
Propice à la vertu, mais inflexible au vice,
La prudence est sa règle, et sa loi la justice.
Grâces, emplois, honneurs, richesses, dignités,
N'appartiennent qu'à ceux qui les ont mérités.
Le méchant est saisi d'un effroi salutaire ;
Le mal, on s'en abstient ; le bien, on doit le faire ;
Que l'un de ses voisins marche contre l'état,
C'est lui qui de l'armée est le premier soldat.
Ainsi, pour ses sujets, ferme, actif, intrépide,
Leur soutien dans la paix, aux combats leur égide,

De respect et d'amour on peut l'environner.
Le bon roi, c'est celui qui sait bien gouverner.

Sans doute, dans cet art te cherchant un modèle,
Je pourrais évoquer Trajan et Marc-Aurèle,
A leur ombre allier l'ombre de ce Titus
Dont le nom se rattache à toutes les vertus;
Mais Rome seule, enfin, aurait-elle eu la gloire
D'inscrire de grands noms aux fastes de l'histoire,
D'enfanter des héros à qui tout dut céder,
D'obéir à des chefs dignes de commander?
Ah! d'un silence ingrat n'affligeons point la France.
Cette vie est un jour qui pour tes yeux commence,
Auguste Enfant. Les jeux, les doux amusemens,
Vont embellir le cours de tes premiers momens.
Tour à tour, je te vois, des genoux de ta mère,
Passer avec amour dans les bras de ton père,
Enchanter leur regard sur ta bouche arrêté,
Du souris caressant qu'ils se sont disputé.
Mais d'un ciel toujours pur que l'heureuse influence
Fasse éclore la fleur de ton adolescence,
Pour des goûts sérieux, pour d'utiles plaisirs,
L'étude, à haute voix, réclame tes loisirs.
Ouvre alors de Clio les archives fidèles,

Vois, compare, balance et choisis les modèles
Que parmi tous ses rois la France vient t'offrir.
Tel s'est fait admirer, et tel s'est fait chérir.
Dans le fils de Pépin à la fois on renomme
Les vertus du grand roi, les talens du grand homme.
Là, le surnom de Juste éternise un Louis *.
Ici le peuple au ciel, du dernier des Henris
Redemande en pleurant la bonté, la vaillance.
Plus près de ton berceau, dans sa magnificence,
Brille ce trône altier, rayonnant de splendeur,
D'où le prince à son siècle imprime sa grandeur.
Ton choix est fait? arrête. Ah! pour des jours d'alarmes,
A tes yeux attendris je demande des larmes.
Oui, pleure sur un peuple aimable, généreux,
Dont la bonté se change en un délire affreux.
Pèse bien la leçon qu'en expirant te laisse
Un roi victime, hélas! de sa seule faiblesse.
A peine tu conçois les crimes, les excès
Dont la honte et l'horreur souillent le nom français;
Tu veux fermer le livre... encore quelques pages,
Et le calme naîtra du sein des noirs orages;
Mille débris couvraient le trône renversé,
Un seul homme a paru, le chaos a cessé.

* Louis XII, surnommé le *Juste* et le *Père du Peuple*.

Armé de son génie, étayé de sa gloire,
De cette même main qui fixe la victoire,
Le vois-tu, rallumant l'espoir au fond des cœurs,
Des partis divisés contenir les fureurs;
Enchaîner, étouffer le Trouble, l'Anarchie,
Et de tous ses liens la Licence affranchie;
A la Discorde horrible arracher son flambeau;
Sur le front de Thémis replacer le bandeau;
Parmi les attentats, les vœux les plus sinistres,
Rendre à Dieu ses autels, au culte ses ministres;
Et sans s'épouvanter du cri des Factions,
Remettre enfin la France au rang des nations?
Aussi la France entière, en sa reconnaissance,
Le conjure à genoux d'accepter la puissance.
Il cède, un juste espoir ne sera point déçu:
Plus d'un vaste projet dans son âme est conçu,
Et sur chacun de tous sa politique fonde
Le salut de son peuple et le bonheur du monde.
Le démon de la guerre, en hydre transformé,
Sans cesse contre lui se représente armé;
Et, sans cesse trompée en son effort crédule,
L'hydre nouvelle en lui trouve un nouvel Hercule.
De ses nobles travaux, de sa prospérité,
Qui pourrait parcourir le cercle illimité?

A travers les lauriers lorsqu'élevant sa tête,
La France s'agrandit de conquête en conquête;
Que Neptune s'attend à voir ses fers brisés;
Que des ports, des canaux, à l'envi sont creusés;
Dans la Seine, par lui vengé d'un long outrage,
Le Louvre, avec orgueil, baigne enfin son image.
De hideux bâtimens sur ses pas sont détruits.
Là, s'élèvent des quais; là, des ponts sont construits;
Là, de ses légions, à défaut de l'histoire,
Le marbre doit garder le nom et la mémoire.
Partout à l'indigence un hospice est offert.
A l'enfance partout un lycée est ouvert.
Sans attendre jamais qu'un vœu la sollicite,
Sa bienfaisance court enrichir le mérite.
Les arts encouragés enfantent à sa voix.
Vingt peuples différens sont régis par ses lois.
Où sa foudre est lancée, où gronde son tonnerre,
Il ne veut qu'assurer le repos de la terre.
Dans le siècle présent il n'a point de rival,
Dans les siècles passés il n'a point eu d'égal,
Et la postérité ne pourra point le croire,
Qu'un seul homme ait sur lui rassemblé tant de gloire.

Toi-même, contemplant ce règne merveilleux,
Tu t'étonnes, des pleurs échappent de tes yeux!
Ton cœur tressaille... Eh bien! l'histoire qui t'éclaire,
Te le dit par ma voix : Tombe aux pieds de ton père.
Cet objet de surprise, et d'envie, et d'amour,
C'est lui, c'est le héros à qui tu dois le jour.
Dans l'art de gouverner ne prends point d'autre guide,
Confie à ses leçons ta jeunesse timide;
Désespérant sur lui de jamais l'emporter,
Tu seras assez grand si tu peux l'imiter!

Mais, aux vœux de la France unissant ta prière,
Demande que le ciel prolonge la carrière
D'un roi qu'ont illustré tant de faits éclatans;
Que son heureux hiver, à ton heureux printemps
Puisse encore sourire! et, douloureux présage!
Quand son front fléchira sous les glaçons de l'âge,
Tel que de feux brillans se colore un beau soir,
Au sein des Immortels lorsqu'il ira s'asseoir,
Avec crainte et respect saisissant la couronne
Que te lègue son nom, qu'un droit sacré te donne,
A la France éplorée, à l'univers surpris,
Du grand Napoléon montre le digne fils.

ÉPITRES SÉRIEUSES.

ÉPITRES SÉRIEUSES.

ÉPITRE A LEGOUVÉ

SUR L'UTILITÉ DE LA CRITIQUE.

1798.

Oui, l'auteur qui voudra par des succès constans
Désespérer l'Envie et triompher du Temps,
Legouvé, doit toujours recevoir, sans murmure,
Les utiles conseils d'une austère censure.

Eh ! qui peut, s'enivrant d'un espoir trop flatteur,
Du Pinde, sans trembler, mesurer la hauteur ?
D'un laurier immortel sa cime en vain se pare :
Y prétendre est commun, et le cueillir est rare.
Tel qu'on voit, loin du but où mène un long chemin,
Pour diriger son œil et son pas incertain,
Le voyageur prudent interroger un guide ;
Tel, pour régler l'essor de son esprit timide,

Le modeste écrivain, poëte ou prosateur,
Doit, parmi ses rivaux, se choisir un censeur.
Au jeune auteur surtout ce choix est nécessaire;
D'un salutaire avis que sans cesse il s'éclaire!
L'orgueil, à ses flatteurs toujours prompt à s'unir,
A ses moindres essais promet un avenir;
S'il écoute l'orgueil et ses promesses vaines,
C'est Ulysse attentif à la voix des sirènes.

Même de nos succès sachons nous défier;
Un revers tôt ou tard peut nous humilier.
Pour nous en garantir le secret infaillible,
C'est que de nos écarts un censeur inflexible
Nous paraisse toujours présent à nos travaux.
Racine, en écrivant, pensait à Despréaux.
Si d'un ami sévère il n'eût pas craint l'oreille,
On ne l'eût jamais vu, de merveille en merveille,
Du sensible Euripide effaçant le renom,
A la postérité confiant un grand nom,
Aux pleurs d'Iphigénie intéresser la scène,
Et de Corneille éteint consoler Melpomène.

Prêts à subir l'arrêt que le Goût a dicté,
N'offrons rien au public sans avoir consulté.

Je sais que, de nos jours si féconds en miracles,
Se jouant des dangers, se riant des obstacles,
Étonnant l'univers de son rapide essor,
Achille a triomphé sans l'avis de Nestor;
Mais, si l'art des combats nous offre un phénomène,
Nul n'étonne aujourd'hui la poétique arène,
Où, d'heure en heure éclos, de jeunes écrivains
Viennent autour de nous bourdonner par essaims.
Non que je veuille ici, d'une main téméraire,
Arrêter le génie entrant dans la carrière.
N'ai-je pas eu besoin qu'un regard caressant
Accueillît autrefois mon Apollon naissant?
L'aiglon, impatient de planer sur la nue,
Ne peut des cieux d'abord parcourir l'étendue:
J'en conviens; mais je crains pour nos jeunes auteurs
Le dangereux encens de leurs adulateurs.
Eux-mêmes je les vois, épris de la louange,
Tout en se la prêtant, en faire un doux échange;
D'une facile main se passer l'encensoir,
Et sur le Pinde, entr'eux, s'inviter à s'asseoir.
Aussi, rêvant la gloire en leur commune extase,
Loin de polir un vers, d'arrondir une phrase,
Ils pensent aux succès avoir assez de droits,
Et de la Renommée occuper les cent voix.

A Contat, me dit l'un, j'ai lu ma comédie,
Et j'aurai, dans huit jours, écrit ma tragédie.
Êtes-vous pour Virgile, ou le Tasse, ou Milton?
Me dit l'autre; ma lyre est montée à leur ton.
Si j'en crois celui-ci, son opéra comique
Saura de Monsigny rajeunir la musique.
Celui-là me raconte, et bien confidemment,
Qu'hier dans un souper on l'a trouvé charmant.
Eh! tant mieux si notre âge, en grands hommes fertile,
A produit un Sophocle, un Térence, un Virgile!
Dis-je à mon tour, frappé de leurs brillans récits.
Mais voyez-vous Delille, ou La Harpe, ou Ducis?
Les voyez-vous souvent? – On ne peut vous comprendre.
A quoi bon?... — Un seul mot me fera mieux entendre.
C'est qu'en lisant vos vers, leur rigide amitié
Pourrait vous alléger au moins de la moitié.

Ayons plus d'un censeur, plus d'un nous est utile.
Tel juge bien le fond, qui juge mal le style;
Et tel sur chaque mot va nous inquiéter,
Qui d'un fond vicieux saura se contenter.
Les vers même et la prose ont chacun leur langage;
N'allons pas au hasard demander un suffrage:

Un poète, en entrant dans le sacré vallon,
Vainement sur des vers eût consulté Buffon.

On compose aisément, on corrige avec peine.
Souvent un long travail épuise notre veine.
Faudra-t-il, sans relâche, avides de jouir,
Aux conseils les meilleurs nous presser d'obéir?
Le temps, comme on l'a dit, ne fait rien à l'affaire.
Sachons nous commander un repos nécessaire,
Et les mots qui semblaient vouloir nous éviter,
D'eux-même à notre esprit se viendront présenter.
A tort l'on penserait, par de nombreux ouvrages,
De la postérité conquérir les hommages :
Saint-Aulaire, cité pour un seul madrigal,
De Chaulieu plus fécond marche presque l'égal.
Gardons-nous d'imiter cet auteur mercenaire,
Redouté du lecteur non moins que du libraire,
Qui, nouveau Scudéry, moderne Pellegrin,
Du matin jusqu'au soir, du soir jusqu'au matin,
Harcelant le papier, et tourmentant la plume,
Entasse vers sur vers, volume sur volume,
Et chez lui nous étale, en piles amassés,
De tous les magasins tous ses livres chassés.

J'ai dit que, si l'on veut, franchissant la barrière,
Des lettres essayer la pénible carrière,
Il faudra s'entourer de sévères amis.
Craignons pourtant, craignons, aveuglément soumis,
De prêter une oreille aux avis trop docile.
Critiquer est aisé, juger est difficile.
Je ris lorsque je vois tant d'Aristarques nains,
Qui, rendant contre nous leurs arrêts clandestins,
Usurpent de censeur le hardi privilége:
Professeurs qui devraient retourner au collége!
Je ris également du ton plat et grossier
D'un libelliste obscur faisant son vil métier.
Legouvé, qu'à Pradon celui-ci te compare,
Je ne veux pas de toi que le dépit s'empare:
L'épigramme en ce cas fût-elle de saison,
Se fâcher contre un sot, c'est lui donner raison.

Mais tandis qu'aux leçons dont mes vers se hérissent,
Des lecteurs satisfaits par moment applaudissent,
Despréaux, dit quelqu'un, en style plus précis,
A donné, de son temps, de semblables avis.
Je ne le nierai point. Sans doute ce grand homme,
Rival des morts fameux et d'Athène et de Rome,
Au Parnasse attentif dictant ses dures lois,

D'un sévère censeur nous a prescrit le choix.
Mais, s'il sut mieux que moi cadencer son langage,
Sur lui je puis du moins avoir un avantage.
Décriant la Beauté dans ses vers peu galans,
Il craignit de l'offrir comme juge aux talens;
Sexe qu'il méconnut! je te rendrai justice;
Il faut te consulter. Veux-tu le sacrifice
D'un mot qui te déplaît? prompt à se retirer,
Que ce mot à tes yeux n'ose plus se montrer!
Les femmes ont sur tout un tact sûr et rapide.
Toujours à leurs arrêts c'est le goût qui préside.
Le goût! don précieux que l'esprit peut sentir,
Et que le vers jamais n'a bien su définir.
Tu m'en offres l'image, aimable sensitive,
Lorsque, te recueillant dans ta feuille craintive,
Et dérobant ton sein à mon œil abusé,
Tu fuis soudain le doigt qui sur toi s'est posé.

Heureux donc l'écrivain qui peut, sur un ouvrage,
Des femmes obtenir l'ingénieux suffrage;
Mais plus heureux celui, par l'amour enflammé,
Qui trouve son censeur dans un objet aimé!
Sur ce théâtre auguste où Corneille et Racine
Seront encor debout même après sa ruine,

A-t-il, en s'illustrant d'un triomphe nouveau,
Arraché sa mémoire à la nuit du tombeau :
Ah! que j'aime à le voir, plein d'une tendre ivresse,
Déposer son laurier aux pieds de sa maîtresse!
« Objet toujours plus cher à mon cœur enchanté,
» Lui dit-il, d'un succès si je me sens flatté,
» C'est qu'en le désirant, je t'en faisais l'hommage,
» C'est que tu l'as prévu, c'est qu'il est ton ouvrage.
» Tes accens dans mon âme ont souvent retenti;
» Tout ce qu'ont dit mes vers, par toi je l'ai senti.
» Si j'ai su d'une amante exprimer les alarmes,
» C'est qu'un soir, dans tes yeux j'avais surpris des larmes.
» J'ai peint de son bonheur un amant enivré,
» Tel j'étais quand ton cœur à ma foi s'est livré.
» Mon succès est le tien, je te dois ma couronne,
» Pour en doubler le prix, que ta main me la donne! »
Ainsi, je m'en souviens, aux jours de mon printemps,
Jours envolés trop tôt sur les ailes du Temps,
J'eus une amie, hélas! Mon inexpérience,
De ses faibles essais lui faisait confidence.
Eh! que chantais-je alors? nos craintes, nos désirs,
Nos tourmens prolongés, nos rapides plaisirs!
Son nom résonnait seul sur ma lyre fidèle;
Je ne rêvais qu'amour, c'était ne rêver qu'elle;

Content lorsqu'un baiser, de sa bouche obtenu,
Était le prix d'un vers par son cœur retenu!
Je la retrouve encor dans les cercles futiles
Où nous mène au hasard l'oisiveté des villes;
Je l'aborde, lui parle, et nos cœurs sont glacés.
Cruel ressouvenir de mes plaisirs passés!
Les Dieux près de l'amour ont placé l'espérance;
Devaient-ils craindre, hélas! d'y placer la constance?
Pourquoi, de son bonheur interrompant le cours,
Lorsqu'on aime une fois, ne pas aimer toujours?

O toi, dont l'amitié du moins me dédommage
Des momens qu'en sa course emporte le bel âge;
Legouvé, trop certain de me persuader,
A rentrer dans les rangs tu sus me décider.
La Gloire en vain de toi m'entretenait sans cesse;
Satisfait du repos où dormait ma paresse,
Ayant suivi de loin et Térence et Chaulieu,
Aux muses j'avais dit un éternel adieu.
Eh! quel succès, hélas! vaut le prix qu'il nous coûte!
N'importe, tu le veux, je reprendrai la route
Dont long-temps sans regrets je m'étais écarté.
Mais rappelle-toi bien que sur toi j'ai compté.
Jamais pour mes défauts de molle complaisance:

Je veux qu'on me reprenne et non pas qu'on m'encense.
Heureux, par tes conseils en marchant affermi,
Même dans mon censeur d'embrasser mon ami!

ÉPITRE A JEAN-FRANÇOIS DUCIS,

SUR

LES AVANTAGES DE LA MÉDIOCRITÉ.

> Auream quisquis mediocritatem
> Diligit, tutus caret obsoleti
> Sordibus tecti, caret invidendâ
> Sobrius aulâ.
>
> HORAT. Ode x, lib. II.

Le vrai Sage est celui qui sait borner ses vœux.
Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux;
La Fontaine l'a dit; maint exemple le prouve,
Ducis, et la leçon, plus d'une fois se trouve
Dans ces vers où, sublime et naïf tour à tour,
Tu chantes l'Amitié, la Nature et l'Amour.

Quel bonheur, en effet, oserions-nous prétendre
De biens qu'il faut chercher, de biens qu'il faut attendre,

Que le hasard dispense et reprend à son gré ?
Pour peu que l'on soit riche, on est considéré,
Dit l'un ; et le voilà convoitant la richesse.
Que m'importe, après tout, que l'aveugle déesse
Dans mon coffre, dit l'autre, accumule or sur or ?
Il faut vers la grandeur élever son essor ;
Et d'un titre il prétend anoblir sa roture.
Oui, dira celui-ci, l'équitable Nature
M'a doté d'un grand nom ; trente ducs, mes aïeux,
Peuvent de leurs portraits enorgueillir mes yeux ;
Mais qu'est-ce enfin qu'un nom ? qu'est-ce que la naissance ?
Leur éclat ne vaut pas celui de la puissance :
Entre le trône et nous ne laissons qu'un degré.
Eh bien ! à leur souhait, tous trois ont prospéré.
Ils croyaient être heureux ; le sont-ils ? non, sans doute
Que d'écueils à présent sont semés sur leur route !
Que de fréquens chagrins ! que de tourmens divers !
Libres, l'Ambition les a chargés de fers.
Le Riche de besoins est obsédé sans cesse.
Quelque flatteur obscur peut-être le caresse ;
Plus d'un sot parasite à sa table est admis ;
Mais peut-il se flatter d'y compter des amis ?
Que dis-je ? tous les mois, un procès le désole ;
Ses fermiers paîront mal ; son intendant le vole ;

Et lorsqu'en sa maison devrait régner la paix,
Il ne peut même entre eux accorder ses valets.
La grêle, en juin dernier, saccagea sa vendange :
Il faut en mars prochain qu'il répare une grange :
Un incendie éclate au milieu de ses bois :
Des fonds aventurés le mettent aux abois :
Enfin, les embarras dont la foule le presse,
Lui font, vingt fois le jour, maudire la richesse.
Du nouvel Anobli le sort est-il plus doux?
De son calme apparent, Ducis, défions-nous.
Jusques au fond du cœur un noir souci le ronge.
D'une syllabe altière en vain son nom s'allonge;
En vain d'un écusson il a pris soin d'orner
Le char qu'avec fracas six coursiers vont traîner;
Un Cherin, * quel qu'il soit, malgré tout son génie,
Ne lui peut composer sa généalogie;
Il a d'un haut emploi brigué la dignité,
Par un refus honteux il en est écarté;
Aux cercles de la Cour jamais on ne l'invite;
Un duc n'a pas daigné lui rendre sa visite;
Il n'a pu, l'or en main, se faire jusqu'ici

* Le généalogiste des ordres du roi, sous Louis XVI, s'appelait Cherin.

Beau-père d'un Brissac ou d'un Montmorency.
Paraît-il chez un Grand; plus d'un sourcil se fronce,
Et le laquais malin sourit quand il l'annonce.
Ainsi, dans son orgueil sans cesse humilié,
Il croyait faire envie et ne fait que pitié *.

Plus à plaindre, pourtant, ce Fou dont la richesse,
Et le rang, et le titre, et la haute noblesse
Auraient dû contenter le cœur ambitieux;
Mais non : pour qu'un égal ne choque plus ses yeux,
Du prince il a flatté la coupable indolence,
S'est, par degrés, saisi de toute sa puissance,
Gouverne sous son nom, fier de se voir enfin
Du sort d'un peuple entier arbitre souverain.
Le malheureux! combien, Ducis, il les expie
Ces honneurs achetés du repos de sa vie!
Il jouit, il est vrai, d'un absolu pouvoir;
Chacun lit dans ses yeux sa crainte ou son espoir:

* On peut m'objecter avec raison que ces vers ne sont point applicables à la France, à présent que la noblesse n'est plus vénale, et n'est que la récompense des talens et des vertus; mais je puis répondre que le poëte moraliste n'écrit point pour une époque, pour un pays seulement; qu'il écrit pour tous les pays et tous les temps.

Il voit du courtisan, à sa seule présence,
Ramper autour de lui la basse complaisance;
Il peut sécher d'un mot les pleurs prêts à couler;
Il charme d'un souris, d'un geste il fait trembler;
Tout l'empire subit ses décrets: mais lui-même
Subit tous les tourmens de la grandeur suprême.

Qu'il donne ou qu'il refuse, il ne se cache pas
Qu'il fait des mécontens ou qu'il fait des ingrats.
Aux propos des Frondeurs il est sans cesse en butte;
La Haine le flétrit; l'Intrigue veut sa chute;
On murmure, on conspire; et les Partis formés,
De ses propres bienfaits contre lui sont armés.
Il croit, à chaque instant, sous ses pas voir un piége;
L'essaim des noirs Soupçons durant le jour l'assiége,
Et lorsque de la nuit il attend les pavots,
La Terreur avec lui veille sous ses rideaux.

Ah! de l'ambition, dans ces faibles peintures,
Si j'ai pu t'esquisser les chagrins, les tortures,
Il faut donc l'avouer: mettre un frein à ses vœux,
Est, en effet, Ducis, le secret d'être heureux.
Ta vie en est la preuve. Après ce long orage
Qui de la France entière annonçait le naufrage;

Quand l'artisan paisible eut repris ses travaux,
Le savant son compas, l'artiste ses pinceaux;
Quand le poëte, épris d'un renaissant délire,
Du lugubre cyprès eut détaché sa lyre;
Quand de l'État enfin le vaisseau put marcher,
Les honneurs vainement te sont venus chercher.
Aux lambris somptueux des palais de la ville
On t'a vu préférer le toit d'un humble asile,
Des saules, des ruisseaux respirer la fraîcheur,
Et garder avec eux le calme de ton cœur.
De là, ces doux loisirs où ta libre pensée,
Sur différens sujets tour à tour exercée,
S'exhale en un vers pur et brillant de clarté,
Toujours riche de sens et beau de vérité.

Trop heureux de savoir t'admirer sur la scène;
D'autres, d'un ton pompeux, loueront ta Melpomène,
Diront qu'émerveillés des prestiges de l'art,
Frémissant pour Hamlet, ils pleurent sur Léar.
Du tragique laurier lorsque ton front s'ombrage,
Qu'ils t'offrent, j'y consens, un éclatant suffrage:
Je n'ose prendre un vol à ma muse interdit;
Mais comme avec transport tout mon cœur applaudit
A ces vers si touchans, à ces vers pleins de charmes

Où la tendre amitié me demande des larmes !
Que je me plais encore à l'aimable entretien
Où ton âme s'épanche avec Thomas et Vien !
Hélas ! l'instant fatal où tout mortel succombe
A mis entre eux et toi l'abîme de la tombe.
Il est aussi rayé du nombre des vivans
Ce sage Bitaubé, digne objet de tes chants :
Le plus cruel des maux auxquels le temps nous livre
Est de perdre un ami, le perdre et lui survivre.
Mais du trépas des tiens voudrais-je t'affliger ?
Voyons, plutôt, voyons ton petit potager *,
Le réduit ignoré que ta prudence habite,
Ton vieux lit, ton fauteuil et tes chenets d'Ermite ;
Sophocle allant tirer de son petit caveau
Le flacon de Marly, qu'il boit toujours sans eau.
La médiocrité, voilà donc ton partage !
Que je te trouve heureux ! Eh ! oui, tu vis en sage ;
La folle ambition ne trouble point tes jours.
Tu n'es point alarmé des orages des Cours.
Peu t'importe l'emploi pour lequel on intrigue,
Et celui qui le perd et celui qui le brigue.
Tu ne t'informes pas si de nos Lucullus
L'un grossit son trésor d'un million de plus ;

* Lisez les notes placées à la suite de cette épître.

Si tel qui se cachait dans la foule commune
Aujourd'hui lève un front insolent de fortune ;
Si la Faveur ne voit autour d'elle rangés
Que de sots protecteurs et de plats protégés.
Maître de ton destin, en paix avec toi-même,
« Je m'appartiens, dis-tu, voilà mon bien suprême ;
» J'ai perdu des amis, mais ma femme et ma sœur
» Peuvent répondre encore à la voix de mon cœur.
» Avec l'aube éveillé, quand l'aurore naissante
» Ranime de ses feux la plante languissante,
» En des bois écartés me frayant un chemin,
» Je puis penser du moins, mon Corneille à la main,
» Ou, l'œil fixé long-temps sur l'émail des prairies,
» Abandonner mon âme aux douces rêveries.
» Promeneur solitaire, ainsi, chaque matin,
» Quand un peu de fatigue aiguise en moi la faim,
» Je fais, à mon retour, un repas délectable,
» Car un couple enchanteur est assis à ma table,
» La noble Indépendance, et la Sobriété
» Compagne des vertus, mère de la santé ».

Oh ! qu'il serait surpris d'entendre un tel langage
Ce Parvenu si fier de son riche équipage,
De l'hôtel que lui seul occupe tout entier,

De son valet de chambre et de son cuisinier!
Que lui font les vergers, et les champs et l'ombrage,
L'aspect de la nature ou riante ou sauvage,
Le ruisseau dont l'eau vive arrose un frais vallon,
Corneille que peut-être il connaît, mais de nom?
C'est assez que des fleurs, de leur rare hyménée,
Viennent, durant l'hiver, parer sa cheminée,
Que l'art dispendieux d'un fameux jardinier
En un bois d'arbres verts change son escalier:
Des plaisirs, des chagrins la véritable source
Dans tous les temps pour lui c'est le cours de la bourse;
Et si depuis trois jours ses plaisirs ont cessé,
C'est que depuis trois jours les effets ont baissé.
N'allons point l'arracher à son inquiétude,
Nous, Ducis, qui trouvons nos trésors dans l'étude,
Qui laissons loin de nous la route des grandeurs,
Et de Minerve seule implorons les faveurs:
Permets que ton ami jusques à toi s'élève.

De Boileau, de Gresset, dès mon enfance élève,
Quand déjà l'indulgence accueillait mes écrits,
La Fortune daigna m'accorder un souris.
J'avais de ses présens joui sans insolence;
Sans plainte, sans regrets, je vis son inconstance.

La Médiocrité vint me tendre les bras,
Je m'y refugiai, charmé de ses appas :
Elle est, depuis vingt ans, ma compagne fidèle,
Et mes derniers regards seront tournés vers elle.
Que pourrais-je envier? Des livres, des amis
Peu nombreux, mais bien sûrs, par le temps affermis,
Quelques sociétés où lorsqu'on se rassemble,
C'est avec le désir de se trouver ensemble,
Des nuits calmes, des jours qu'embellit la santé,
Du loisir, des goûts purs, de la franche gaîté,
Un cœur que, grâce au ciel, aucun remords n'oppresse,
Valent bien les honneurs; et, quant à la richesse,
Affranchi comme toi du tourment d'amasser,
Je suis riche du bien dont je sais me passer.

J'ai quelques ennemis dont la haine m'honore,
Et du destin pour moi c'est un bienfait encore.

La ville, tu le vois, m'offre donc le bonheur;
Mais comme aux champs surtout j'en goûte la douceur!
C'est là que de nectar, que de pure ambroisie
Se parfume pour moi la coupe de la vie.
Nulle saison aussi n'intimide mes pas.
Novembre et ses brouillards, janvier et ses frimas

Ne sont qu'un vain obstacle à cette ardeur secrète
Qui me fait un besoin d'une agreste retraite;
Car tu présumes bien que les vastes châteaux,
Leurs tours, leurs ponts-levis, leurs fossés, leurs créneaux,
Les jardins fastueux et ces parcs dont la vue
Avec étonnement mesure l'étendue,
Ne tentent point l'ami de la simplicité :
Le toit du laboureur par le chaume abrité,
De mes goûts, de mes vœux aurait plutôt l'hommage.
Mais la Seine, en son cours, baigne un petit village
Dont le sol, fécondé par un soin journalier,
Remplit de l'habitant la grange et le cellier.
Là, rien de recherché, de grand, de magnifique;
Tout s'y présente aux yeux sous un dehors rustique.
Une seule maison témoignerait que l'art,
Un moment, dans le lieu s'arrêta par hasard,
Et voulut, en dépit du luxe et de la mode,
D'un modeste séjour faire un séjour commode.
C'est dans cette maison, qu'au sein de l'Amitié,
De chacun de mes ans s'écoule la moitié,
Et vers elle toujours un même goût m'entraîne :
C'est que je n'y connais ni l'ennui ni la gêne.
Un valet important ne vient pas, sans façon,
Me dire en terme exprès : « Madame est au salon. »

Je fais ce que je veux. Seul et dans le silence,
Sous mon verrou discret, je lis, j'écris, je pense;
Ou, lorsqu'un ciel d'azur me défend le repos,
De mon hôte, à loisir, je parcours tout l'enclos.
Je ne m'égare point dans un espace immense,
Mais la simple nature a sa magnificence.
Peins-toi d'antiques murs où, rivaux du verger,
Des espaliers féconds sont venus se ranger;
Une eau qui, de son cours charmant la promenade,
Ici roule en torrent, et là tombe en cascade;
Des berceaux qu'au hasard la serpe a façonnés,
Mais de pampre, de fleurs, ou de fruits couronnés:
Pour enchanter les yeux en faut-il davantage?
Apprenti jardinier, parfois je fais l'ouvrage
Du rustre qui pour lui, du matin jusqu'au soir,
Me laissant promener la bêche ou l'arrosoir,
Sur le sable s'étend, et lourdement sommeille
Gonflé du vin du jour et du vin de la veille.
Pour son vieux serviteur le maître est indulgent;
Je le serais de même: après tout, notre argent
Peut-il payer les soins d'un parfait domestique?
Je ne te parle pas de cette république
D'oiseaux qui, différens de plumage et de nom,
Peuplent les toits, les murs, les cours de la maison;

Du bon chien qui, perdant son allure craintive,
Accourt, bondit et jappe aussitôt que j'arrive;
Du paisible animal dont, mauvais cavalier,
Je prétends, mais en vain, faire un ardent coursier;
De la vache, cédant, pour peu qu'on la caresse,
Sa mamelle abondante à la main qui la presse;
Leur présence pourtant m'intéresse et me plaît.
Mais tu sauras du moins quel est surtout l'attrait
Qui m'appelle et me fixe en ce riant asile;
C'est que j'y suis aimé, c'est que j'y suis utile.
De temps en temps j'écoute, et bien patiemment,
L'affaire qu'on me vient conter bien longuement;
Je ramène un époux au serment qui le lie;
Deux voisins sont brouillés, je les réconcilie;
Des vœux d'un couple amant je hâte le succès;
J'apaise une querelle ou préviens un procès;
De petits orphelins sont-ils dans la misère,
Quoique dans mon hôtesse ils trouvent une mère,
Je les soulage aussi: consoler la douleur
Et faire un peu de bien, c'est encor du bonheur.

Ah! puisque le printemps rajeunit la nature,
Que les bois ont repris leur verte chevelure,
Viens, Ducis, viens jouir de ce manoir charmant,

Sûr qu'on t'y recevra sans fade compliment,
Sans apprêt, sans contrainte et sans cérémonie.
Mes hôtes, avant tout, prisent la bonhomie;
Tu seras content d'eux. Et quel plaisir pour moi
De te voir, de penser, de causer avec toi;
De te dire combien je méprise le monde,
Ses travers, sa bassesse ou sa noirceur profonde;
A quel point je suis las du sot métier d'auteur,
Car j'en prévois le prix! un Journal détracteur,
Lorsque vers l'Achéron il me faudra descendre,
En publiant ma mort, insultera ma cendre;
Mais, venant y fixer un regard attendri,
Qu'un objet qui m'aimait et que j'aurai chéri
Lui donne quelques pleurs, d'un lâche et vil outrage
Il m'aura trop vengé par ce touchant suffrage.
En attendant le jour marqué pour mon trépas,
Jour que je vois venir et ne redoute pas,
Lorsque de mes loisirs à mon gré je profite,
Ne te refuse pas à l'ami qui t'invite.
Ta seule volonté sera ta seule loi;
Ou si de nos momens nous concertons l'emploi,
D'abord, pour rendre hommage à notre Souveraine,
Nous voyons, pas à pas, tout son joli domaine;
Puis, dans les environs cheminant, mais à pié,

Ton bras bien franchement sur le mien appuyé,
Nous montons vers le nord, nous saluons Haute-Ile
Où Despréaux fuyait les chagrins de la ville;
Plus loin, sur un beau ciel, aux feux mourans du jour,
De la Roche-Guyon nous contemplons la tour,
Et là, nous terminons notre premier voyage.
D'un roc, une autre fois, bravant l'ardent passage,
Nous visitons, parmi des bois inspirateurs,
Villers de vingt coteaux dominant les hauteurs;
Saint-Cyr, moins orgueilleux, qui dérobe à la vue
Son parc, ses belles eaux et sa noble avenue;
Le Mesnil de son lac, de ses tilleuls paré
Et de bocages frais sur ses flancs entouré.
Ainsi plus d'un beau site, un air bien salutaire
Charment de deux amis la course solitaire;
Et, quand nous revoyons le toit hospitalier,
Nous étions attendus. Attisant son foyer,
Une humble cuisinière, attentive servante,
A surveillé le rôt dont le fumet nous tente.
Ne crains pas cependant un splendide festin.
Le lait pur de l'étable et le chou du jardin,
Le ramier qu'à regret on ravit à sa mère,
Le lapin à demi caché sous la bruyère
Et qu'au gîte guettait le tube meurtrier,

La salade escortant le jambon du fermier,
Des légumes du jour, des fruits de toute espèce,
Un pain dont la blancheur ferait honte à Gonesse,
Et du vin qu'à Paris on n'a point frelaté,
Voilà ce qu'on nous sert; la Cordialité
Nous en fait les honneurs; malgré le bel usage,
Nous trinquons et souvent: vert encor pour son âge,
Le Curé quelquefois assiste à nos repas,
Et de notre gaîté ne s'effarouche pas,
Trouve même assez bon, lorsqu'elle nous inspire,
Que nous nous permettions le petit mot pour rire.

Tu vois ce qui t'attend; et je le jure bien,
Peintre, dans mes tableaux je n'exagère rien.
Les fougueux Aquilons retiennent leur haleine;
Zéphyr de son aspect a réjoui la plaine;
Sur tous ses verts buissons la rose va s'ouvrir;
Sur leurs jeunes rameaux les lilas vont fleurir;
Viens donc. Depuis deux jours, le ciel est sans nuage;
Que demain soit l'instant fixé pour ton voyage,
Oui, demain, dès l'aurore, exact à ses travaux,
Que pour toi Philibert * attèle ses chevaux.

* Directeur des diligences qui mènent de Paris à Mantes et à Évreux, et ramènent d'Évreux et de Mantes à Paris.

Tu quittes ton foyer sans changer de demeure,
Sans t'en douter du moins. Sur tes jours, à toute heure
L'Amitié veillera, mais sans bruit, doucement :
On gêne quelquefois par trop d'empressement.
Nous nous entendons bien. Nous prenons pour devise :
Le bonheur ici-bas, est de vivre à sa guise.
Nous respirons, tous deux, l'air de la liberté,
Et savourons en paix la médiocrité.

VERS
DE M. BÉRENGER A L'AUTEUR,
APRÈS AVOIR LU L'ÉPITRE PRÉCÉDENTE.

En vers dignes d'Horace et du bon La Fontaine,
Vous avez célébré, dans ce charmant écrit,
La Médiocrité, mère du bon esprit,
Et tous les fruits heureux cachés dans son domaine.
Vous possédez ces biens, et le fait est certain;
Mais dites-moi pourquoi (j'en appelle à l'ouvrage
Où votre belle âme se peint);
Pourquoi votre Déesse, ingrate à votre hommage,
Prodigue ses faveurs au véritable Sage,
Et les refuse à l'Écrivain?

NOTES.

NOTES.

Page 99, vers 6.

Les honneurs vainement te sont venus chercher.

On sait que, sans son goût extraordinaire pour la médiocrité, Ducis serait sénateur, et que, sans sa modestie extrême, la légion d'honneur le compterait parmi ses membres.

Page 99, vers 22.

Mais comme avec transport tout mon cœur applaudit
A ces vers si touchans, à ces vers pleins de charmes,
Où la tendre amitié me demande des larmes, etc.

Le recueil de poésies publié par Ducis, renferme, entre autres pièces, ses épîtres à l'Amitié, à Thomas, à Vien, à Bitaubé.

Page 100, vers 11.

Voyons plutôt, voyons ton petit potager,
Le réduit ignoré que ta prudence habite,
Ton vieux lit, ton fauteuil et tes chenets d'Ermite.

Ducis a adressé des vers à son petit potager, à son petit

logis, à ses pénates. Ceux qu'il adresse à ces derniers commencent ainsi :

Petits dieux avec qui j'habite,
Compagnons de ma pauvreté,
Vous dont l'œil voit avec bonté
Mon fauteuil, mes chenets d'Ermite,
Mon lit couleur de carmélite
Et mon armoire de noyer.

PAGE 100, VERS 14.

Sophocle allant tirer de son petit caveau
Le flacon de Marly qu'il boit toujours sans eau

Dans ce caveau frais et joli,
Où, sans me vanter, je vous range
Mes vingt feuillettes d'un Marly
Que je bois toujours sans mélange.

Début des vers de Ducis à son petit caveau.

PAGE 102, VERS 8.

Que l'art dispendieux d'un fameux jardinier,
En un bois d'arbres verts change son escalier.

Les escaliers des belles maisons des beaux quartiers de Paris, sont, dans la saison des réunions et des bals, garnis du haut en bas d'arbres verts.

PAGE 102, VERS 21.

La Fortune daigna m'accorder un souris.

J'étais secrétaire du cabinet de Madame, belle-sœur de

Louis XVI, et contrôleur de la caisse des amortissemens. L'archevêque de Sens, Loménie, devenu premier ministre, supprima la caisse des amortissemens en 1788; quatre ans après, la Révolution supprima la maison de Madame.

PAGE 104, VERS 10.

Mais la Seine, en son cours, baigne un petit village.

Vetheuil, dont j'ai déjà parlé à la fin de mon petit poëme des Visites. Il est situé à quatorze lieues de Paris, au-dessous de la Roche-Guyon, sur le bord de la Seine. La maison que je décris, simple, mais assez considérable, a été construite sur une partie de l'emplacement qu'occupait un château fort, qui, après avoir été, dans le dixième siècle, pris par les Anglais, et repris sur eux, a été depuis entièrement démoli. On voit encore dans le jardin un mur de terrasse qui faisait partie des fortifications, et les ruines de trois tours, dont les fondations, formant bassins, reçoivent l'eau d'un ruisseau qui fait tourner plusieurs moulins placés sur différens points de la côte qui protége le village. Cette propriété, charmante sous tous les rapports, appartient à M. Morin, qui s'est plu à l'embellir, et parce qu'elle est un héritage de ses pères, et parce qu'il peut y offrir une douce hospitalité à ses amis.

PAGE 108, VERS 2.

Nous montons vers le nord, nous saluons Haute-Ile
Où Despréaux fuyait les chagrins de la ville.

Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville.

Boileau débute ainsi dans sa sixième épître. Il était oncle de M. Dongois, greffier en chef du parlement de Paris, * qui avait épousé une demoiselle Le Marchand, dame de Haute-Ile. Mademoiselle Dongois, leur fille, fut mariée à M. Gilbert-de-Voisins, président des enquêtes, qui vendit la terre de Haute-Ile au duc de la Rochefoucauld, en 1748. A cette époque, le duc de la Rochefoucauld, seigneur de la Roche-Guyon, fit abattre la plus grande partie du château. Il ne reste plus que les murs à demi ruines du parc, la porte et les murs du potager. Haute-Ile est à une lieue de Vetheuil et à un quart de lieue de la Roche-Guyon. Toutes les fois que je passe devant ce lieu où Boileau a séjourné, où il a écrit sa belle épître à Lamoignon, et dont il a

* Dans l'édition de ses œuvres qu'il donna en 1702, et au bas de cette même épître, il avait mis en note : « Haute-Ile, petite seigneurie près de la Roche-Guyon, appartenante à mon neveu l'illustre M. Dongois. » Cette qualification, beaucoup trop brillante pour un particulier assez obscur, avait sans doute indisposé Voltaire qui, dans son épître à Boileau, lui dit entr'autres choses injustes ou dures :

Chez ton neveu Dongoi je passai mon enfance ;
Bon bourgeois qui se crut un homme d'importance.

Et en note : Boileau a dit quelque part : « M. Dongoi, mon illustre neveu. » Voltaire estropiait le nom, je ne sais pourquoi.

fait une description si exacte et si poétique, je le *salue* en effet avec une sorte de respect.

Page 108, vers 4.

Plus loin, sur un beau ciel, aux feux mourans du jour,
De la Roche-Guyon nous contemplons la tour.

Cette tour, qui domine tout le pays environnant, se dessine en effet sur l'horizon, et se découvre de très-loin, bien qu'elle ait été démolie à moitié par les Révolutionnaires de 1793 qui, vu sa solidité, furent obligés de renoncer à l'achèvement de cette bonne œuvre, commencée sous les auspices et par l'inspiration du *patriotisme* et de la *liberté*. Au reste, la terre de la Roche-Guyon, l'une des plus considérables de France, et des plus remarquables par la construction extraordinaire du château qui en dépend, mérite quelques détails que je consigne d'autant plus volontiers ici, qu'on ne les trouverait pas ailleurs.

Cette terre, depuis le dixième siècle jusqu'à nos jours, a passé successivement, par héritage ou convention de mariage, dans les maisons de la Roche-Guyon, de Silly, du Plessis-Liancourt, de la Rochefoucauld et de Rohan-Chabot. M. de Léon, qui la possède aujourd'hui, descend, par la filiation de plusieurs familles, du premier seigneur connu de ce lieu, lequel se nommait Hugues 1er., vicomte de Mantes et seigneur de la Roche. Ce Hugues était de la maison des comtes de Meulan, et fut père d'Hilledoin,

aussi seigneur de la Roche. Hilledoin, suivant d'anciennes chartes, fonda, en 1052, le prieuré de Saint-Martin-la-Garenne, qui n'existe plus comme tel depuis la revolution, mais existe encore comme paroisse à un quart de lieue en de-çà de Vetheuil. Le fils d'Hilledoin, qui se nommait Guyon, donna son nom à la terre qui fut appelée la Roche-Guyon.

On ne sait pas précisément l'époque où la tour qui surmonte le château de la Roche-Guyon a été bâtie. La tradition vulgaire du pays veut qu'elle soit l'ouvrage des Romains; il est plus vraisemblable qu'elle fut construite sous la première dynastie de nos rois.

Dans ces temps reculés, la tour était le véritable château, et s'il y avait quelqu'autre habitation plus commode au bas du rocher, elle ne servait que dans les temps de calme et de sécurité. Dès que les habitans se croyaient menacés de quelque danger, ils se retiraient dans la forteresse par des communications souterraines qui existent encore.

Le château ne fut donc bâti que peu à peu, sous la protection de la tour; des fortifications redoutables furent élevées au pied du roc pour le défendre.

Des titres du onzième siècle parlent du château de la Roche-Guyon et de son ancienne tour. Chaque famille qui posséda successivement cette vaste habitation, l'augmenta selon ses moyens et ses besoins; mais la tour était toujours le principe et le signe de la puissance des seigneurs châtelains. Ils entretenaient, à leurs frais, une garnison consi-

dérable, sous le bon plaisir des rois, qui leur avaient accordé de grands et nombreux priviléges pour s'assurer de leur fidélité, d'autant que la Roche-Guyon était en quelque sorte la clef du Vexin, et devait défendre Paris des incursions des Normands et des Anglais.

Quelques faits historiques se rattachent à cette courte notice : je crois pouvoir les citer, parce qu'ils ne sont pas, ce me semble, dénués d'intérêt.

Dans l'histoire du Vexin et dans plusieurs auteurs qui font mention de saint Nicaise, premier archevêque de Rouen, martyrisé à Gany, près de la Roche-Guyon, on parle de sainte Pience, martyre, dame de la Roche-Guyon, qui fut convertie à la foi par ce saint apôtre de la Normandie, qu'elle avait reçu long-temps chez elle, et qu'elle fit inhumer avec ses compagnons dans le lieu même de leur mort. On peut croire que saint Nicaise avait célébré les saints mystères dans la chapelle du château de la Roche-Guyon, dont on connaît la haute antiquité sans en savoir l'origine qui se perd dans la nuit des temps.

Je transcris, de l'Histoire générale de la Normandie, par Gabriel du Moulin, les détails suivans :

« En 1097, le roi d'Angleterre, Guillaume-le-Roux, régent de Normandie, ayant appris que la valeur de ses » aïeux avait eu pour récompense le Vexin français, demanda au roi Philippe les villes de Pontoise, Chaumont » et autres places; et, sur son refus, il lève des troupes et » s'efforce de les enlever. Mais les Français s'opposent à ses

» entreprises. Robert, comte de Meulan, se trouvant en cette
» difficulté, se jeta du côté des Normands et de l'Anglais.
» Guyon-de-la-Roche, gagné par des présens, les reçut
» dans son château et dans Vetheuil, et de là les Nor-
» mands faisaient des courses jusqu'aux portes de Paris.
» Le vice-duc, pour retenir ceux de Trye, Chaumont et
» Beauvais, fit bâtir Gisors, etc. »

Ainsi Gisors doit son existence à la *félonie* de Guyon-de-la-Roche; cette tache de sa vie a heureusement été effacée par ses successeurs. Guy, dit 1er., descendant de ce Guyon, fut assassiné par son beau-père, vers l'an 1112. Cet événement est rapporté dans les Monumens de la monarchie française de dom Bernard de Montfaucon, tome 2, page 34, édition de 1730; mais on en trouve un récit plus détaillé et plus intéressant dans les Annales manuscrites de France, commençant à Louis-le-Débonnaire, fils de Charlemagne, et finissant l'an 1380. En voici quelques passages :

« *Comment Guy, sire de la Roche-Guyon, fut meurtri*
» *par trahison en son châtel, et comment les barons du*
» *Vulxin prindrent les traîtres au châtel même et en*
» *firent justice.*

» Sur le rivage de la Seine, est un tertre merveilleux sur
» quoi jadis fut formé un châtel trop fort et trop orgueil-
» leux, et est appelé la Roche-Guyon. Si est encore si haut
» et ferme que à peine peut-on voir jusqu'au sommet. Le
» sens de celui qui le feist et compassa, feist au pendant du

» tertre et au tranchant de la roche une grande cave, à la
» semblance d'une maison qui avoit été faite par destinée,
» si comme les anciens du pays cuidoient, et illec, si comme
» les fables dient, souloient anciennement les payens pren-
» dre réponse d'Apollin par une petite entrée comme par
» un petit huisset. »

L'historien, après avoir ainsi décrit le lieu, raconte l'événement en ces termes :

« Le sire de ce châtel avoit nom Guy, jeune bachelier, et
» preux aux armes..... Il avoit un serouge (beau-père) qui
» Guillaume avoit nom; champenois étoit de nation et un
» des plus déloyaux traîtres qu'on soit au monde.... Il ad-
» vint en un dimanche au soir qu'il entre en une église à
» grand complot d'autres traîteurs qu'il ot avec soi amenés
» tous armés de hauberts sous leurs vêtemens.... et le traî-
» tre si armé comme il étoit sous chappe, faisoit aucune
» fois semblant d'aourer, et toutes fois regardoit-il par où
» il pust entrer à celui Guyon. Et tout comme il aperçut
» un huis par où celui Guyon venoit à l'église, là s'adressa
» maintenant et entra ens à force, lui et toute sa déloyale
» compagnie. Sitôt comme ils furent ens, si cachèrent leurs
» épées et courut celui Guillaume sus à celui Guyon, l'é-
» pée traite, comme fourcené, et occit celui Guyon, qui
» garde ne cuidoit avoir de nullin; et quand sa femme qui
» tant étoit prude femme et vaillante, veist ceci, se prit
» par les cheveux comme esbaye, comme femme hors de sens,
» après courut à son mari, sans paour de mort, sur lui se

» laissa cheoir, et le couvrit de soi-même contre les coups
» d'épée, et commença à crier en telle sorte et manière :
» *Moi, dit-elle, très-déloyal meurtrier, occis qui t'ai*
» *desservi et laisse Monseigneur*. Les coups que les traî-
» teurs jetoient sur son mari, recevoit elle-même et disoit :
» *Doux ami, doux époux, qu'as-tu fait à ces gens dont*
» *ne soyez-vous bons amis ensemble, comme gendre doit*
» *être vers son seigneur, et sire vers son gendre? quelle*
» *fourcenerie est-ce? vous êtes tous enragiés et hors du*
» *sens*. Et les traîtres la prindrent par les cheveux et l'ar-
» rachèrent de dessus son mari toute dépiécée et desglaivée
» et presque toute détranchée, et la laissèrent toute enverse
» d'une part aussi comme morte. Après retournèrent à son
» seigneur et le paroccisèrent tout mainteuant, et le firent
» mourir de mort cruelle et tous les enfans aussi qu'ils pu-
» rent là trouver. Et quand ils eurent ce fait, si cherchè-
» rent partout céans s'ils trouveroient plus nullin. Lors
» leva la tête la pauvre dame qui à une part gisoit toute
» étendue, et quand elle connut son seigneur qui jà étoit
» mort, et gisoit tout dépiécé parmi la salle, si s'effor-
» ça tant par son amour qu'elle vint à lui, si dépiécée
» comme elle étoit, toute rampante à guise de serpent, et
» si, sanglant comme il étoit, le commença à baiser aussi
» comme s'il fût tout vif, et à ploureuse chanson lui com-
» mença à rendre son obsèque en telle manière : *Monsei-*
» *gneur ami, mon cher époux, qu'est-ce que je vois de*
» *vous? avez-vous desservi par la merveilleuse contenance*

» *que vous meniez avec moi à ma compagnie, ou parce* » *que vous avez mis jus et valanquiers la félonie et la* » *déloyauté de votre père, votre ayeul et votre bisayeul?* » Tant en dit seulement et puis chet pâmée comme morte. »

Je laisse le texte de l'historien, et, abrégeant son récit, je me borne à dire que le beau-père de Guyon s'empara du château, et voulut en être reconnu seigneur. Il essaya de gagner les paysans; mais ils rejetèrent les offres avantageuses qu'il leur faisait pour se les rendre favorables. Les barons du Vexin s'assemblèrent dans l'intention de venger la mort de Guyon, assiégèrent le château, et demandèrent à Louis-le-Gros quelle conduite ils devaient tenir envers les assassins. Le roi leur manda *qu'ils fussent occis de laide mort et vilainie;* ce qui arriva. Tués à coup de lance ou d'épée, ils furent traînés sur des claies et jetés à la rivière.

En 1418, sous Charles VI, le duc de Bourgogne soumit tous les bords de la Seine, excepté Gisors, la Roche-Guyon et le Pont-de-l'Arche. Mais, le 6 avril de la même année, la Roche-Guyon fut pris par le comte de Warwick au nom du roi d'Angleterre. Perrette de la Rivière, fille aînée de Jean Bureau, seigneur de la Rivière, premier chambellan des rois Charles V et Charles VI, était alors veuve de Guy VI, sire de la Roche-Guyon, tué en 1415 à la bataille d'Azincourt, et tutrice de ses enfans. Sommée par le vainqueur de prêter serment au roi d'Angleterre pour elle et ses enfans mineurs, elle aima mieux se voir

déponillée de ses biens que de manquer à la fidélité qu'elle devait à son roi. Elle perdit la Roche-Guyon; mais, peu d'années après, Charles VII, pour l'en dédommager, la fit première dame d'honneur de la reine, et lui donna des terres et des pensions considérables. Guy VII, son fils, rentra en possession de la Roche-Guyon par la défection d'un Anglais du pays de Galles, nommé Jean Edward, qui en était capitaine. La femme d'Edward, Française de distinction, et riche propriétaire, avait obtenu de son mari de se faire naturaliser Français, et de rendre au roi la place importante dont la garde lui était confiée.

Le 23 février 1546, François 1er., le dauphin et toute la cour étant au château de la Roche-Guyon, de jeunes seigneurs, attachés à la personne du dauphin, s'amusaient à faire entr'eux un simulacre de siége (dit castilles) avec des pelotes de neige. Dans un moment où François de Bourbon, comte d'Anguien, frère du roi de Navarre et premier prince de Condé, déjà célèbre par la victoire de Cerisoles, se reposait au bas de la maison ou de la tour assiégée, un coffre, rempli de linge et jeté par une fenêtre, tomba sur sa tête. Il en mourut quelques jours après, n'étant âgé que de vingt-six ans. On soupçonna de ce coup le seigneur Corneille Bentivoglio, Italien, qui avait eu quelques démêlés avec ce prince. François 1er., qui le regretta beaucoup, ne voulut cependant pas que l'on donnât de suite à cette affaire, de peur d'y voir impliqués le dauphin Henri et le marquis d'Aumale de la

maison de Lorraine. Les uns disent que le coffre fut jeté d'une maison du bourg, qui existe encore aujourd'hui ; les autres, d'une tourelle du château, qui mène de la grande tour à la chapelle du rocher.

Le château de la Roche-Guyon, à l'époque où le comte d'Anguien y fut tué, appartenait à Louis de Silly, descendant de Guy VII, mort sans enfans mâles, et dont la fille unique avait épousé en premières noces Michel sire d'Estourville, et en secondes Bertin de Silly.

Louis de Silly eut, entr'autres enfans, Henri de Silly, comte de la Roche-Guyon, qui épousa Antoinette de Pons, marquise de Guercheville. Henri étant mort fort jeune, sa veuve se retira à la Roche-Guyon. Henri IV, pendant les guerres de la Ligue, passa près de ce château, et voulut y loger. Madame de Silly le reçut. Il la trouva si belle qu'il en devint très-amoureux ; mais n'ayant pu triompher de sa vertu : *Puisque vous êtes réellement dame d'honneur*, lui dit-il, *vous le serez de la reine;* et il lui tint parole. On rapporte, à ce sujet, que toutes les fois que Henri IV venait coucher au château de la Roche-Guyon, madame de Silly, après l'avoir reçu publiquement, passait la rivière, et allait coucher à la Vacherie, maison de péage que l'on voit encore, et qui est située en face du château.

Madame de Silly avait épousé en secondes noces Charles du Plessis, seigneur de Liancourt, dont elle eut un fils, Roger du Plessis, à qui elle transmit la terre de la Roche-

Guyon. Roger épousa Jeanne de Schomberg, fille du maréchal de ce nom. Leur mémoire est un objet de vénération et de reconnaissance dans le pays. Ils y ont fondé, en faveur des indigens, une rente de deux mille livres, que, malgré les bouleversemens de la révolution, leurs successeurs se font encore aujourd'hui un devoir et un bonheur d'acquitter. Ils n'avaient eu de leur mariage qu'un fils, Henri Roger du Plessis, qui fut tué au siége de Mardick, le 6 août 1646, et dont la fille épousa en 1659 le duc de la Rochefoucauld, fils de l'auteur des *Maximes*. Alexandre de la Rochefoucauld, petit-fils de ce dernier, exilé à la Roche-Guyon, par Louis XV, y passa dix ans *. Son séjour fut avantageux au pays. Il le fit paver à ses frais; fit ouvrir et planter la plupart des chemins qui y conduisent; embellit et augmenta le château de bâtimens nombreux, de belles écuries, et notamment d'un immense réservoir, creusé dans le sommet du roc, et contenant deux mille deux cents muids d'eau. Cette eau arrive par des canaux, qui s'étendent à plus d'une lieue. On en jouit à tous les étages du château; elle alimente l'abreu-

* Louis XV avait madame de Château-Roux pour maîtresse. Pendant sa maladie à Metz, maladie qui fit craindre pour ses jours, quelques courtisans voulurent lui faire quitter madame de Château-Roux, et le duc de la Rochefoucauld jouait, dit-on, un rôle principal dans cette petite intrigue. Louis XV, rétabli, garda sa maîtresse, et le duc de la Rochefoucauld fut victime de son zèle pour l'honneur et la vie exemplaire de son maître.

voir des basses-cours où les chevaux sont à la nage, quatre bassins dans un potager de huit arpens, et la fontaine qui coule sans cesse sur la place du marché. C'est encore à la munificence du duc de la Rochefoucauld, que les habitans doivent cette fontaine, sur laquelle on lit l'inscription suivante :

Aquam hanc
Per summa collium
quatuor ferè abhinc millibus
variis canalibus ductam
publicæ utilitati
addixit
Alexander dux *Rupifucaldus*
anno M. DCCXLI
curâ, labore et ingenio
Ludovici Villars architecti. *

On a pu remarquer dans cette inscription deux mots qui ne sont point imprimés en caractères italiques : il faut en dire la raison. Dans les *beaux* jours de la révolution, jours où l'on avait une si *belle* horreur pour tout ce qui établissait quelque distinction parmi les *citoyens;* où l'on retournait toutes les plaques de cheminée qui portaient l'empreinte de

* « En 1741, Alexandre, duc de la Rochefoucauld, par les » soins, le travail et le talent de Louis Villars, architecte, a con- » sacré à l'utilité publique cette eau, que différens canaux amènent » de près de quatre milles à travers le sommet des collines. »

l'écu de France ; où l'on se gardait bien de laisser subsister rien de ce qui pouvait choquer l'*égalité* : les *patriotes* de la Roche-Guyon s'empressèrent d'enlever de la fontaine publique les ornemens qui attestaient la naissance et le rang de celui qui l'avait fait ériger. Ce premier travail fini, leurs yeux s'arrêtèrent sur l'inscription ; et ils se doutèrent que le mot *dux* pouvait signifier *duc*, ils l'effacèrent donc impitoyablement. Mais le mot *ductam* ne pouvait-il pas signifier *duchesse?* Ce fut l'avis unanime, et ce mot fut également rayé.

La duchesse d'Enville, fille d'Alexandre de la Rochefoucauld, suivit l'exemple de son père. Elle ajouta au château un corps de bâtiment composé, entre autres pièces remarquables, d'un salon magnifique et d'une immense bibliothéque dont les livres, sans parler de plusieurs manuscrits précieux, tels que celui des *Maximes de la Rochefoucauld*, offrent ce qu'il y a de meilleur dans tous les genres. Elle fit ouvrir plusieurs routes, fonda de nombreux établissemens de charité, créa la promenade intérieure de la montagne, dont les allées creusées dans le roc, ou soutenues par de fortes terrasses en pierre, sont plantées d'arbres rares. Les pauvres du pays occupaient sans cesse la pensée de madame d'Enville, et, tant qu'elle vécut, ils ne connurent pas la misère. Après les crimes horribles qui, dans le cours de la révolution, l'avaient privée de son fils, * et de son

* Louis-Alexandre, duc de la Rochefoucauld et de la Roche-Guyon, pair de France, d'abord membre de l'assemblée natio-

petit-fils*, elle s'était réfugiée à la Roche-Guyon avec la duchesse de la Rochefoucauld, sa belle-fille et petite-fille. ** Elles y furent arrêtées et conduites dans l'une des trois cents prisons que la *liberté* avait établies à Paris. Toutes les communes de la terre de la Roche-Guyon présentèrent à la convention nationale une pétition énergique en faveur de leurs bienfaitrices : elle pouvait leur devenir fatale, et par un très-grand hasard ne le devint pas. J'ai entendu dire à leurs parens que cette pétition, qui fait un égal honneur à ceux qui la signèrent et à celles qui en étaient l'objet, serait toujours le titre qu'ils conserveraient avec le plus de soin et auquel ils attachaient le plus de prix.

Avant les temps désastreux de la révolution, le château de la Roche-Guyon était continuellement habité par tout ce qu'il y avait de plus distingué en gens du grand monde, en savans, en littérateurs, en gens de mérite de toutes les classes, et ce beau lieu était, en quelque sorte, le tem-

nale, dite constituante, puis président du département de la Seine, assassiné à Gisors, le 4 septembre 1792, presqu'entre les bras de sa mère et de sa femme.

* Armand-Charles-Juste de Rohan-Chabot, comte de Chabot, assassiné dans les prisons de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, à Paris, dans l'affreuse nuit du 2 au 3 septembre 1792.

** Alexandrine-Charlotte-Sophie de Rohan-Chabot, petite-fille de la duchesse d'Enville, avait épousé le duc de la Rochefoucauld, son oncle, frère de sa mère, et se trouvait ainsi belle-fille de sa grand'mère.

ple du bon goût, de la magnificence sans ostentation, et de la bienfaisance éclairée. Si l'on n'y voit plus aujourd'hui la magnificence dans tout son éclat passé, du moins y trouve-t-on toujours les qualités aimables unies à toutes les vertus sociales et privées.

Page 108, vers 7.

D'un roc, une autre fois, bravant l'ardent passage.

Le Rocher. C'est ainsi que l'on appelle dans le pays un chemin très-rude, très-escarpé, hérissé de roches, et qu'aucun ombrage ne défend des ardeurs du soleil : ce chemin est celui qu'à cheval et surtout à pied, l'on prend pour aller de Vetheuil à Villers, à Magny et au-delà, parce qu'il est plus court qu'un autre qui mène aux mêmes endroits, et que l'on nomme le chemin des *Milonais.*

Page 108, vers 8.

Nous visitons, parmi des bois inspirateurs,
Villers, de vingt coteaux dominant les hauteurs.

Villers est à trois quarts de lieue de Vetheuil, et peu distant de Magny. Cette terre, très-agréable, et par elle-même, et par les personnes qui en font les honneurs, appartient à M. Roger de Villers, qui, avant la révolution, était président de la cour des Aides. Le château, bâti sur un emplacement tellement elevé qu'il devient un point de vue pour tous les environs, est composé d'un pavillon

appuyé de chaque côté d'une espèce de tour, dont l'une, selon une tradition orale, a été construite par les ordres de la reine Blanche, mère de saint Louis. Le parc et les jardins sont pris sur une partie des bois qui entourent les derrières de la propriété.

Page 108, vers 10.

Sincir moins orgueilleux, qui dérobe à la vue
Son parc, ses belles eaux et sa noble avenue.

Sincir, situé à une lieue et demie de Mantes, en-deçà de la rivière, sur la route de la Roche-Guyon, est en effet caché en partie par une côte qui le domine. Cette terre avait long-temps appartenu à M. de Gogué, ancien militaire, qui la vendit à l'époque où je composais mon épître. M. de Gogué, en quittant Sincir, laissait de vifs regrets à tous les habitans et à tous ses voisins. Je crus les exprimer, en disant :

Sincir moins orgueilleux, qui se cache, et peut-être
Gémit secrètement d'avoir changé de maître.

Je n'ai pas dû laisser subsister ces vers, du moment où j'ai pu connaître et apprécier M. de Slades, aujourd'hui propriétaire de Sincir.

Page 108, vers 12.

Le Mesnil, de son lac, de ses tilleuls paré,
Et de bocages frais sur ses flancs entouré.

Cette belle terre, qui touche au village de Fontenay et avoisine Sincir, appartenait à madame de Beaumont, sœur de l'illustre et infortuné Malesherbes. Elle appartient aujourd'hui à M. de Rosanbo, son neveu, et l'un de ses héritiers. Le parc est, en grande partie, dessiné à la française, et formé de longues et larges allées bordées de grands arbres. Comme le château est construit dans un fond, les eaux, dans ce lieu, sont abondantes; aussi en avait-on fait deux lacs d'une assez grande étendue. Madame de Beaumont, pendant le cours de la révolution, fut obligée d'en dessécher un, de l'ordre exprès de MM. de la commune de Mantes, et d'en faire un champ de pommes-de-terre. Aujourd'hui qu'on ne crie plus *vive la liberté* au sein des exactions, des persécutions, des emprisonnemens et des supplices, que tout propriétaire est maître chez lui, le lac desséché recouvrera les sources dont il s'embellissait, et augmentera les jouissances de l'un des hommes qui apprécient le mieux le bonheur de vivre dans la retraite, au sein d'une famille qui en double l'agrément.

Page 109, vers 7.

Vert encor pour son âge,
Le curé quelquefois assiste à nos repas.

M. de Gouville de Bretteville, vieillard respectable à plus d'un titre, est depuis quarante ans curé de Vetheuil. Il a eu, comme de raison, pendant les années révolution-

naires, l'honneur d'être persécuté et déporté. Dès que la religion a pu retrouver des temples et des ministres, il a été rendu au vœu de ses paroissiens. Son église, qui ne déparerait point une ville du second ordre, dont le portail même se trouve gravé au nombre des monumens les plus remarquables du genre gothique, a été bâtie par les Anglais, et le presbytère qui l'avoisine, dominant par sa position la rivière et un long rang de collines, jouit d'une vue aussi variée que pittoresque.

ÉPITRES LÉGÈRES.

ÉPITRES LÉGÈRES.

MES CONVENTIONS,

ÉPITRE A ELLE.

Oui, c'en est fait; oui, je vous aime.
Depuis un mois, je ne suis plus le même.
Je me promets de vous le révéler;
Je vous aborde, et n'ose vous parler.
Un mot de vous me charme, un mot de vous m'agite.
Je suis triste quand je vous quitte.
Je ne dors plus; ou, ce qui m'est bien doux,
Si je dors par hasard, c'est pour rêver de vous.

Tout cela ne me sied plus guère;
J'ai passé l'âge heureux des riantes erreurs;
Et dans l'amoureuse carrière
C'est à vingt ans qu'on doit cueillir des fleurs.
Je reconnais mon imprudence extrême.

Jouer avec l'Amour ! la raison le défend :
Lorsqu'on joue avec un enfant,
On redevient enfant soi-même.
Je le sens trop ; mais l'entretien
Qu'hier j'obtins de vous, à mon cœur se retrace.
L'indifférence vous sied bien ;
Mais que l'émotion sous vos traits a de grâce !
Et, franchement, je m'en souvien,
Vous avez ri moins qu'à votre ordinaire ;
Vous m'écoutiez avec plus d'intérêt ;
Votre main n'a pas fui quand ma main la serrait ;
J'ai même vu l'instant où sous votre paupière
Votre œil, en s'égarant, d'un voile se couvrait.
Croirai-je que j'ai su vous plaire ?
Oui, dût ce mot vous irriter,
Oui, je vous plais. J'aime, il faut que j'espère,
Et vous m'avez donné le droit de me flatter.

Qu'entre nous dès-lors tout s'arrange !
Je vous ai fait cent déclarations,
Sans qu'aucune jamais pût vous sembler étrange :
Mais il est temps que nous nous entendions,
Et voici mes conventions.

D'abord, vous ne verrez personne,
Excepté moi. Cette ville foisonne
En méchans bien connus; je crains peu ces gens-là:
Mais ouvrirez-vous votre porte
A ces petits messieurs qu'on voit par-ci par-là
Promener leur coiffure à la *Caracalla:*
Adonis d'une étrange sorte,
Dont l'essaim chez vous affluera,
Dont le nom vous affichera,
Qui dans votre salon installant la folie,
En auront fait bientôt le salon d'Idalie
Ou le foyer de l'Opéra?
Non, s'il vous plaît, non; point de personnage
Dont l'impertinent bavardage
Fait seul déserter le bon sens.
Deux fois le mois, de temps en temps,
Vous admettrez quelque homme sage,
Un bon ami de soixante ans.
On est raisonnable à cet âge,
Point dangereux surtout. Ceci bien entendu,
Je passe à la seconde clause.

Vous n'irez point au spectacle, et pour cause.
C'est un temps à peu près perdu,

Ou du moins c'est un temps que mon amour réclame.
Qu'importe qu'un héros, en faisant les beaux bras,
Lamente sa tragique flamme
Pour obtenir quelques hélas,
Ou que s'armant d'un poignard homicide,
Criant, hurlant, roulant les yeux,
Il frappe à coups pressés une Beauté perfide
Qui, le moment d'après, ne s'en porte que mieux?
J'en suis fâché pour Melpomène,
Mais vous ne serez pas le témoin de ses jeux.
Quant à sa sœur, ce n'est pas trop la peine
Que vous sachiez comment, pour amuser la scène,
Elle dupe un vieillard sottement amoureux,
Émancipe une Agnès, coiffe d'un ridicule
Un amant parfois trop crédule,
Veut qu'un époux trouve très-bon
Qu'on ait de lui fait un Amphitrion.
Si ces gaîtés de vous obtenaient un sourire,
Je serais, moi, très-peu content. D'ailleurs,
Ne vois-je pas d'ici ce peuple de lorgneurs
Qui s'extasie et vous admire?
Dans votre loge on saurait s'introduire :
On vous ferait cent complimens.
Les hommages sont un encens

Que volontiers une femme respire.
Le spectacle fini, pour vous autre embarras,
Pour moi nouveau chagrin. On accourt, on s'empresse,
On a pour vous l'air de craindre un faux pas,
On vous tend une main traîtresse
Que poliment vous ne refusez pas;
Et déjà m'échappant.... Non, quels que soient la pièce,
Le théâtre, l'acteur, j'insiste sur ce point;
Pour ma tranquillité, vous ne les verrez point.

Ce n'est pas tout. Vous dansez à merveille;
Mais au bal vous n'irez jamais.
Quoi! sous mes yeux, un jour, vous feriez des apprêts
Que vous n'eussiez pas faits la veille!
Pour d'autres que pour moi sur votre sein charmant
Vos cheveux se joueraient en boucles ondoyantes;
Pour d'autres, toute entière à votre ajustement,
Des parures les plus brillantes
Vous auriez emprunté l'éclat et l'agrément;
Et bientôt, dans un cercle enivré de vos charmes,
Captivant tous les yeux, enflammant tous les cœurs,
Vous verriez, sans souffrir de mes vives alarmes,
Rouler autour de vous des flots d'adorateurs!
Que dis-je! A votre aspect un jeune homme s'avance,

Balbutiant ces mots mêlés d'un tendre effroi :
« Me ferez-vous l'honneur de danser avec moi ? »
L'honneur ! Il était sûr d'être accepté d'avance.
Le joyeux tambourin a marqué la cadence ;
Soudain en bonds légers précipitant vos pas,
Vous prodiguez un mot, un coup d'œil, un sourire ;
De main en main, de bras en bras,
Vous passez tour à tour.... et je n'ai rien à dire !
La fatigue un moment vous condamne au repos,
Mais je suis oublié, mais votre sein palpite,
Et, grâce aux vêtemens nouveaux,
Les yeux baissés, mon jeune homme vous quitte,
Les yeux baissés, un autre vous invite ;
Et vous figurez-vous ce que, moi, je deviens !
Dans un coin je peste à mon aise,
Je pose à peine sur ma chaise,
Ou j'accours à grands pas rompre vos entretiens.
Non, toujours non, ne vous déplaise ;
Jamais de bal : c'est mon mot, et j'y tiens.

Je vous parais bien difficile,
Bien sévère, bien exigeant.
Pour prison, dites-vous, c'est me donner la ville ;
De ma maison c'est me faire un couvent.

Daignez me voir d'un œil plus indulgent.
Je veux que le plaisir partout vous accompagne ;
Mais le plaisir sans bruit, mais ce calme enchanteur
Où, tout à ce qu'on aime, on sent mieux son bonheur.
Nous irons donc à la campagne.
Nous ne choisirons pas un vaste bâtiment,
Pavillon pour monsieur, pavillon pour madame :
Vous jugez bien qu'au fond de l'âme,
Je maudirais un tel arrangement :
Je crains toujours l'éloignement.
Nous serons porte à porte, et c'est mieux, je vous jure.
On peut être attentif au moindre mouvement,
Distinguer quelle clef entre dans la serrure,
Reconnaître les voix : c'est au moins rassurant.

Dès-lors, que nous faut-il ! Un modeste ermitage.
Tel qu'il aurait su plaire à nos simples aïeux.
Notre jardin déjà s'arrange sous mes yeux.
De son cours vif et pur un ruisseau le partage.
Des peupliers, quelques saules pleureurs
Contre l'ardent midi nous prêtent leur ombrage,
Et les gazons sont émaillés de fleurs.
L'œil de ce lieu bientôt a mesuré l'espace ;
Mais qu'importe ! à ce lieu bornons notre désir.

Ah ! le bonheur et le plaisir
Tiennent tous deux si peu de place !
Nos voisins, nos amis, seront des paysans.
Ils n'auront pas d'esprit, ils auront du bon sens ;
L'un vaut bien l'autre : oui ; leur simple ignorance
Eut toujours pour moi plus d'attraits
Que l'érudition immense
De tel Savant que je vous nommerais.

Une fois établis dans ce champêtre asile,
Affranchis du lien servile
Que par sottise ou par bonté,
Dans le beau monde de la ville
On nomme les devoirs de la société,
L'emploi de nos momens est bientôt concerté.
Voici le plan où je m'arrête.
Nous déjeunons, dînons et soupons tête à tête ;
C'est charmant ! Tous les jours, nous faisons dans les prés,
Dans les champs, dans les bois, à travers les bruyères,
Dans les lieux les plus retirés,
Des promenades solitaires.
Un beau site nous frappe et nous nous asseyons.
Nous le contemplons en silence.
Nous rêvons un instant, puis nous nous confions

Pour doubler notre jouissance,
Les doux pensers où nos cœurs s'égaraient,
Tout ce que par l'absence, hélas! ils souffriraient,
Et tout ce qu'au bonheur ajoute la présence.
Cependant le jour fuit, et la nuit qui s'avance
Déjà sur l'horizon étend son noir rideau.
Nous regagnons pas à pas le hameau,
Mais non sans visiter le toit de l'indigence.
Vous consolez la peine et calmez la souffrance.
Quels spectacles pour vous seraient aussi touchans?
C'est un père, une mère et trois petits enfans
Baignant des pleurs de la reconnaissance
La main qu'à leurs besoins ouvre la bienfaisance.
Ainsi toujours plus belle aux yeux de votre amant,
Vous enchantez secrètement
Chaque réduit, chaque ménage.
Ici vous consacrez par vos soins généreux,
Les égards, le respect que l'on doit au grand âge.
Là, près d'Alain embarrassé, honteux,
Lise rougit; vous prévenez leurs vœux,
Vous arrangez un mariage.
Tout le hameau vous aime, vous chérit,
A votre nom le hameau s'attendrit;
De son bonheur chacun vous fait l'hommage.

Et vous le partagez puisqu'il est votre ouvrage.
Mais le tonnerre gronde et les fiers aquilons
Désolent les coteaux, les plaines, les vallons;
L'orage fend la nue, en noirs torrens s'écoule,
Et du sommet des monts se précipite et roule.
Braverons-nous l'orage et la foudre et les vents?
Non; que d'autres plaisirs charment d'autres instans
Pour vous en fils légers il faudra que l'or brille,
Et Minerve à vos doigts confiera son aiguille.
D'Euterpe voulez-vous répéter les leçons?
Votre voix d'un clavier rivalise les sons,
Et plaignant la froideur, déplorant l'inconstance,
En douloureux accens soupire une romance.
Avez-vous pris un livre; ensemble nous lisons
Le Lutrin, le Ver-Vert, les Jardins, les Saisons,
Les Lettres dont Saint-Preux embrasa sa Julie,
Les amours ingénus de Paul et Virginie.
Dans sa prose piquante et ses vers enchanteurs,
Voltaire nous commande et le rire et les pleurs;
Mais un secret penchant sans cesse nous ramène
Aux préceptes naïfs de ce bon La Fontaine,
Philosophe sans morgue et poëte sans fard,
Pensant, parlant, rimant, vivant même au hasard,
Qui de ses deux rivaux de Phrygie et de Rome

Surpassa le génie et l'art,
Et presque à son insu, fut pour nous un grand homme.
Ainsi nous varions nos jours et nos loisirs,
Et faisons de la vie un cercle de plaisirs.

Parlez; un mot de vous, un seul mot ratifie
Le traité que ma plume en ces vers a tracé.
Je pouvais vous offrir un amant empressé,
Toujours plein de l'objet que son cœur déifie,
De son amour heureux de s'enivrer,
A sa maîtresse inspirant son délire,
Ne vivant que pour l'adorer,
Ne parlant que pour le lui dire.
Mais à quoi bon ? J'imiterais
Le langage apprêté des poëtes vulgaires !....
Signez, en souriant à mes heureux projets,
Ces articles préliminaires;
C'en est assez : nous songerons après,
Tout en réglant nos courses solitaires,
A discuter les articles secrets.

ÉPITRE

A LOUISE CONTAT.

Jour de fête, jour d'embarras.
On a beau faire, il faut entendre
Des vœux auxquels on ne croit pas,
Des complimens dont on est las,
Du sentiment à s'y méprendre;
Écouter sans distraction
Des couplets sans intention;
Les lieux communs, le bavardage,
La serinette et le ramage
De ces poëtes sansonnets,
Dont la mémoire fortunée
Pour chaque époque de l'année,
Une heure avant, trouve tout prêts,
Airs tout notés et vers tout faits;
Avec l'aurore ouvrir sa porte
Aux bien-Appris, dont la cohorte,
Disputant d'émulation,
Arrive en foule, et vous apporte

Des bouquets par procession,
De l'ennui par attention,
Et des fadeurs de toute sorte.

Ma Louise, que le réduit,
Demi soigné, demi champêtre,
Où tu sais jouir de ton être,
Près de la ville et loin du bruit,
Échappe au moins à l'affluence
De ces moules à révérence,
De ces visiteurs importuns,
De ces amis de convenance,
Au lourd maintien, aux airs communs,
Qui ne prennent que le langage
De l'étiquette et de l'usage;
Et qui, grâce au calendrier
Qui leur rappelle en son entier
Leur devoir de chaque semaine,
Des procédés font une gêne,
De la politesse un métier,
Et du plaisir même une peine.

C'est loin de nos cercles charmans,
De nos Agréables du temps,

Si frivoles, si ridicules,
Parlant beaucoup, ne disant rien,
Trompant quelques femmes crédules,
Qui s'en vengent et font très-bien;
Loin de nos salons magnifiques,
Meublés de figures antiques,
Où le papa, la grand'maman,
Le gendre et la petite fille,
Semblent être, de leur vivant,
Autant de portraits de famille
Substitués par testament;
Loin de la grande compagnie
Où, parfois, un petit génie,
Versificateur clandestin,
Pour séduire la demoiselle
Qui doit le soir au clavecin
Recommencer la ritournelle
Qu'elle répétait le matin,
La travestit en virtuose,
Jappe ses vers, bêle sa prose,
Tout remplis de tendres ardeurs,
De l'amour, doux tyran des cœurs,
Et de chaînes couleur de rose;
Loin de ces graves tribunaux

Où va siéger la médisance,
Présidant un peuple de sots;
Où l'enjouement, la molle aisance,
N'eurent jamais droit de présence;
Où tout l'auditoire sourit
Quand le babil, le commérage,
Vont reprendre le long récit
De ce que fait, de ce que dit
Chaque maison du voisinage;
Loin, enfin, de tous les cœurs faux,
Des Mégères enluminées,
Et des prudes aux yeux dévots,
Et des coquettes surannées:
Oui, c'est loin des sociétés
Et du tourbillon des cités,
Que l'Amitié timide et sage,
Fuyant l'éclat et le grand jour,
Dicte ses lois, fixe sa cour
Au sein d'un paisible ermitage.
L'or et le feu des diamans
Ne brillent pas dans sa parure;
Si quelquefois sa chevelure
Se relève sous les rubans,
Elle y mêle une fleur des champs

Qu'elle ramasse à l'aventure.
Les grands airs, la prétention,
Le ton capable, le jargon
Chez elle ne sont point de mise :
Près d'un autel elle est assise,
Repousse l'Affectation,
Donne la main à la Franchise,
Et sourit à l'Émotion.

Ma Louise, telle est l'image
Qui toujours s'offrit à mes yeux,
Quand je vis ces aimables lieux
Où, te présentant mon hommage
Sans apprêt et sans verbiage,
J'allais, en l'honneur des talens,
Brûler sans peine un grain d'encens;
A la tendresse maternelle,
Au doux commerce, au cœur fidèle,
Faire agréer mes sentimens.

Dans ce jour de double cohue,
Où, par égard et par devoir,
Le faux esprit, le fol espoir
Assiégeront ton avenue;

S'il m'est permis de pénétrer,
Si, par bonheur, je puis entrer,
Distingue le zèle sincère
D'un ami franc, sûr et loyal,
De l'attention mensongère
Et du tribut très-éphémère
Du pesant cérémonial.

Peut-être que, par gentillesse,
Et par bêtise et par finesse,
En lisant ces vers faits sans art,
Où l'esprit a bien moins de part
Que la candeur et la tendresse
D'un cœur sans détour et sans fard,
On va gager qu'avec adresse
J'ai voulu déguiser l'ivresse
Et les vœux secrets d'un amant;
Non, l'amour n'a pas dans mon âme
Allumé l'inconstante flamme
Qu'on voit s'éteindre en un moment.
A ton sort l'amitié me lie,
Et c'est elle qui, sur ma vie,
Répand le calme et le bonheur;
Ne t'étonne pas que mon cœur

S'en applaudisse et s'en contente :
Ce n'est pas jouir à demi,
Ne pouvant t'avoir pour amante,
Que d'être du moins ton ami.

ÉPITRE A M.me **,

PARTIE DE FRANCE POUR L'ITALIE,

LE 6 OCTOBRE 1789.

1789.

A TRAVERS l'aspect formidable
De mille fusils citoyens,
Au bruit du tambour redoutable
De nos Césars parisiens,
Lorsque partout dans ta patrie
On n'entend plus que l'harmonie
Et du canon et du tocsin,
Et que Paris voit dans son sein
Des Bacchantes en pleine orgie,
Chargeant de fers un Souverain
Trop faible, hélas! et trop humain,

A regret lui laisser la vie :
Héroïne mal aguerrie,
Tu vas courir les grands chemins,
Et chercher des jours plus sereins
Sous le beau ciel de l'Italie.
Combien avant que ce séjour,
Femme aimable, t'ait recueillie,
Mon cœur, qui jamais ne t'oublie,
Frémira pour toi chaque jour!

De nos gardes nationales
Tu vas d'abord fixer les yeux;
Puis les magistrats soupçonneux
De nos hordes municipales
T'interrogent à qui mieux mieux.
Ils ne comprendront qu'avec peine
Que, pour agrandir son talent,
Un artiste aille innocemment
Visiter la plage lointaine
Où sur ses pas, à tout moment,
S'élève le débris savant
De la splendeur grecque et romaine.
Ne rêvant jamais qu'attentat,
Ils penseront que ce voyage

Où la gloire seule t'engage
Cache un complot contre l'état,
Et que fuyant nos Érostrates,
Tu vas te joindre, sans pudeur,
A ces maudits aristocrates
Qui nous ont fait, dans leur fureur,
Si peu de mal et tant de peur.
Vingt fois avant de voir le Tibre,
Voilà donc l'artiste arrêté,
Et réclamant sa liberté
Dans le royaume le plus libre :
Heureuse encore, assurément,
Si tout le peuple répétant
Le bon mot du Paris moderne,
Ne délibère très-gaîment
Qu'en attendant le jugement
Il faut te mettre à la lanterne!
Mais aussi pour fuir, quel moment!

Eh quoi! le spectacle magique
D'une monarchie, en trois mois,
Étouffant ses antiques lois
Sous le pouvoir démocratique;
L'étalage métaphysique

Du rang de l'homme et de ses droits;
L'assemblage, sans doute unique,
De mille orateurs à la fois
Parlant, criant, allant aux voix
Pour sauver la chose publique,
Et l'empire mis aux abois
Par l'éloquence épidémique
De tous ces Démosthènes rois;
De nos petits sénats bourgeois
Les séances cacophoniques;
Pour prix de leurs honteux exploits,
De vils soldats chargés de croix
Et de rubans patriotiques;
De vingt châteaux incendiés
Le coup d'œil vraiment pittoresque;
L'attitude chevaleresque
De nos grenadiers de trois pieds;
Un roi qui ne sort que par grâce,
Qu'on garde à vue en son jardin,
Heureux de pouvoir le matin
Faire deux tours sur sa terrasse;
Nos aimables divisions,
Notre misère et nos largesses;
Nos sincères adhésions

Et nos fraternelles adresses;
Nos disputes sur le *veto*,
Nos cafés, nos clubs, nos nouvelles,
Nos mensonges in-octavo,
Et nos journaux et nos libelles
A six deniers le numéro;
Notre vaisselle à la monnoie,
Le trésor royal sans argent,
Et la France s'extasiant,
Et tout Paris ivre de joie;
Voilà ce que tu veux quitter!
C'est ce qu'à peine on pourra croire,
Et, pour jouir de notre gloire,
Parmi nous tu devais rester.

Mais tandis que sur mon pupitre,
Ridant mon front, broyant du noir,
Au vent glacé de mon manoir,
Je te griffonne cette épître,
J'apprends qu'un heureux voiturin,
T'emportant loin de la frontière,
Touche au terme de sa carrière,
Et va dételer à Turin.
A la fin mon âme respire;

Les dangers étaient pour nous deux,
Il n'en est plus, ma crainte expire,
Et le plaisir mouille mes yeux
De ces pleurs si délicieux
Que l'art voudrait en vain décrire.

Que ne puis-je au moins partager
Les fatigues de ton voyage,
Être témoin du juste hommage
Que rend sans doute l'étranger
A la Rosalba de notre âge,
Et sur l'italique rivage
Sentir, paisible passager,
Le prix du calme après l'orage!
Oublier ces affreux momens
Et de discorde et d'anarchie,
Ces spectacles, ces jeux sanglans
Inventés par la barbarie,
Où sur une lance avilie
J'ai vu des crânes dégoûtans
Charmer les yeux étincelans
D'une populace en furie!....
A ces mots, le tranchant acier
Taille en vain ma plume rebelle,

Entre mes doigts elle chancelle,
Et je crois sentir le papier
Sous ma main s'échapper comme elle.

C'en est donc fait, ils ne sont plus
Ces jours si chers à la mémoire,
Ces siècles heureux que l'histoire
Ne comptait que par nos vertus!
La nation la plus aimable
De jour en jour s'abâtardit,
Et l'on frissonne au seul récit
Des crimes dont elle est coupable.
Plus de grâce, d'urbanité,
D'enjouement, de galanterie.
Une subite frénésie,
Une aveugle férocité,
Ont remplacé la courtoisie,
L'estimable simplicité,
La franchise et la loyauté
De l'ancienne chevalerie.
Une ligue de novateurs,
Des légions de discoureurs,
Des pétitions téméraires,
Des motions bien sanguinaires,

Les droits les plus saints méconnus,
Les états, les rangs confondus,
Tous les hommes égaux par force,
Et les femmes et les maris,
Sur un point un instant unis,
Se pâmant d'aise au mot divorce;
Des principes à contre-sens,
Des sermens jusque dans les rues,
Des Lycurgues tombés des nues,
Des enragés, des enrageans,
Des *Te Deum* et des revues,
C'est à présent, chaque matin,
Grâce à nos chroniques exquises,
De nos malheurs, de nos sottises,
Ce qui forme le bulletin.

Non que, frondeur impitoyable
Du travail des nouveaux venus,
Et partisan des vieux abus,
Je m'obstine à trouver louable
Le mal qui n'existera plus.
Sans doute l'œil de la prudence,
Le compas de la prévoyance
Devaient remettre à leur niveau

Et la recette et la dépense;
Sans doute un système nouveau,
En rétablissant la balance,
Comblait le déficit immense
Qui semblait être le tombeau
Où descendait bientôt la France;
Sans doute à l'injuste opulence
Il fallait par humanité
Arracher le droit détesté
D'opprimer la faible indigence;
De leur pouvoir illimité
Il fallait rendre responsables
Les agens de l'autorité;
Ravir à d'orgueilleux coupables
Les honneurs de l'impunité;
Réserver pour notre défense
Et ces tours et ces ponts-levis,
Geôliers affreux de l'innocence
Souvent livrée à la vengeance
De la maîtresse d'un commis;
Il fallait voir anéantis
Des priviléges homicides;
Il fallait enfin des subsides
Plus également répartis;

Mais hélas! d'une race entière
Fallait-il aggraver les maux,
Et la plonger dans le chaos
En lui promettant la lumière?
Ah! j'en appelle à la raison,
Est-il à propos, est-il sage,
Pour réparer un seul étage,
D'abattre toute la maison?
Image trop juste, peut-être,
De ce fou qui, dans son taudis,
Faisait briser porte et fenêtre
Pour détourner un vent coulis.

Sans la chaîne douce et légère
Qui me liait à la beauté,
Aux talens, à l'aménité,
Et qu'en époux heureux de plaire
Je porte avec docilité,
Qu'avec plaisir j'aurais quitté
Cette ville aujourd'hui si fière
D'un sauvageon de liberté
Que des bords d'un autre hémisphère
Apporta le souffle empesté
D'un ouragan incendiaire!

Qu'avec plaisir j'aurais laissé
Ces discussions orageuses
Où toujours on se voit placé
Près du démocrate insensé
Ou du royaliste en pleureuses;
Ces clubs soi-disant fraternels,
D'assassinats toujours avides,
Sapant les trônes, les autels,
Infectant au loin les mortels
De leurs maximes régicides;
Cette cohorte de rimeurs,
Bâtards de Pindare et d'Alcée,
Qui, dans une ode compassée,
Du temps présent sots louangeurs,
Couvrent de leurs vers détracteurs
L'idole aujourd'hui renversée
Qu'hier, en la chargeant de fleurs,
Leur main avare eût encensée;
De la cour ces plats déserteurs,
Au Manége * grands travailleurs,

* L'assemblée nationale et les législatures qui l'ont suivie, tenaient leurs séances, près des Tuileries, dans une salle construite sur l'emplacement où précédemment était établi un manége.

Qui vont lançant leurs anathêmes
Contre les grâces, les faveurs,
Les dignités et les honneurs
Qu'on les a vu piller eux-mêmes;
Ces vestales de quarante ans
Qui du sérail de nos sultans
Esclaves à peine envolées,
Déjà se mettent sur les rangs
Pour faire le procès aux grands
Qui tant de fois les ont meublées;
Ces vils pasteurs d'un vil troupeau,
Renégats du christianisme,
Qui, dans leur fier patriotisme,
Prêts à créer un dieu nouveau,
Semblent n'avoir que dans Rousseau
Étudié leur catéchisme;
Ces baromètres ambulans,
Au moindre vent tournant la tête,
Qui, pour mieux nous marquer le temps,
Dans ces derniers événemens,
Restent fixés à la tempête;
Ces infatigables échos
De projets fous, de noirs complots,
Ces insupportables caillettes;

Cette volière d'étourneaux
Voyant, comme autant d'Épictètes,
Nos Barnaves, nos Mirabeaux;
Ces dindons bardés d'épaulettes,
Ces petits coqs nationaux
En gros bonnets, en grands chapeaux
Masqués de plumes et d'aigrettes!
Oui, plus heureux, je jouirais
De ces temples, de ces palais,
De la pompe majestueuse
Qu'étale encore à tes regards
Cette capitale fameuse
Et de l'univers et des arts.
Respirant l'air que tu respires,
Je verrais le reste imposant
De ce colosse vieillissant,
Jadis l'écueil de tant d'empires,
Fier de survivre à leur néant.
Là, dans mes douces rêveries,
Horace ou Tibulle à la main,
A travers des routes fleuries,
Au hasard suivant mon chemin,
J'irais dans les vertes allées
Que bordent le myrte amoureux

Et le cyprès silencieux,
Pour y dresser des mausolées
A ces poëtes demi-dieux.
Mais c'est toi qui serais mon guide
Quand je voudrais, d'un pied timide,
Visiter tous ces monumens
Audacieux rivaux du temps,
Et ces immenses galeries
Par tant de chefs-d'œuvre embellies,
Où Raphaël et le Guerchin
Le Guide et le Dominicain,
Animant leurs toiles savantes,
Ont laissé pour leurs descendans
Des modèles désespérans
Et des leçons toujours vivantes.
Parfois, quand le dieu du repos
Exauçant enfin ma prière,
Avec la nuit, sur ma paupière
Laisse descendre ses pavots,
Dans l'erreur du plus doux mensonge,
Mollement bercé par un songe,
Près de toi je me sens porté;
D'une aimable réalité
Je goûte alors toute l'ivresse,

Je te parle, ma main te presse ;
Mais, à mon réveil trop hâté,
Quel tourment pour moi, quelle peine
Quand je ne vois plus que la Seine
Et son rivage ensanglanté!

Partez, du moins, volez près d'elle,
Tristes enfans de mon loisir,
Qu'une muse à mes vœux fidèle
N'a créés que pour voir périr.
D'une presse licencieuse
Vous n'aurez pas les vains honneurs;
Vous n'entendrez pas des lecteurs
La foule avide et curieuse
Ou vous reprocher vos noirceurs,
Ou vanter votre grâce heureuse;
Mais d'un ami qui vous lira,
De celle qui vous recevra
Si vous obtenez le suffrage,
Soyez contens de votre sort :
Partez donc, que votre voyage
Ne soit marqué d'aucun naufrage,
Qu'un bon vent vous conduise au port;

Et d'une recherche * importune
Si vous évitez la rumeur,
Rendez grâces à la fortune
Qui vous sauve de la fureur
Du tribunal inquisiteur
Du Manége et de la Commune.

LA NOUVELLE CHARTREUSE,

OU

MA DÉTENTION A PORT-LIBRE.

ÉPITRE A M. M.***

1793.

Je l'ai promis, je tiens parole.
C'est pour toi, digne successeur
De Denizart et de Bartole,
Qui, prenant l'honneur pour boussole,

* L'assemblée nationale et la commune de Paris avaient formé l'une et l'autre un comité de recherches chargé de découvrir et arrêter tous ceux qui, par leurs discours, leurs écrits ou leurs actions tenteraient d'empêcher le cours de la révolution

N'eus jamais l'esprit ni le cœur
De maint hideux paperasseur
De chicane tenant école
Et vrai fléau de tout plaideur:
Oui, c'est pour toi que de ma muse
Je veux reprendre les pinceaux,
Et, sur la toile où je m'amuse
A fixer quelques traits nouveaux,
Essayer la fidèle image
Des longs dégoûts, des longs ennuis
Dont m'entoure mon esclavage
Dans les tristes lieux où je suis.

Je sais bien qu'avec patience
Nous devons supporter nos maux;
Que le courage et la constance
Font de l'homme le vrai héros;
Que là-dessus, mille maximes
En belle prose, en grandes rimes,
Nous charment dans plus d'un auteur
Très-sensé, très-consolateur;
Mais ces messieurs, ne leur déplaise,
En ont parlé bien à leur aise:
Dans le trouble et dans la douleur,

Affecter un souris pénible,
Prendre le masque du bonheur,
C'est pour moi l'effort impossible;
Et d'une rigoureuse loi
Lorsque je fais l'expérience,
Contre le coup que je reçoi
Voulant m'armer d'insouciance,
Sénèque et toute sa science
Perdraient leur latin avec moi.

Garde-toi cependant de croire
Que, rembrunissant mes crayons,
J'aille d'affreuses visions
Te tracer une sombre histoire,
Parler cachots, crier verroux,
Quand je ne suis que sous la grille;
Faire, en mentant aux yeux de tous,
De Port-Libre une autre Bastille,
Et, chargeant ma narration
De toute l'ampoule tragique,
Risquer l'amplification
En écolier de rhétorique:
Non : ma muse est trop véridique;
Je ne veux pas d'un conte en l'air

Effrayer un pâle auditoire;
Je ne peindrai donc point l'Enfer
Quand je ne suis qu'en Purgatoire *.

Tel est en effet le séjour
Où nous a jetés l'infortune;
Où d'une disgrâce commune
Agités, distraits tour à tour,
Pareils à cette âme légère
Qui, de la bouillante chaudière,
Ne devant point subir le feu,
Espère dans le sein de Dieu
Recouvrer sa bonté plénière,
Nous attendons l'heureux moment,
Où quelque indulgente missive
De notre liberté captive
Terminera le long tourment.

Si je m'avisais de décrire
Les bâtimens de la maison,
Assurément je pourrais dire,
Qu'aux sons magiques de sa lyre

* Le régime des prisons était assez doux à l'époque où ces vers furent composés.

Ce n'est point le docte Amphion
Qui daigna jadis les construire.
Assez près de ce mont pédant,
Où naguère plus d'un collége
Enseignait avec privilége
La syntaxe et le rudiment;
A l'extrémité de la ville,
Et sur un fond de molle argile,
Non loin du céleste donjon,
Où, pour tirer son horoscope
Sur un astre, sur la saison,
Plus d'un Lalande avec raison
Monte braquer son télescope;
C'est là qu'un ignorant maçon,
Sans plus ample cérémonie,
Traçant d'un mur le lourd cordon,
En aligna la symétrie,
L'éternelle monotonie
Digne en effet d'une prison,
Où, quoi qu'on fasse, l'on s'ennuie
Et l'on enrage à l'unisson.

Bien fatigué de cette vue,
Qu'on se peigne loin de la rue

Un obscur et long corridor,
Qui, vers le midi, vers le nord,
Du bas en haut, à gauche, à droite,
Présente mainte porte étroite
D'un gîte plus étroit encor;
C'est dans l'une de ces retraites,
Où Phébus, même à son couchant,
Craint de s'arrêter un moment,
Que, semblable aux anachorètes
Habitans d'un sauvage lieu,
Je ne dors guère et jeûne un peu,
Grâces au traiteur intraitable
Qui, rançonnant le plus qu'il peut,
Nous fait payer tout ce qu'il veut
La chère la plus détestable.
Mais d'objets rians ou nouveaux
Je jouis, croira-t-on peut-être,
A travers les doubles carreaux
Dont se décore ma fenêtre.
L'hiver en son austérité,
La campagne en sa nudité,
Conservent un aspect champêtre;
Et quand la neige en gros flocons
Tombe et s'étend sur nos vallons,

Quand des vents la fougueuse haleine
Soufflant au loin les noirs frimas,
Attaque et brise avec fracas
Des arbres la cime hautaine;
Échappée en torrens fangeux,
Quand l'urne des tristes Hyades
Trouble de ses flots orageux
L'urne paisible des Naïades,
Pour nous encor c'est un plaisir,
Sans le manteau, sans la fourrure,
Sans nous exposer à l'injure
D'un air tout prêt à nous saisir,
De contempler la marche sûre,
L'ordre constant, les grands effets,
Et les phénomènes secrets
De l'inexplicable nature.
Par malheur, en mon froid réduit,
Je n'ai que l'éternel spectacle
D'un triple mur, vieux réceptacle
De quelques vieux oiseaux de nuit,
Et l'enceinte bien resserrée,
Bien uniforme, bien carrée,
De quinze toises de terrain,
Du titre aimable de jardin

Très mal à propos honorée,
Puisqu'au lieu de ces jeunes plants
Doux objets des soins de Pomone,
Et de ces arbustes rians
Où Flore cueille sa couronne,
Vingt tilleuls rangés au cordeau,
Et l'if ami du noir tombeau,
Prouveraient à la terre entière
Que peu de mois auparavant,
Cette insupportable glacière,
Ce lieu funeste à tout vivant,
Servait aux morts de cimetière.

Heureux du moins, oui, trop heureux,
Si, dans cet enclos ténébreux,
Le dieu du calme et du silence
Fixait encor sa résidence!
Mais pour accroître mon chagrin,
C'est un Stentor impitoyable,
Qui, d'une voix épouvantable,
Vient aux barres, chaque matin,
Y provoquer le vif essaim
D'une jeunesse infatigable;
Et tandis que de ce côté

Les cris, la bruyante gaîté
M'importunent et m'étourdissent ;
De l'autre, et dans tous les instans,
Ce sont mille voix qui glapissent;
Gens de la porte et du dedans
Qui toujours vont, qui toujours viennent;
Malades et convalescens,
Qui de leur santé s'entretiennent;
Les fumeurs cherchant à se voir
A travers un épais nuage;
Les complimens, les mots d'usage,
Et le bonjour et le bonsoir,
Et la nouvelle qu'on propage,
Puis les besoins, puis l'embarras,
Puis le train de chaque ménage;
En quatre mots, tout le tracas
Qui sur ma tête en long fracas
Du premier au second étage
Se répète et ne finit pas.

De ma demeure inhabitable,
Tel est le portrait véritable;
Et l'on peut croire qu'en ce lieu,
Auquel dit un récent adieu

Plus d'une pénitente aimable
Nuit et jour se donnant à Dieu,
Nuit et jour je me donne au diable,
Car un profond, un érudit,
Dès son exorde, t'aurait dit
Que cette maison redoutable
Qui, par un changement subit,
Retient sous un guichet maudit,
L'innocent présumé coupable;
Où, sous leurs traits défigurés,
Des magistrats, des tonsurés
Abjurant un luxe frivole,
L'opulence en sabots fourrés,
Et la noblesse en carmagnole,
Offrent à nos yeux égarés
Une mascarade assez folle,
Le grand Arnaud, le bon Nicole,
Et l'anti-jésuite Pascal,
Quittant le docte Port-Royal,
Vinrent ici, pleins d'un saint zèle,
Ériger sous le même nom
Et la retraite et la chapelle
De la ferveur en pâmoison,
Des soins dévots, du jeûne austère,

De la piété solitaire,
Du caquet et de l'oraison.

Si maintenant l'on veut connaître
Tout l'emploi que je fais du temps,
Franchement, je suis peu le maître
De choisir mes amusemens :
Mais dès qu'un faible crépuscule,
En dissipant l'obscurité,
Vient sur les murs de ma cellule
Étendre une douce clarté,
Tapi sous l'humble couverture
Du plus modeste des grabats,
Parfois j'essaie entre deux draps
Un griffonnage, une lecture
Que souvent je n'achève pas.
Vainement l'immortel Racine,
Ce premier maître en l'art des vers,
Accordant sa lyre divine,
A soupiré ses tendres airs;
Phèdre pour moi n'a plus de charmes,
Andromaque pleure, et ses larmes
N'ont point excité ma pitié :
Je ne vois dans ces belles pages,

Du temps avide de ravages
Bravant l'effort humilié,
Comme en nos modernes ouvrages,
Que de l'ennui versifié.

Cruel effet de la tristesse!
Sur ses maux on veut s'étourdir:
L'illusion qui nous caresse
Vient elle-même nous offrir
La route aimable du plaisir
Et son amorce enchanteresse;
Mais du trait fatal qui le blesse,
Le cœur espère en vain guérir:
La plaie, hélas! saigne sans cesse;
Oui, sans cesse on est poursuivi
Par le regret ineffaçable,
Par la pensée insurmontable
Du bonheur qui nous est ravi.

Ainsi je vois mes matinées,
En des heures infortunées,
S'écouler sans soin, sans désir,
Sans goût réel, sans doux loisir;
Et quand le dieu de la lumière,

Vers la moitié de sa carrière,
Égaye un peu notre horizon,
Tout en rêvant, d'un pied timide
Je vais presser le sable humide
Des tristes cours de la prison;
Jetant à peine un œil d'envie
Sur un verger abandonné,
Par le Soupçon environné
D'une palissade ennemie,
Et qui pour nous est aujourd'hui
Ce qu'était la terre promise
Pour le peuple errant qu'avec lui
Dans un désert traîna Moïse.

Mais tandis que seul, agité
De mes peines toujours nouvelles,
Je me promène en liberté
Sous les yeux de dix sentinelles,
Le jour disparaît, et la nuit
De nos toits obscurcit le faîte;
Il faut songer à la retraite,
Du *qui vive* qui me poursuit
Fuir la question indiscrète;
Bientôt de réduit en réduit,

Dans les détours d'un labyrinthe
Où Thésée eût cent fois péri,
Je cours visiter sans contrainte
Souvent l'espoir irréfléchi,
Parfois les pleurs, toujours la crainte.

Je ne puis pourtant le nier;
Dans ce passe-temps salutaire,
De suspect et de prisonnier
Je me suis vu près d'oublier
L'attitude et le caractère.
Les doux charmes de l'entretien,
La mutuelle confidence,
Et le plaisir en apparence,
Et les grands discours sur un rien;
Ici, la voix tendre et plaintive
D'une Philomèle craintive;
Là, de son enfant au berceau
Qu'elle contemple, qu'elle admire,
La mère épiant le sourire;
Ailleurs, l'intéressant tableau
D'une famille réunie,
Des arts allumant le flambeau,
Où le savoir sans pruderie,

Les grâces sans coquetterie
Tiennent l'aiguille, le pinceau,
Et, par une étude suivie,
Charment les dégoûts de leur vie,
Plus loin, le contraste piquant
D'un cercle de joyeux convives,
Vrais philosophes, se moquant
De l'Olympe et des sombres rives,
Ne reconnaissant tout au plus,
Pour leurs dieux, que Mars et Bacchus;
A s'attrister ne songeant guère,
Songeant plutôt, loin de gémir,
A s'éveiller, à s'endormir
Entre la bouteille et le verre;
Puis le cercle tumultueux
Qui, d'une salle rembrunie
Affrontant le plancher poudreux
Et les murs sans tapisserie,
Du moins à mon œil enchanté,
De la modeste égalité
Présente l'image cherie;
Enfin le doux rapprochement
Qu'en secret mon cœur se ménage,
Lorsque je veux plus librement

Goûter un plaisir sans nuage,
Le plaisir précieux pour moi,
Dans notre commun esclavage,
De me sauver auprès de toi,
De te voir, dans un groupe aimable,
Sans art, sans modernes façons,
Et les deux pieds sur les tisons,
Franc Gaulois, ami véritable,
Tantôt fou, tantôt raisonnable,
Et par nature insouciant,
Moitié grondant, moitié riant,
Étourdir de leçons encore
Ta Gertrude et ta Léonore
Qui de tes jours font l'agrément;
Ou reprendre avec moi souvent,
Sur une grave bagatelle,
Une interminable querelle
Que je termine en t'embrassant :
Tout cela, je le dis encore,
Console, du moins un moment,
La tristesse qui me dévore.
Mais sur l'airain que l'on entend
Retentir jusqu'en nos demeures,
A peine le marteau pesant

A coups pressés frappe neuf heures,
Que soudain le sinistre accent
D'une sonnette impérieuse
Et de mes loisirs envieuse,
M'avertit que, dans mon manoir,
Je dois rentrer et laisser voir,
Pour la visite curieuse
Qu'on nous fait subir chaque soir,
Ma figure un peu sérieuse.
C'en est fait, il faut te quitter,
Et diriger un pas docile
Vers le mélancolique asile
Qu'avec moi viennent habiter
Et la plainte et le vœu stérile.

Ici je devrais m'arrêter;
A ton âme compatissante
Sauver la peinture affligeante
Des tourmens qui vont m'agiter.
Mais ce n'est point me satisfaire
Que me confier à demi :
J'ai des secrets pour le vulgaire,
Je n'en ai point pour mon ami.

Si tu m'as vu dans la journée,

Moins accablé de mes ennuis,
Combien dans la longueur des nuits,
Et sur ma couche infortunée,
Je les expie amèrement
Ces distractions passagères,
Ces illusions mensongères,
Et ce plaisir d'un seul moment!

Tu crois sans doute que Morphée,
Me réservant un doux repos,
Vient sur ma paupière échauffée
Verser ses humides pavots :
Non; dans le silence de l'ombre,
Mon œil plongeant un regard sombre,
Vingt fois recule épouvanté
A l'aspect des noires images
Qu'enfantent les affreux présages
Dont mon esprit est tourmenté!
Dans ma pénible inquiétude,
Vainement je cherche à bannir
Le triste et cruel souvenir
Qui me rend à la solitude
Où, sans terreur pour l'avenir,
Dans les agrémens de l'étude,

Dans un délicieux loisir,
Et du travail et du plaisir
J'avais contracté l'habitude :
C'est l'Amitié que j'aperçoi
Errante autour de ma demeure,
Comptant les jours, attendant l'heure
Où ses bras s'ouvriront pour moi :
Époux amant, et père tendre,
A chaque instant je crois entendre
La voix d'un objet adoré,
Dans ses regrets, dans sa tristesse,
Appelant, réclamant sans cesse
Le cœur dont il est séparé :
Je ressens ses vives alarmes
Lorsqu'il faut essuyer les larmes
D'un enfant notre unique espoir,
Trop jeune encore pour savoir
Quelle main lui ravit son père,
Mais dans ses cris, son désespoir,
S'étonnant de ne recevoir
Que les caresses de sa mère!
Pardonne..... un nuage confus
Vient de s'étendre sur ma vue.....
Je m'attendris..... je ne puis plus

Conduire ma plume éperdue!....
Je finis donc; mais de mon cœur
Quand je déchire la blessure,
De mes peines, de mon malheur,
Quand je hasarde la peinture,
Ne crois pas qu'à la Liberté
J'ose jamais faire une injure
De ma triste captivité :
Non; je la vois comme une Belle
Qui, transformant en noirs cyprès
Les myrtes cueillis avec elle,
Même alors qu'elle est infidèle,
N'en a pour nous que plus d'attraits.

A SOPHIE.

Quoi! par l'amour vous défendez
Que mon cœur se laisse conduire!
A l'ennui des froids procédés
Avec vous il faut me réduire!
Jeune Sophie, y pensez-vous?
Non : j'en suis certain. Entre nous,
Raisonnons un peu; la prudence

Ne saurait le désapprouver:
Raisonner, c'est déjà prouver
Que je respecte la défense.

Vous êtes belle, je le vois;
Mais je me suis dit mille fois :
A la beauté sot qui s'attache,
La beauté trop souvent nous cache
Un esprit méchant, un cœur faux,
Sous un agrément cent défauts.
Sauriez-vous feindre? je l'ignore.
Je vous observe dès long-temps;
Je trouve en vous cent agrémens,
Et pas un seul défaut encore.

Si j'en crois nos hommes charmans,
Un vernis de coquetterie
A la femme la plus jolie
Donne des traits plus séduisans;
Eh bien, vous, contre l'ordinaire,
Car, à votre âge, de flatteurs,
De soupirans, d'adorateurs
S'entourer est la grande affaire,
Sans le vouloir vous savez plaire,

Et si vous fixez tous les cœurs,
Franchement, vous n'y pensez guère.

Je fais très-grand cas des talens :
Oh! je les aime à la folie.
Par exemple, à de doux accens
Lorsqu'un tendre instrument s'allie,
Je n'y tiens pas... Sur tous mes sens
J'éprouvais bien cette puissance,
Hier, dans un de ces instans
Où sans dessein, par complaisance,
Vous me chantiez une rômance
Dont je me souviendrai long-temps.

A présent, que vais-je vous dire?
Que, même de la liberté
Amant épris jusqu'au délire,
Je pourrais me laisser séduire
Par un agréable sourire,
Par des yeux où la volupté
Parle et se tait, craint et désire,
Par une taille où l'on admire
Et la grâce et la majesté
De l'aimable divinité

Qui range tout sous son empire ;
Mais réunissez chaque trait
Que j'imagine et multiplie
Pour faire une femme accomplie,
Que verrez-vous? votre portrait.

Il n'est donc plus temps de défendre.
Malgré vous, j'ai dû m'enflammer :
Puisque je porte une âme tendre,
Malgré vous, je dois vous aimer.
A tort, vous me croiriez coupable,
Quand je ne suis que malheureux :
Cessez, s'il se peut, d'être aimable,
Et je cesse d'être amoureux.

A MADAME DE MINIÈRES,

Qui, après avoir entendu une de mes épigrammes, me témoignait quelque crainte pour elle-même.

1794.

A LA sottise, au ridicule
Lancer parfois un trait malin,
D'un Bavius ou d'un Cotin
Se moquer sans aucun scrupule,

Ce n'est point d'un esprit méchant,
N'en déplaise à la médisance,
Suivre le funeste penchant;
C'est vouloir forcer au silence
L'insupportable vanité,
La présomption envieuse,
Et la calomnie odieuse,
Et l'importante nullité!

Gardez-vous donc de vous méprendre,
Églé, sur l'injuste portrait
Que de moi peut-être on ferait,
Ne me jugez pas sans m'entendre.
Dans la lice il ne faut descendre
Qu'autant qu'on s'y voit provoqué;
Mais un mot contre nous risqué
A toujours droit de nous surprendre,
Et dès-lors qu'on est attaqué,
Il est permis de se défendre.

Le poëte est comme l'amant,
Entr'eux, hélas! même faiblesse,
Même bonheur, même tourment,

Même délire et même ivresse.
L'un ne voit rien de plus charmant
Que la muse qui le caresse,
L'autre ne rêve à tout moment
Qu'au doux objet de sa tendresse;
Ni l'un ni l'autre, assurément,
Ne peut souffrir qu'impunément
On fasse outrage à sa maîtresse.

Dans la carrière des talens
On marche à côté de l'envie;
C'est elle qui de notre vie
Empoisonne tous les instans,
De nos succès ternit la gloire,
Sur nos fronts fane le laurier,
Et nous dispute le sentier
Qui mène au temple de mémoire;
De Python, monstre venimeux,
Apollon a vaincu la rage;
D'Apollon l'exemple fameux
Nous éclaire et nous encourage.
D'un dieu vouloir être l'égal
Serait folie, extravagance;
Mais un soldat ne fait pas mal

De suivre sans trop de prudence
Les traces de son général.

Eh! le doux, le tendre Racine
Contre Créqui, contre Boyer,
S'est-il refusé d'essayer
Les traits d'une muse badine?
Le chantre immortel de Henri
A Sabatier daigna répondre,
Et par l'injustice flétri
Rousseau-Pindare sut confondre
Les méchans qui l'avaient aigri;
Horace, dans la double ivresse
Et de l'Amour et de Bacchus,
Chante et querelle sa maîtresse,
Et s'il exalte Lollius,
Implore contre Mœvius
Les vents et la mer vengeresse :
Virgile lui-même irrité,
Lorsqu'à ses dépens on veut rire,
Dans un vers à dessein jeté
Paie un tribut à la satire.

Mais, va-t-on me dire, l'esprit

Fait souvent juger mal de l'âme;
Écouter un juste dépit,
C'est encourir un juste blâme;
On n'est pas tenté d'estimer
Celui qui veut se faire craindre;
Il est doux de se faire aimer;
Qui se venge n'est plus à plaindre.
Soit; mais croirai-je qu'un bon mot,
Qu'un badinage soit un crime?
Qui le juge ainsi n'est qu'un sot,
Je suis trop content de mon lot,
S'il me refuse son estime.

Je me connais peu d'ennemis.
D'une inquiète jalousie
Loin que mon âme soit saisie,
Tous mes rivaux sont mes amis.
Mais lorsqu'un pédant imbécile,
Et de son lourd compas armé,
Veut, à la toise de Zoïle,
Mesurer le vers trop facile
Qu'en me jouant j'aurai rimé,
Lorsqu'une imperceptible muse,
Dans sa rare ingénuité,

Croyant chez la postérité
De Deshoulière et de La Suze
Envahir l'immortalité,
Prétend me donner pour modèle
Ses riens verbeux, son froid jargon,
Les bêlemens à l'unisson
De sa bergerie éternelle,
Et du penchant de l'Hélicon
Me ramener au-dessous d'elle :
Franchement je puis me passer,
Pour peu que ma bile s'allume,
L'épigramme qui sous ma plume
D'elle-même vient se placer.

Mais c'en est fait, Églé, j'abjure
Et la satire et son aigreur;
Des sots respectant le bonheur,
Je veux leur permettre l'injure,
Et rire en paix de leur fureur.
Si de moi vous avez eu peur,
Rassurez-vous, je vous conjure,
Et rougissez de votre erreur:
Aux vertus je sais rendre hommage,
Et du savoir sans étalage,

De l'esprit sans ambition,
Des talens sans prétention,
Quand je vois en vous l'assemblage,
Vous auriez tort de redouter
D'un sarcasme l'injuste outrage;
De mon cœur ce serait douter :
Puis-je songer à m'interdire
Le droit de louer vos attraits,
De vous aimer, de vous le dire?
J'entends trop bien mes intérêts.

VERS

A L'ACACIA DE PORT-LIBRE*.

Arbre, dont la feuille légère
Aux amans réunis sous tes rameaux nombreux
Prête son ombre tutélaire,
Arbre chéri, que ton sort est heureux!

* Voyez les notes de *Ma Journée*, où il est question de cette prison. Une des cours était ornée de l'arbre auquel ces vers sont adressés.

Dès que la nuit, suivant sa route obscure,
Couvre de son rideau l'azur brillant des cieux,
L'Amour, pour préparer ses larcins et ses jeux,
Choisit le trône de verdure
Dont s'entourent tes pieds noueux.
De la pudeur en secret tourmentée,
Discret témoin, tu vois tous les combats,
Et sa langueur modeste et son chaste embarras;
Tu vois la main que presse une main agitée,
Le bras que mollement enlace un joli bras,
L'innocence confuse et jamais irritée,
Le baiser qui s'approche et qu'on n'évite pas.
Toi seul es dans la confidence
Des soupirs hasardés, de ces mots suspendus,
Toujours mal prononcés, toujours bien entendus,
De ces aveux craintifs dont la douce éloquence
Appelle le Désir et bannit le Refus.
Oh! que le temps respecte ton grand âge,
Bel arbre! le dieu que tu sers,
Le dieu qui s'applaudit de ton utile ombrage,
Doit te sauver du courroux des hivers.
Tous les matins que sa main empressée
D'une eau pure à tes pieds discrètement versée
T'offre en tribut les flots réparateurs,

Tandis que des Zéphyrs doucement caressée
Ta tête de l'Aurore amassera les pleurs :
Surtout que la hache barbare
S'émousse à ton aspect, craigne de te flétrir !
Puisqu'ici-bas tout doit mourir,
Tu mourras ! mais, du moins, que le destin bizarre
Et de nos jours cruellement avare,
Ne hâte pas l'instant où le fer destructeur
Devra sur toi déployer sa fureur !

Quand ton heure sera venue,
Je veux qu'un simple monument
Te rende aux regrets de l'amant,
Au souvenir de l'amante ingénue :
Je veux que sur la pierre émue
Ces faibles vers se gravent tristement :

« Ici des cœurs exempts de crimes,
» Du soupçon dociles victimes,
» Grâce aux rameaux d'un arbre protecteur,
» En songeant à l'amour, oubliaient leur douleur.
» Il fut le confident de leurs tendres alarmes,
» Plus d'une fois il fut baigné de larmes.
» Vous que des temps moins rigoureux

» Amèneront dans cette enceinte,
» Pleurez cet arbre généreux ;
» Il consolait la peine, il rassurait la crainte,
» Sous son feuillage on fut heureux. »

ÉPITRE A ÉLÉONORE,

A l'occasion du grand scandale qu'excita, dans une *petite* société de femmes, la lecture des vers précédens.

Que des prudes et des caillettes
Prennent le change sur mes vers,
Et les jugent tout de travers,
De leurs sentences indiscrètes
Je bénis l'absurde rigueur ;
Je suis trop vengé de l'offense,
Puisque je trouve en votre cœur
Et mon excuse et ma défense.

Mais, qui jamais l'eût soupçonné
Qu'un très-innocent badinage
Exciterait tant de tapage
Au tribunal embéguiné,

Qui d'une voix a condamné
Le bon sens, l'auteur et l'ouvrage?

Ainsi l'imagination
Doit se défier de ses songes;
Ainsi l'aimable fiction
Doit voiler ses brillans mensonges;
Et tout poëte, en se livrant
A sa féconde rêverie,
Calculera bien froidement
Jusqu'à quel point le sentiment
Peut plaire à la cagoterie!
Il faudra même, par égard
Pour mainte grave douairière,
Transfuge ingrate de Cythère,
Prostituer le plus bel art;
Ne parler du tendre Mystère,
Des Plaisirs, des Ris ingénus,
Et de l'Amour et de Vénus
Que dans un style de bréviaire;
Mener les Muses au sermon,
Et du bonnet de la Sorbonne,
Pour peu que lui-même il raisonne,
Coiffer le dieu de l'Hélicon.

Éléonore, quand j'y pense,
Je ris vraiment de l'importance
Qu'ici l'on attache à des riens,
Et de la béate ignorance
Qui, prenant d'abord pour soutiens
Le faux goût et l'intolérance,
Eût voulu, pour l'amour de Dieu,
Qu'un édifiant consistoire,
Adoptant son réquisitoire,
M'accordât les honneurs du feu.

Eh! que serait-ce, je vous prie,
Si par malice ou par humeur
J'eusse au grand jour livré la vie
De la Sulamite vieillie
Qui, pour recrépir son honneur,
Dans le rôle de mon censeur
A montré le plus de furie?
Le tableau n'eût pas été vain,
Et je l'aurais tracé sans peine;
Il suffisait que sous ma main
Je rassemblasse, un beau matin,
La palette de La Fontaine,
Et les pinceaux de l'Arétin.

C'est, pour le coup, que l'œil timide
Modestement se fût baissé,
Lorsqu'en revue il eût passé
Tous les Renauds de mon Armide,
Et qu'à bon droit embarrassé
De ma poétique licence,
On eût dit que j'avais blessé
Et la pudeur et la décence.

Mais qu'importe le jugement
D'une bégueule acariâtre
Qui, pour étouffer l'enjouement,
A bien assez très-sûrement
De sa laideur opiniâtre?
Est-ce pour elle que j'écris?
Est-ce pour le cercle futile
De nos modernes beaux-esprits,
Ou pour cette horde inutile
De journalistes aguerris
Qui, de blâme levant boutique,
De leur ennui périodique
Se débarrassent à tout prix?
Est-ce pour la foule intraitable
De ces lecteurs demi-lettrés,

De ces Midas invétérés,
Décidant tout d'un air capable,
Trouvant que tout est détestable;
En dépit de leur nullité,
Voulant, en toute confiance,
Contraindre l'esprit au silence,
Le talent à l'oisiveté,
Et le génie à l'impuissance?
Non, non; je ne veux point briguer
La honte de pareils suffrages;
Je ne sais point me fatiguer
A polir cent fois mes ouvrages;
On n'y voit point le dur effort
D'une lime laborieuse,
De ma muse capricieuse
A tout hasard je suis l'essor;
Et je suis trop heureux sans doute
Lorsqu'ayant achevé la route
Où son seul instinct m'a guidé,
Sans projet, sans vœu décidé,
Tout en causant, je vous confie
L'amusement de mes loisirs,
Et me ménage des plaisirs
Que ne saurait troubler l'envie.

D'une vaine immortalité
Rien ne m'assure le partage;
On n'entendra point d'âge en âge
Mon nom par la gloire cité;
J'y consens : la postérité
Peut me refuser un hommage
Qui flatte peu ma vanité.
De l'esprit, de l'aménité,
Grâce à vous, j'obtiens le suffrage;
J'aurais bien tort, en vérité,
D'oser prétendre davantage.

ÉPITRE A M.me MAND. . . .

Que dans ses rimes surannées,
Sans effort, sans beaucoup d'esprit,
De louanges mal amenées,
De ce qu'on a cent fois écrit
Un autre t'adresse l'hommage,
Et, tout content de son ouvrage,
S'applaudisse d'avoir trouvé
Que l'Amour vole sur tes traces,
Et que l'œil le plus éprouvé

Voit en toi Minerve et les Grâces!
Des fadeurs de ce vieux Phébus,
De ce gothique radotage
Que l'on rencontre à chaque page
De mille auteurs à peine lus,
Je m'interdis le sot usage.
Triste amant, froid adorateur,
Je ne veux pas non plus te dire,
Dans un vers bien complimenteur,
Bien insipide, bien menteur,
Que jour et nuit mon cœur soupire;
Que, pour vivre heureux sous tes lois,
Je cède au charme qui m'attire;
Que sur mon champêtre hautbois,
Nouveau Tyrsis, nouveau Tityre,
A l'écho des monts et des bois
Je vais conter mon doux martyre.
Je te verrais, dans ta gaîté,
A mon nez éclater de rire,
Et je l'aurais bien mérité.

Mais, ami de la vérité,
Je puis au moins sans flatterie,
Sans blesser la sincérité,

Louer ta sage étourderie,
Ta piquante vivacité,
Ton cœur tendre et sans imposture,
Cet œil qui peint le sentiment,
Cet esprit fin, cet enjouement,
Et tous ces dons que sans mesure,
Pour nous charmer apparemment,
A sur toi versés la nature.
Je puis encor discrètement,
Et pourtant bien innocemment,
Parler des trop courtes soirées
Où, sans bruit, nos âmes livrées
Parfois au doux recueillement,
Parfois au libre épanchement,
Se devinent et se répondent,
Et dans ce commerce charmant
Se rapprochent et se confondent.

Ah! qui cherche le vrai plaisir
A bien tort de chercher le monde.
De bonne heure j'ai pu saisir
Tous les travers dont il abonde.
J'ai vu l'adroite fausseté,
Sous les dehors de la franchise,

Tromper avec impunité ;
L'ennui bruyant et la sottise
Enchanter un cercle hébété;
Le jargon, la fatuité
Prendre le nom de grâce exquise,
Et devant la frivolité
Le bon sens passer pour bêtise;
Nos précieuses de vingt ans,
Bâillant trois heures au lycée
Pour retenir une pensée
Connue, hélas! depuis long-temps,
Trancher bientôt du philosophe,
Juger du talent de Rousseau
Comme des couleurs d'une étoffe
Ou de la forme d'un chapeau;
Zirphé, plus coquette que belle,
Dans son été prendre un amant,
Et s'étonner qu'à son serment
Il s'avisât d'être infidèle;
Lise, incertaine dans son choix,
De trois rivaux nourrir la flamme,
Et jurer à chacun des trois
Que lui seul régnait sur son âme;
Elmire, perdre son époux,

De sa mort être désolée,
Un mois après trouver fort doux
Que sa douleur fût consolée;
Églé, le jour blâmant le bruit,
Déclamant contre le scandale,
Déroger parfois dans la nuit
A la rigueur de sa morale;
Aminte, en ses distractions
Près d'oublier sa vie ancienne,
Faire des réputations
Au lieu de songer à la sienne;
L'affectueuse Arsinoé,
Avec un air de bonhomie,
De Chloé se disant l'amie,
Dire un mal affreux de Chloé;
Cidalise, Laure et Delphire,
Se croyant des auteurs parfaits,
Nous persécuter pour nous lire
Des vers qu'elles n'avaient point faits:
Enfin, j'ai vu le ridicule
Prendre vingt masques différens;
Sous tous les noms, dans tous les rangs,
Il naît, renaît, court et circule.
Les hommes sont de grands enfans,

Bien ingrats, bien vains, bien méchans,
Et le mortel qui, sur la terre
Peut seul couler des jours heureux,
Est celui qui, par caractère,
Indépendant et solitaire,
N'a point de commerce avec eux.

Maintenant ne sois point surprise
Si, fuyant les cercles nombreux,
Tous les soirs je borne mes vœux
A l'entretien qui favorise
Mon dégoût pour les ennuyeux,
Pour les bavards et les fâcheux;
Si tout bonnement je préfère
Les douceurs de l'intimité
Aux soins gênans, au joug sévère
Qu'impose la société;
Si de l'amitié franche et tendre
Appréciant tout le pouvoir,
Mon seul bonheur est de te voir,
Et mon seul plaisir de t'entendre.

La calomnie et ses héros,
Le caquetage et ses échos

Ne manqueront pas, je parie,
D'en faire le petit roman
Ou l'historiette embellie,
Ou la nouvelle du moment.
Eh ! qu'importe ? dans cette vie,
Il est tout simple qu'on envie
L'art d'en abréger le tourment
Et d'être heureux secrètement.
Laissons donc à la médisance
Le droit vainement contesté
De déguiser la vérité
Avec un peu de complaisance
Et beaucoup de malignité ;
Des traits perfides qu'elle lance,
Bien fou qui pourrait se choquer :
Qu'elle garde ou non le silence,
Le plus sage est de s'en moquer.

ÉPITRE A M. DR. . . . ,

Député au Corps législatif, lorsque j'étais dans les liens d'un troisième mandat d'arrêt.

1795.

Ainsi, bravant la calomnie
Qui de son perfide venin
A longs flots abreuve ma vie,
Toi seul, Ami, m'ouvres ton sein:
Et, pour m'arracher au naufrage,
Tu me tends encor cette main
Qui naguère, en un tel orage,
A travers un danger certain,
Me ramena sur le rivage.

Mais par quelle fatalité
Suis-je sans cesse la victime
De tous ces vils suppôts du crime,
Fléaux de la société,
Qui, dans leur coupable démence,
Avec l'aimable liberté
Confondent l'affreuse licence;

Monstres qu'au gré des factions
Les plus hideuses passions
A l'envi font soudain paraître,
Qu'on voit mourir, qu'on voit renaître,
Semblables au limon impur
Dont l'écume séditieuse
Vient de l'onde tumultueuse
A grand bruit obscurcir l'azur?

Je le demande! et, quand j'y pense,
Ne sais-je pas que de tout temps
Il a fallu que l'innocence
Fût en guerre avec les méchans?
Ne sais-je pas, grâce à l'histoire,
Que sous un ciel républicain
Il n'est jamais de jour serein
Pour la vertu, ni pour la gloire?
Eh! quel fut le sort des mortels
Dont les hauts faits, dont la sagesse,
De l'Italie et de la Grèce
Avaient mérité des autels?
Athène, injuste autant qu'ingrate,
Fait boire la mort à Socrate;
Par elle Aristide est banni;

Elle condamne Alcibiade;
Au gré de Xantippe impuni,
Dans les fers plonge Miltiade;
Enfin dans Rome un citoyen
Qui du peuple se voit l'idole,
Ne fait qu'un pas du Capitole
Au sommet du roc Tarpéïen.

Mais qu'ai-je besoin de descendre
Dans la nuit de ces vieux tombeaux
Où repose l'auguste cendre
Et des sages et des héros?
Dans ce siècle de fanatisme,
De brigandage, d'empirisme,
D'hommes libres sans liberté,
De bons citoyens sans civisme,
D'apôtres de l'égalité
Oppresseurs par patriotisme,
Témoin de forfaits et d'horreurs
Qu'on détestera d'âge en âge,
Je vois assez que l'homme sage,
Dans les populaires fureurs,
Doit laisser au torrent qui roule
Son penchant, sa rapidité,

Ne se montrer que de côté,
Et ne marcher qu'avec la foule.
Malheur à qui de son talent,
De sa vertu, de son courage,
Athlète, hélas! trop imprudent,
Ose risquer le noble usage!
Il ne trouve qu'un frêle appui
Dans le parti qui l'environne,
Et, le soutenant aujourd'hui,
Sans regret demain l'abandonne.

Ah! dégagé d'ambition,
N'ayant d'autre prétention
Que de pouvoir, loin d'un vulgaire
Aussi stupide que méchant,
Sans projet, sans soin, sans affaire,
Arriver jusqu'à mon couchant
Et finir en paix ma carrière,
Que ne puis-je obtenir des Dieux,
Dans un vallon silencieux,
Un humble toit, une chaumière,
Quelques arbres charmés entre eux
D'unir leur ombre hospitalière;
Une vigne dont les rameaux

Se courberaient en longs berceaux;
Un ruisseau qui, par son murmure,
Me conseillant un doux repos,
Mêlerait l'argent de ses eaux
Au vif émail de la verdure!
C'est là que j'irais, à mon gré,
Vivre des humains ignoré;
Là que, près de celle que j'aime
Et du fruit de nos doux liens,
Dans l'oubli de tous les faux biens
Je goûterais le bien suprême;
Là que, mortel déifié,
Sous un simple berceau de lierre,
Ayant d'une modeste pierre
Fait un autel à l'amitié,
Mes seuls vœux, ma seule prière
Seraient de te voir près de moi;
De pouvoir, dans ce lieu champêtre,
Dont tu serais le premier maître,
Terminer mes jours avec toi!

ÉPITRE A UNE DÉVOTE.

Est-il vrai? dans la fleur de l'âge,
Avec des yeux noirs et charmans,
Un joli nez, de belles dents,
Sans parler de tel avantage
Qui vous répond de mille amans,
Pour l'Évangile et pour la Bible
Vous quittez Bernard et Chaulieu;
A nos moindres vœux insensible,
Vous donnez votre cœur à Dieu;
Et, d'un monde qui vous regrette
Fuyant le charme séducteur,
Vous aspirez au triste honneur
De vivre en sainte anachorète?
Zelmire, hélas! quel changement!
Je crains bien, le Ciel me pardonne,
Que la Grâce en votre personne
N'ait opéré trop promptement.

L'hiver dernier, lorsque j'y pense,
Vous étiez l'âme de nos jeux,

Et nul n'aurait quitté les lieux
Embellis de votre présence,
Pour le séjour des Bienheureux.
Après souper, que de folies,
Que de bonnes distractions,
Quand au hasard nous éteignions
Et nous rallumions les bougies;
Quand d'une heureuse obscurité
Profitant, sans trop de malice,
Nous déconcertions le caprice
Et bravions la sévérité :
Heureux, au sein de la gaîté,
De mettre nos cœurs au supplice!

Le doux printemps est de retour,
Et les zéphyrs de leur haleine
Déjà caressent tour-à-tour
Le coteau, le mont et la plaine;
La fleur s'incline vers la fleur,
La vigne à l'ormeau se marie,
Philomèle de sa douleur
Charme la nature attendrie;
L'air est chargé d'humides feux,
Tout s'anime, vit et s'embrase,

Tout dans les bois, l'onde et les cieux,
De l'amour a senti l'extase.

Ah! Zelmire, voilà l'instant
Où, dévotement inquiète,
Pour fêter Pâque apparemment,
Vous allez faire une retraite.
Vous oubliez donc ces bosquets,
Ces lilas, ce mobile ombrage,
Où le soir, selon votre usage,
Promenant vos pensers secrets,
Vous laissiez pour des yeux discrets
Tomber une ligne, une page,
Qu'on lisait le moment d'après?

Vous ignorez ce qu'un carême
Exige de privations,
Et combien d'obligations
Il faut s'imposer à soi-même :
Éternelle componction,
Soir et matin longue prière,
A midi méditation
Sur la sainte Imitation,
Jeûne, abstinence, maigre chère,

Sur certains cas réforme entière,
Et très-souvent confession
Sans oubli, sans omission,
Pour qu'enfin un révérend Père,
En faveur de l'attrition,
Sur le fait et l'intention
Vous donne l'absolution.

Je frémis d'un tel sacrifice.
Vous abstenir, jeûner, prier,
Flétrir votre chair d'un cilice,
Jour et nuit la mortifier!
Le croira-t-on? en reliquaire
Métamorphoser votre écrin,
Et ne promener votre main
Que sur les *ave* d'un rosaire!
Pour comble surtout de ferveur...
Excusez-moi; des douze Apôtres
J'honore un digne successeur;
Mais vous, aux pieds d'un confesseur!
C'est à lui de tomber aux vôtres.

N'importe, on doit, fille d'Adam,
Laver la tache originelle.

On doit renoncer à Satan,
Même à sa pompe criminelle.
Du péché la suite est cruelle,
Grâce du moins à la vertu,
Après avoir bien combattu,
On meurt plein de foi, plein de zèle,
Puis, au nom du Père et du Fils,
Pour goûter la paix éternelle,
On va tout droit en Paradis.

Ah! Zelmire, est-il raisonnable
De s'enterrer de son vivant?
Du ciel la vie est un présent,
En jouir est bien pardonnable.
Le plus juste pèche sept fois
Dans un jour; on dit qu'autrefois
La chose était assez commune:
Maintenant, nous pouvons, je crois,
Nous contenter de pécher une;
Ainsi soit-il: mais songez-y,
Abjurez une erreur profonde:
Vous seriez trop coupable aussi,
Pour vous sauver dans l'autre monde,
De nous damner dans celui-ci.

ÉPITRE A UNE INFIDÈLE.

Me voilà donc sûr de mon fait;
Je suis trompé : c'est incroyable!
Un beau jeune homme, grand, bien fait,
Plaire aux yeux d'une femme aimable,
Recevoir pour prix d'un billet,
Le billet le plus agréable,
Puis, dans certain réduit secret
Où brille à peine le reflet
D'un crépuscule favorable,
Par une main très-charitable,
Introduit comme amant discret,
Annoncer bientôt un projet
Qu'on trouve très-déraisonnable,
Très-insolent..... très-pardonnable :
Oui; c'est incroyable, en effet.

Mais que faut-il que je devienne,
Moi, madame, feu votre amant?
Je n'ai jamais, qu'il m'en souvienne,
Senti l'attrait du changement,
Ni faibli dans mon sentiment.

Depuis qu'à votre seule vue,
Le cœur pris, la tête perdue,
J'osai, pleurant à vos genoux,
Vous faire l'aveu de ma flamme,
Essayer d'attendrir votre âme,
Braver votre charmant courroux,
Vous nommer cruelle, barbare,
Quand vous me trouviez importun,
Et finir, ce qui n'est pas rare,
Par n'avoir pas le sens commun;
Depuis ce jour trop mémorable,
Parlez, madame, dites-moi,
Quel forfait m'a rendu coupable?
Vous ne m'aimez plus; et pourquoi?
— Le temps... — Fort bien : charmante excuse!
Vous allez m'opposer le temps.
Je sais qu'à la longue tout s'use,
L'esprit, le corps, les sentimens;
Mais j'étais crédule et sincère;
Je vous aimais éperdûment;
Auprès de vous, ma vie entière
Aurait passé comme un instant.
Sans cesse, occupé de vous plaire,
Je vivais par vous et pour vous;

L'amour était ma seule affaire
Et mon passe-temps le plus doux ;
Libre de peine, exempt d'alarmes,
Les yeux fermés, les yeux ouverts,
Je ne voyais rien que vos charmes :
Ils peuplaient pour moi l'univers.
Prodigue de tendres hommages,
A peine, hélas! je vous quittais,
Que déjà je vous écrivais
Des billets de sept à huit pages,
Où Dieu sait si j'extravaguais!
Et dans mes accès poétiques
Il fallait m'entendre et me voir!
C'est vous, le matin ou le soir,
En vers gais ou mélancoliques,
Oui, vous seule que je chantais.
Votre nom semblait fait exprès
Pour m'embraser d'un feu lyrique.
Rembrunissant mon front comique,
Cent fois pour vous, j'ai fait les frais
D'une romance pathétique
Où je me tuais, m'enterrais
De la façon la plus tragique.
Le temps, enfin, ne pouvait rien

Sur un cœur trop bon et trop tendre ;
J'adorais mon heureux lien;
Le vôtre avait beau se détendre ,
Chaque instant resserrait le mien.

A présent, quelle différence !
Pour moi plus de félicité ;
Que dis-je ? plus de confiance.
Irai-je près d'une beauté,
D'abord contrainte à se défendre ,
Dire : « Madame , on m'a quitté ,
» Ayez la bonté de me prendre ? »
Elle rirait de ma candeur,
Et ferait bien. D'ailleurs , nos dames
D'un amant approuvent l'ardeur;
Mais il faut que ces bonnes âmes
Le sachent alors en faveur,
Et qu'elles puissent , par honneur,
L'enlever à cinq ou six femmes :
S'il est piquant de s'en passer,
Pour quelques jours , la fantaisie,
L'orgueil veut que l'on répudie
L'amant qu'une autre a pu chasser.

Dans cet état , que dois-je faire ?

Madame, au moins conseillez-moi.
De mourir m'imposer la loi,
Risquer un trépas volontaire,
Ce serait dur; et cependant,
Je pourrais, un peu moins prudent;
Prendre ce parti téméraire.
Amant très-pur des doctes Sœurs,
Réduit à leurs chastes faveurs
Que nul sans doute ne m'envie,
Dans une dolente élégie
Dois-je déplorer mes malheurs,
Peindre le tourtereau fidèle
Séparé de sa tourterelle,
Roucoulant ses longues douleurs
En lamentable kyrielle,
Et par cette image cruelle
De tous les yeux tirer des pleurs?
Non, madame, point d'élégie:
Non, point d'hommages inconstans;
Point de trépas avant le temps
Où je devrai quitter la vie:
J'attendrai bien patiemment.
Que sait-on? vers le dénoûment
Votre roman peut-être avance.

Il ne faut qu'une circonstance,
Qu'un caprice, qu'un seul moment,
Pour que mon successeur charmant,
Malgré toute sa confiance,
Soit éconduit très-poliment.
Pouvant alors saisir la chance,
Dans mon cœur naturellement
Je sens renaître l'espérance.
Nous sommes veufs également,
Et le veuvage est un tourment
Plus importun que l'on ne pense.
J'arrive chez vous tout tremblant,
Vous demande la préférence,
Et je l'obtiens en calculant
Quelques heures de résistance :
D'un mari doux, accommodant,
Ainsi j'imite la prudence.
Après le raccommodement,
Je ne vois guère d'apparence
A quelque nouveau changement.
Nous nous lions par un serment
De nous aimer avec constance ;
Et toutefois appréhendant
Le retour de l'indifférence,

J'exige, moi, très-sagement,
Qu'arrivant pareille occurence,
Vous vouliez bien, par complaisance,
Avant de choisir un amant,
Me prévenir huit jours d'avance.

Tel est, madame, le parti
Auquel doucement je m'arrête;
Et je me tiens pour averti
Qu'il me revient un tête-à-tête.
Le malheureux qu'on a banni,
Errant sur un lointain rivage,
D'un œil par les larmes terni,
Revoit toujours la douce plage
Qu'il abandonna malgré lui;
Et lorsqu'enfin le jour a lui
Où doit cesser son infortune,
Loin de songer que la Fortune
Fut trop long-temps sourde à ses cris,
Doué d'une âme généreuse,
Il jouit de l'idée heureuse
Qu'il va rentrer dans son pays.

ÉPITRE A LA MORT.

1799.

Tôt ou tard, il faut sous ta main
Que chaque être animé succombe;
Du berceau marcher vers la tombe,
De l'homme voilà le destin;
C'est le mien, et j'en suis fort aise,
Il est bon de faire une fin;
Mais soit que Dieu m'ouvre son sein,
Soit que je frise la fournaise
Où grille un quart du genre humain,
Je voudrais bien, ne t'en déplaise,
Au lit, debout ou sur ma chaise,
Mourir sans crainte et sans chagrin.
Or, composons; et sur ta liste
Si pour demain tu m'as placé,
Ce qui me paraît un peu triste,
Que d'abord j'en sois effacé;
Je ne suis pas encor pressé
Que dans le coin d'un cimetière
On vienne lire sur ma pierre :
Priez Dieu pour le trépassé.

Non, Mort, qu'on dit impitoyable,
Cruelle, affreuse, insatiable,
Et qui n'es rien de tout cela,
Puisqu'un jour, quand j'en serai là,
Je te trouverai très-aimable,
J'en suis certain : non, de long-temps
Ne viens pas me faire visite.
Accorde-moi quinze ou vingt ans,
Et du surplus je te tiens quitte.
C'est, je crois, être accommodant;
Et grâce aux éternelles guerres
Qui dépeuplent le continent,
Depuis deux lustres, franchement,
Tu fais de si bonnes affaires,
Que tu peux bien, sur les derrières,
Me laisser encore un moment.

Ce monde, au fait, me paraît drôle.
C'est un théâtre où jeune, vieux,
Triste, gai, plaisant, sérieux,
Tout acteur doit jouer son rôle
Qu'il pourrait souvent jouer mieux,
Mais, après tout, chacun s'en tire;
Et quand pour être spectateur

On cesse un moment d'être acteur,
C'est vraiment à pouffer de rire.
Il faut voir les prétentions,
L'enfantillage, les caprices,
Les noirceurs, les divisions,
Toute l'intrigue des coulisses,
La Vanité le nez au vent,
L'Intérêt calculant une heure,
La Sottise se pavanant,
Le Jean qui rit, le Jean qui pleure;
Il faut entendre les propos,
Les éloges donnés par grâce,
Les injures et les gros mots,
Les « range-toi pour que je passe; »
Non, rien n'est plus divertissant;
Et tu conçois, fût-on de glace,
Qu'il est assez embarrassant
De quitter pour jamais sa place.

J'ai la mienne et j'en suis content.
Ce n'est pas qu'on ne me coudoie,
Qu'on ne me froisse très-souvent;
Petit malheur où se déploie
Mon caractère assez prudent.

Il ne faut pas que l'on regrette
De voir le mal auprès du bien,
Le plaisir qui ne coûte rien
Ne vaut pas celui qu'on achète;
Et dans un trajet de long cours,
Si peu de cahots qu'on redoute,
On finit par trouver toujours
Quelques ornières sur la route.

Cela posé, tu dois penser
Que je connais, que j'apprécie
Le faible et le fort de la vie,
Que j'aurais tort d'y renoncer,
Qu'il faut à ma philosophie
Laisser le temps de s'exercer.
J'ai dit vingt ans, je m'en contente;
Pas une heure, un instant de plus;
Mais toi, réponds à mon attente,
Si tu crains l'humeur d'un refus.
Je reviens donc à la prière
Que je t'ai faite en commençant.
Lorsque l'airain retentissant
Sonnera mon heure dernière,
Viens me trouver, mais sans façon,

Mais sans avis préliminaire.
Surtout, point de triste émissaire
Qui puisse troubler ma raison.
Je sais très-bien que d'ordinaire
Tu traites par ambassadeur;
C'est la Fièvre, c'est la Douleur
Qui doivent entamer l'affaire;
Mais au jour indiqué pour moi,
Marche sans train et sans escorte :
Si ces dames sont avec toi,
Laisse ces dames à la porte.

C'est toi seule que je veux voir,
Non pas dans un sombre équipage,
Le front attristé d'un drap noir,
La faux en main pour tout bagage;
Non; franchement, je n'oserais
Risquer avec toi le voyage.
Qu'un myrte enlacé de cyprès,
Te pare du moins et t'ombrage,
Et que l'aspect de ton visage
Puisse m'offrir quelques attraits!

Notre affaire est ainsi conclue,

Aimable Mort ; et, dans ce cas,
Je te promets, quand tu viendras,
Résignation absolue.
D'ici là, je vais m'amuser
Des travers de l'espèce humaine ;
De ces forçats voulant briser
Et renouant toujours leur chaîne ;
De ces politiques penseurs
Qui, dans leur sagesse profonde,
Pour rendre les hommes meilleurs,
Juraient d'exterminer le monde ;
De nos perroquets orateurs,
De certains Solons de notre âge,
En silence votant le bien,
Qui peut-être ne disant rien,
N'en pensent guère davantage ;
De ces méchans entr'eux ligués,
Criant la paix, courant aux armes,
Des intrigans, des intrigués,
Des éternels porteurs d'alarmes,
Des faiseurs qui, pour cent raisons,
Ont abjuré toutes les règles,
Des aigles changés en oisons,
Et des oisons changés en aigles,

De nos moralistes sans mœurs,
De nos Crésus de fraîche date,
De nos grands et petits auteurs,
Si revêches sous leurs censeurs,
Si doux sous la main qui les flatte.
Oui, dans ce joyeux passe-temps
J'acheverai mes jours de grâce.
J'ai vu s'écouler mon printemps,
Et mon été déjà se passe :
Je puis de l'arrière-saison
Compromettre un peu moins l'usage,
Je le sais; mais de la raison
Quoique je sente l'avantage,
Je n'ai pas fait comme Memnon,
Le projet fou de vivre en sage.

ÉPITRE A TEL ET TEL.

A merveille, mes chers amis!
Médire est un plaisir honnête;
Vous en usez et j'y souscris :
S'il passe même par la tête
De l'un de vous d'être un peu bête,
Un peu niais, à lui permis.

Mais, lorsque je suis si traitable,
Si bon pour vous, sachons pourquoi
Tour à tour vous montrez pour moi
Une âme si peu charitable?
M'enviez-vous quelques essais,
Un bruit léger, de vains succès?
Que votre gloire se rassure!
Le temps fait justice de nous;
Et jamais la race future
Ne croira devoir, je vous jure,
Parler de moi plus que de vous.

Ce dernier mot peut vous surprendre,
Et c'est pourtant la vérité.
Mettant votre orgueil de côté,
Jusqu'à la fin daignez m'entendre.
De bonne foi, prétendez-vous,
Rivaux de Virgile et d'Horace,
Sur le Pinde prendre une place?
C'est trop exiger. Entre nous,
Vos grands vers sont frappés de glace,
Votre prose est triste à l'excès,
Vous parlez à peine français,
Voilà des torts que rien n'efface.

Il en est un, beaucoup plus grand,
Qu'on vous reproche avec justice :
C'est de vous masquer lâchement
Quand vous méditez bonnement
Un petit acte de malice.
Il est très-bien d'être prudent;
Mais, je l'avoue ingénûment,
Votre prudence est inutile;
Car la sottise assurément
Comme le génie a son style :
Et lorsque par elle inspirés,
Vous avez prodigué l'outrage
Soit à l'auteur, soit à l'ouvrage
Qu'à belles dents vous déchirez;
Lorsqu'un ton pédant nous assomme,
Quand nous bâillons à qui mieux mieux,
Sur vous d'abord on a les yeux,
Et c'est vous d'abord que l'on nomme;
On finit par rire aux éclats;
Or, vous sentez qu'en pareil cas
On me fait une peine extrême.
Au fond du cœur, moi, je vous aime,
Et de vous je fais très-grand cas.
Cependant que pourrais-je dire?

On vous berne et l'on a raison :
Un brave paraît, on l'admire,
Mais on se moque d'un poltron.

Encore, à défaut de courage,
Si vous pouviez d'un peu d'esprit
Assaisonner parfois la page
Où vous prenez l'air érudit;
Voir, sans humeur, naître un bon livre;
A nos Delangle, à nos Follets
Laisser la honte des pamphlets,
Puisque les pamphlets les font vivre;
Aiguiser mieux les petits traits
Que vous lancez contre nos drames,
Être moins lourds dans vos extraits,
Plus fidèles dans vos portraits,
Et plus gais dans vos épigrammes!
Je ne dis pas que l'avenir
Penserait à vous davantage;
Pour laisser un long souvenir
Il faut laisser un bon ouvrage;
Mais du moins, de votre vivant,
Vous auriez quelque jouissance,
Sans craindre qu'un mauvais plaisant

Osât jamais, comme à présent,
S'égayer sur votre impuissance.

Quoi qu'il en soit, mes chers amis,
Pardon de l'épître naïve,
Un peu trop longue à mon avis,
Que vous trace une main craintive.
Vous dormirez en la lisant,
Quand je vous lis j'en fais autant.
Entre nous ainsi point de gêne;
Luttons ainsi de procédés
Pendant la durée incertaine
Des jours qui nous sont accordés,
Jusqu'à l'époque redoutable
Où, par la Mort inexorable,
Rayés de la société,
De nos succès, de notre gloire
Nous irons nous conter l'histoire
Sur le rivage du Léthé.

ÉPITRE A MADAME MORIN*,

LE LENDEMAIN DE SA FÊTE.

1802.

Grand monde, grand bruit, grand fracas,
Grand dîner à triple service,
Couplets bien longs, souvent bien plats,
Beau concert, qu'on n'écoute pas,
Bal où plus d'un danseur novice
Ne sait que faire de ses bras,
Force bouquets, feu d'artifice,
Moins de gaîté que d'embarras:
De nos fêtes, de nos galas,
En peu de mots voilà l'esquisse.

Je leur préfère, avec raison,

* Très-connue avant son mariage sous le nom de mademoiselle Lavigne, elle a fait long-temps les délices de la plus haute et de la meilleure compagnie de Paris, qui la recherchait pour les grâces de sa personne, son excellent ton et son talent supérieur sur la guitare.

Le réduit demi-solitaire
Où l'amitié vient, sans façon,
D'une humble fleur de la saison
Présenter l'hommage sincère;
Et, sans se perdre en complimens,
En acrostiches, en devises,
En rébus, en phrases exquises,
S'exprime comme au bon vieux temps;
Laisse à nos penseurs de vingt ans
Le ton guindé de la sottise,
Et de ses vœux, de ses sermens,
Sait du moins donner pour garans
La bonhomie et la franchise.
C'est ce qu'hier j'ai vu chez vous.
Que d'une image si touchante
Le souvenir me semble doux!
De bons parens, un bon époux,
Simples propos, grâce décente,
Esprit sans fiel, joie innocente,
Deux enfans, tels que de Cypris
On nous peint l'enfant adorable,
Venant d'eux-mêmes dire à table
Trois mots qu'ils n'avaient point appris;
Où trouver rien de plus aimable?

Moquez-vous du qu'en dira-t-on :
Quelles que soient les mœurs vulgaires,
Ne changez rien à votre ton,
Et gardez toujours vos manières.
L'estimable simplicité
A ses douceurs, ses avantages ;
Les amis de l'obscurité
Sont, à mon avis, les vrais sages.
Qu'est-ce, hélas ! que ces gens brillans
Que l'on cite et que l'on envie?
Pour eux, fertile en agrémens,
Chaque jour ce monde varie ;
Le préjugé les défie :
Au fond du cœur sont-ils contens ?
Non, non ; l'éclat les importune ;
Au sein même des voluptés,
De la Fortune enfans gâtés,
Ils se plaignent de la Fortune;
Je le crois : dans leurs jeux bruyans
Peuvent-ils de la confiance
Goûter les doux épanchemens,
Et se plaire aux heureux tourmens
Que nous cause un moment d'absence ?
Réduits sans cesse à s'enivrer

D'une jouissance factice,
Ils sont condamnés au supplice
De n'avoir rien à désirer.

Mais d'une robe doctorale
J'ose affubler mon Apollon,
Et rimer, en grave sermon,
Les lieux communs de la morale.
Ah! revenons à la gaîté
Qui d'ordinaire nous inspire;
Loin de plaindre l'humanité,
Regardons-la du beau côté,
Et nous concevrons qu'on l'admire.
Par exemple, quel changement
Dans nos mœurs, dans nos caractères!
Malheur à qui, dans ce moment,
Nierait que les hommes sont frères!
Ne sont-ils pas tous généreux,
Bons, sensibles, affectueux?
Plus de haine, de médisance;
On sait ce qu'on doit au prochain,
Et l'on est rempli d'indulgence
Pour les défauts de son voisin.
L'intérêt sordide, usuraire,

Dévorait jadis notre bien ;
Aujourd'hui, c'est tout le contraire ;
Nous trouvons de l'argent pour rien.
Aux intrigues, à la cabale,
Nul ne veut devoir un succès ;
Et ce serait un vrai scandale
Que la nouvelle d'un procès :
Pour les emplois considérables
Qui voyons-nous se présenter ?
Les hommes les plus respectables,
Tous bien vertueux, bien capables :
Sur ce point l'on peut consulter
La triple liste des notables *.
Dans nos modes, quel goût décent !
A travers une gaze fine
L'œil voudrait percer vainement,
Et l'on en voit, assurément,
Beaucoup moins que l'on n'en devine.
Et l'hymen, comme il est heureux !
Tendre image des tourterelles,
Tous les maris sont amoureux,

* Ces listes étaient le résultat d'un scrutin ouvert dans toutes les communes de la France. Il ne le fut qu'une fois, parce qu'on en reconnut l'abus et l'inutilité.

Toutes les femmes sont fidèles.
La faveur d'une chaste loi
Du changement offre l'amorce,
Eh bien! chacun garde sa foi;
On ne cite pas un divorce.
C'est bien touchant! Et les auteurs,
Dira-t-on qu'ils se font la guerre?
Les journaux sont-ils détracteurs?
Pour un pamphlet atrabilaire
Trouverait-on un imprimeur,
Trouverait-on un seul libraire,
Et surtout un seul acheteur?
J'en appelle à l'expérience;
Oui, vraiment tout est pour le mieux,
Et je soutiens, moi, que la France
Est un pays délicieux.
A ce mot vous n'osez sourire,
Vous, pour qui ces vers sont tracés;
Vos jolis yeux se sont baissés:
Excusez un malin délire.
Le genre humain a, de tout temps,
Prêté le flanc à la satire;
On pourra dire dans cent ans
Tout ce qu'aujourd'hui j'ai pu dire:

J'en ai grand' peur. En attendant,
Si nous vous prenions pour modèle,
De ce monde que l'on querelle
On ferait un portrait charmant,
Et le portrait serait fidèle.

ÉPITRE A LA MÊME,

Qui m'écrivait de sa campagne qu'elle venait de perdre un chat bien-aimé.

Vous l'avez dit, et je l'avoue, en somme,
Tel animal est préférable à l'homme.
L'homme est perfide, ingrat, fourbe, jaloux,
Traître, méchant, et sous l'air le plus doux,
Pour mieux tromper, il cache une âme noire.
De votre chat ce n'est point là l'histoire.

Le cher Rou-Roux, car il faut le nommer,
Par mille dons savait se faire aimer.
Il unissait à la grâce, à l'adresse,
Esprit très-fin et grand fond de tendresse;
Je dois surtout noter ce dernier point.
Le fâchait-on? il n'égratignait point.

Des traits aigus d'une griffe acérée
Pouvant armer sa mitaine fourrée,
Il s'éloignait et boudait seulement,
Faisant toujours preuve de sentiment.
Bon camarade, hôte indulgent, affable,
Il permettait qu'on mangeât à sa table;
Un sien Voisin qu'il aurait peu connu,
Un passant même était le bienvenu.
Je ne dis pas que, dans la nuit profonde,
Marchant, flairant, guettant, faisant sa ronde,
Si, par malheur, souriceaux imprudens
D'un parchemin festonné de leurs dents,
Sur son passage, oubliaient quelque trace,
Il ne jurât d'exterminer leur race,
Et ne le fît; mais, le trait fût-il noir,
En les croquant il faisait son devoir.
Le passereau, du moins, la tourterelle
Et le poussin sous l'aile maternelle
Cherchant encore un abri protecteur,
Ne craignaient point cet instinct destructeur;
Au milieu d'eux Rou-Roux vivait en frère,
Sans que jamais il songeât à mal faire.

Mais dans la chambre était-il avec vous?

Il fallait voir ce commensal si doux,
Si prévenant, si plein de gentillesse,
A vos désirs soumettre sa souplesse.
Quels vifs ébats et que de jolis tours!
Jamais grondeur, obéissant toujours,
Sur votre cou, tantôt, sa douce hermine
S'arrondissait en large palatine;
Entre vos bras, tantôt, beau, triomphant,
Il se laissait bercer comme un enfant.
De son absence étiez-vous inquiète?
Vous l'appeliez; soudain, de sa retraite,
En bonds joyeux, à pas précipités,
Il accourait, tournait à vos côtés,
Vous regardait, l'œil ému de tendresse,
Discrètement risquait une caresse,
Vous observait, vous suivait en tous lieux,
Sans vous quitter...., un chien n'eût pas fait mieux.
Sur un fauteuil vous étiez-vous assise?
D'une faveur à lui souvent permise,
Loin d'abuser, de faire, en s'y posant,
De vos genoux un siége complaisant,
Sur une chaise où la paille tressée
De trois couleurs se montrait nuancée,
Il attendait qu'un geste affectueux

L'encourageât dans ses timides vœux.
Et quel plaisir, quel bonheur, quelle ivresse,
Lorsque touchant à sa chère maîtresse,
Et se sentant de ses deux mains presser,
Il la pouvait à son tour caresser!
Et cet objet pour vous rempli de charmes,
Pour vous n'est plus qu'un triste objet de larmes!
Ainsi, jeunesse, esprit, grâce, bonté,
Rien de la mort, hélas! n'est respecté!

Près de Ver-Vert, du moineau de Lesbie,
Rou-Roux, sans doute, en sortant de la vie,
Dans l'Élysée a fixé son séjour :
Que ce penser console votre amour!
Là, du Léthé l'onde miraculeuse
Endort les maux, et toute ombre est heureuse;
Or votre ami, quel que fût son bon cœur,
Vous oubliant, vit exempt de douleur;
Et c'est assez pour consacrer sa gloire,
Pour honorer à jamais sa mémoire,
Que dans le deuil par sa mort inspiré,
Deux yeux charmans jour et nuit l'aient pleuré.

POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES.

A

SON ALTESSE ÉMINENTISSIME ET ROYALE
MONSEIGNEUR

LE GRAND DUC DE FRANCFORT,

En lui faisant l'hommage de la *Tendresse Maternelle.*

UN bon prince, dans ses états,
Est un bon père au sein de sa famille :
Vous le prouvez. Dès lors, ne vous étonnez pas
Si d'une mère, en qui la vertu brille,
J'ose vous présenter les traits
Que j'ai tâché de rendre aussi touchans que vrais.
D'un prince adoré, d'un vrai sage,
Du Fénélon qu'a recouvré notre âge,
Heureux du moins, trop heureux, si mon art,
En s'exerçant presqu'au hasard,
Obtient l'honorable suffrage !
Oui, bien souvent je vous ai lu ;

Savoir, esprit, raison, dans vos écrits m'ont plu;
Pardonnez-moi ce ton de confiance,
Mais l'admiration, surtout le sentiment
Ne pèsent point les mots, et parlent d'abondance.
Sous le monarque le plus grand
Je vis heureux sujet, et glorieux de suivre
Ses bienfaisantes lois;
Né sous un autre ciel, et libre dans mon choix,
Sous les vôtres je voudrais vivre.

AU MÊME PRINCE,

En lui adressant l'*Almanach des Muses de* 1812.

Les Muses de leurs chants viennent vous faire hommage.
Daignez les accueillir avec cette bonté,
Cette grâce obligeante et cette aménité
Qui sait dans tous les cœurs imprimer votre image.
Vous leur avez parfois accordé des momens;
J'en atteste plus d'un ouvrage
Que vous envieraient nos savans,
Qu'on lit toujours et qu'on lira long-temps:
De vos faveurs, de vos bienfaits constans
Ne leur refusez pas ce nouveau témoignage.

Attendant près de vous un doux et libre accès,
Chacune d'elles vous contemple :
Qu'elles soient dans votre palais,
Elles ne croiront pas avoir quitté leur temple.

AU MÊME PRINCE,

En lui demandant la permission de lui dédier la *Tendresse Filiale* *.

D'un pinceau plus doux que sévère,
Dans mes loisirs laborieux,
J'osai peindre la Bonne Mère **,
Et son portrait fixa vos yeux.
C'était, Prince, daignez m'en croire,
Oui, c'était là surtout la gloire
A laquelle aspiraient mes vœux.
Aujourd'hui, plus ambitieux,
J'oserai pour la Bonne Fille

* Petit roman qui se trouve chez *Lefuel*, libraire, rue Saint-Jacques, n.° 54, et chez *Delaunay*, au Palais-Royal.

** *La Tendresse Maternelle*, autre roman qui se trouve chez les mêmes libraires.

Briguer votre appui généreux.
En elle aussi la vertu brille ;
Vous en jugerez : entre nous,
Nul ne s'y connaît mieux que vous,
Qu'une auguste main la protége !
Qu'elle ait du moins le privilége
De dire : « Un prince affable, bon,
» De son peuple aimé sans réserve,
» Digne favori d'Apollon,
» Confident chéri de Minerve,
» Me met sous l'abri de son nom ».
Faire du bien est votre étude ;
Vos sujets par vous sont heureux :
Un moment traitez-la comme eux,
Pour ne point changer d'habitude.

THALIE AU VAUDEVILLE.

1782.

De la Folie enfant gâté,
Né chez un peuple trop facile,
Dis-moi donc, petit Vaudeville,
Pourquoi tout Paris t'a fêté ?

Petits journaux t'ont fort vanté,
Petite muse très-civile
Dans ses petits vers t'a flatté,
Et tes apôtres t'ont cité
Comme une découverte utile
Au bonheur de l'humanité.

Mais, te sied-t-il, parlons sans feinte,
De te targuer d'un tel succès?
Crois-tu, qu'armé de tes couplets,
Tu vas forcer la double enceinte
D'un temple où tu n'entras jamais?
Soit dit sans vouloir te déplaire,
C'est peut-être y prétendre en vain:
La route est un peu longue à faire,
Et tu prends, je crois, un chemin
Par lequel on n'arrive guère.

Apprends donc, qu'en ce siècle-ci,
Quoique le ton moins gai que leste
Pour un moment t'ait réussi,
On aime encor le ton modeste.
Ces jours passés, dans un accès
De dépit et de jalousie,

Tu prétendais que, moins jolie,
Depuis un temps je m'attachais
Aux pas de la Mélancolie,
Et qu'à ma couronne flétrie
Je substituais un cyprès;
Le dirais-tu, si tu savais
Que, même en inspirant Ménandre,
Quelquefois je m'applaudissais
Des pleurs que je faisais répandre?

Sans l'art heureux d'intéresser,
Je n'aurais pas le don de plaire;
Et si jusqu'au ton du vulgaire
J'ai daigné parfois m'abaisser,
C'était par égard pour Molière;
Bien sûre qu'en lui permettant
Le sac où Scapin s'enveloppe,
Je le verrais au même instant
Peindre avec moi le misanthrope.
Ne viens donc plus mal à propos,
A mes dépens croyant médire,
Mêler l'égoïsme aux bons mots
Et ton éloge à ma satire;
Je te l'avouerai, j'en ai ri:

Jusqu'à toi devais-je descendre,
Quand tu n'as souvent pour appui
Que la béquille de Cassandre ? *

LE SIÈCLE.

Fronder à propos les usages,
Ne songer qu'à son intérêt,
Avoir deux langues, deux visages,
Rire ou s'affliger à souhait;
Promettre sans aucun scrupule,
Tenir selon l'occasion,
D'ami prodiguer le vain nom,
Et traiter comme un ridicule
La vertu jadis de saison:
Telle est la science profonde

* Les jolies pièces que l'on donne journellement et depuis long-temps sur le théâtre du *Vaudeville* sont une réponse tellement victorieuse à ces vers, que je me serais fait un devoir, un plaisir même de les supprimer, si M. *De Piis*, qui voulut bien y répondre lorsqu'ils parurent dans le *Journal de Paris*, ne les avait imprimés avec sa réponse dans la collection de ses œuvres.

Dans l'heureux siècle ou nous vivons ;
Aussi ne voit-on dans le monde
Que des dupes et des fripons.

A DÉLIE.

Tu permets donc enfin l'amour,
Et dans tes regards qu'il inspire,
Qu'il anime, éteint tour à tour,
C'est mon bonheur que je puis lire !
Ah ! trop long-temps, j'avais gémi
De tes froideurs, de tes caprices ;
Tu m'offrais le vain nom d'ami,
Je maudissais tes injustices.
Sans doute il t'en aura coûté
Pour te montrer un peu traitable ;
Mais perdant ta sévérité,
Tu ne perds rien de ta beauté,
Tu n'en parais que plus aimable.
Ainsi nous voyons cette fleur,
Symbole heureux de la pudeur,
Au doux rayon qui la colore
Osant à peine s'entr'ouvrir,

Étaler plus d'attraits encore
Dès qu'elle a pu s'épanouir,
Et sous les baisers du Zéphyr,
Et sous les larmes de l'Aurore.

Oui, depuis l'instant enchanteur
Où, prenant un air moins farouche,
Tu laissas mourir sur ta bouche
L'aveu que retenait ton cœur,
Auprès de toi tout me rappelle,
Ton souris est plus gracieux,
Un feu plus vif brille en tes yeux,
Je te trouve cent fois plus belle !

Crois moi : c'est au vulgaire amant
Qu'il faut des faveurs passagères ;
C'est l'art d'accroître son tourment
Qui fixe son goût inconstant
Et ses flammes toujours légères :
Mais le mortel qui sait aimer,
Mais le mortel tendre et timide,
Qui, sans prendre l'espoir pour guide,
Par l'amour s'est laissé charmer,
C'est à tort qu'on le tyrannise,

Qu'on invente de froids détours,
Et qu'à la ruse on a recours
Pour s'assurer de sa franchise.

Eh quoi ! redouter d'obéir
Au sentiment qui nous agite !
Quand le plaisir nous sollicite,
Ne pas se livrer au plaisir !
Être adorée est ton partage ;
Mon œil le voit, mon cœur le sent.
Redevenir indifférent !
Qui ? moi ! bannis un tel présage.
Mais, que dis-je ? après mon serment,
Me soupçonner d'être volage !
Peux-tu le croire un seul moment,
Et te faut-il quelque garant,
Quand tu tiens ce cœur en ôtage ?

A PER... ROSE...

Quoi ! de l'amour encor tu veux goûter l'ivresse !
Tu veux qu'un jeune amant, parjure à sa promesse,
Vienne soupirer à tes piés,
Et, sur tes autels décriés,

Brûler le pur encens qu'il doit à sa maîtresse !
Y penses-tu ? quel est le perfide miroir
Qui t'offre sa glace trompeuse,
Et t'abuse du fol espoir
D'être aimée autant qu'amoureuse ?
Ah ! de ton sein flétri la mollesse hideuse,
Ce front qu'avant le temps les rides ont creusé,
Ces dents qu'on voit jaunir sous leur émail usé.
Ces lèvres d'où jamais un air pur ne s'exhale,
Tout semble t'avertir qu'en vain de la Beauté
Tu prétends marcher la rivale,
Et franchir l'immense intervalle
Qu'a mis entre elle et toi l'aimable Volupté.

Loin donc, loin cet espoir qui vainement t'enivre !
Étouffe un indiscret désir ;
Et, toujours haletante à l'aspect du Plaisir,
Lorsqu'il fuit devant toi, cesse de le poursuivre.

Eh ! par mille refus toi-même en as jugé,
Il n'est d'heureux amour que l'amour partagé ;
Et la Raison, d'un ton sévère,
Te dit qu'il n'est qu'un temps pour aimer et pour plaire :
Ce temps est le bel âge. O jours d'enchantement !

Jours heureux ! lorsqu'épris de la même tendresse,
Et l'amant jeune encore, et sa jeune maîtresse ;
Ont suivi de leur cœur le doux entraînement !
D'un amour mutuel délicieux empire !
Elle est son seul soutien, il est son seul appui :
Elle ne voit, n'entend et ne rêve que lui ;
C'est par elle, pour elle, en elle qu'il respire.
Partout où le mystère accompagne leurs pas,
Que de larcins heureux qu'on ne reproche pas !
Comme d'un doux regard, comme d'un long silence
Tous deux entendent bien la muette éloquence !
Ou dans leurs entretiens mille fois suspendus,
Que de baisers donnés ! que de baisers rendus !

Et c'est d'un tel bonheur la séduisante image
Qui, jour et nuit, tourmente et ton âme et tes yeux !
D'une tendre union tu veux briser les nœuds,
Arracher deux amans à leur doux esclavage !
Tu prétends te placer entre eux
Comme le nuage envieux
Qui, dans les champs aimés de Flore,
Au frais bouton, pressé d'éclore,
Du soleil bienfaisant vient dérober les feux !

Mais de quel prix, dis-moi, paîrais-tu l'infidèle

Qui pourrait un instant s'égarer dans tes bras ?
Crois-tu qu'à tes désirs depuis long-temps rebelle,
Vénus viendrait enfin réparer tes appas,
Prêter quelque franchise à ton souris perfide,
De tes doigts décharnés arrondir le contour,
Et de lis, d'incarnat semant ton teint livide,
Faire d'un soir obscur le matin d'un beau jour?
Non, telle est de Vénus la volonté suprême :
Non, tu serais toujours la même ;
Et l'imprudent par toi dans le piége arrêté,
De tes folles ardeurs maudirait l'impuissance ;
Il maudirait sa complaisance,
Son erreur, son triomphe et ta facilité.

Mais tu te flattes que l'Envie,
Qui toujours te regarde avec des yeux de sœur,
Pourra du moins t'aider à troubler la douceur
D'une félicité qui désole ta vie,
Et déjà de la Calomnie
Distillant le venin amassé sur ton cœur,
Tu vas de tes projets, indiscrète Furie,
Révéler partout la noirceur.
Arrête : un Dieu charmant les protége sans cesse
Les amans que poursuit ton stérile courroux ;

Lui-même, en ce moment, les guide au rendez-vous
Que son art, tous les soirs, ménage à leur tendresse.
Viens, suis-les dans ce bois, sous ce riant berceau
Où la vigne en ses bras serre le jeune ormeau;
Où l'onde qui murmure et doucement bouillonne,
Caresse de ses flots le lit qui l'emprisonne;
Où Zéphyr, de la rose indulgente à ses vœux,
Rougit par cent baisers le sein voluptueux;
Où le ramier plaintif, en agitant son aile,
Invite au doux combat sa compagne fidèle:
C'est là que tous les deux, enflammés, éperdus,
Vont sur l'épais gazon mollement étendus,
Savourer des plaisirs qui renaîtront sans cesse:
Viens donc: et puisses-tu, jalouse de l'ivresse
Dont ils enchanteront ce séjour amoureux,
Expirer de dépit en les voyant heureux!

STANCES.

Malheur à qui veut être amant,
S'il est né pour être fidèle!
Ce n'est plus un titre, à présent,
Pour fixer l'âme d'une Belle.

Donner et reprendre son cœur,
Est un parti doux et commode ;
De l'amour c'est le dernier code :
Il faut le suivre à la rigueur.

Soupirer pendant une année,
Était l'art de nos bons aïeux :
Aujourd'hui nous faisons bien mieux,
Tout est fini dans la journée.

En vivant pour un seul objet,
Ils brûlaient d'éternelles flammes :
Dans ce siècle on est moins discret,
On adore toutes les femmes.

Dans ses liens toujours rester,
Serait une froide manie :
On se prend, mais pour se quitter,
Aussi l'on s'aime à la folie.

MARLBOROUGH AUX PARISIENS.

1783.

Trop aimables Parisiens,
Je me reproche mon silence;
On blâme votre insouciance,
Et jusques dans vos jolis riens
Je vous trouve, moi, j'en conviens,
Beaucoup plus profonds qu'on ne pense.

Par exemple, depuis deux ans,
Ce qu'à peine on daignerait croire,
Vous me célébrez dans vos chants:
Vos couplets m'ont paru charmans *;
Et je regrette pour ma gloire
De ne pouvoir, de temps en temps,
Voir mon catafalque à la Foire!
Hier de votre air favori

* On se souvient encore de ces couplets, dont le premier commence ainsi:

Marlborough s'en va-t-en guerre, etc.

Ils avaient été mis à la mode par la nourrice du Dauphin, fils de Louis XVI: elle les lui chantait pour l'endormir ou apaiser ses cris.

J'ai voulu charmer l'Élysée:
Telle ombre en a d'abord rougi,
Telle autre en est scandalisée;
Mais Eugène en a beaucoup ri.
Agréez donc mon juste hommage;
Conservez long-temps la gaîté
Qui semble être votre apanage:
Le Français l'obtint en partage;
L'Anglais n'eut que la liberté!
Qu'à jamais Paris soit l'asile
Des plaisirs et de l'enjouement!
Que la Mode, au front si mobile,
M'y ramène un peu plus souvent,
Et que votre muse facile
Trouve toujours, comme à présent,
Dans le sujet le moins plaisant
L'heureux refrain d'un vaudeville!

A MADAME **.

1783.

Femme aimable, peintre charmant,
Toi chez qui la nature allie
Aux dons heureux du sentiment

Les dons si rares du génie,
Apprends-moi par quelle magie,
Tu sais dans cet art si vanté,
Qu'Amour a, dit-on, inventé,
Te frayer la route hardie
Qui mène à l'immortalité ?

Moi, lancé sur la mer lointaine
Où ma barque vogue sans bruit,
Je crains l'influence incertaine
De l'étoile qui me conduit *;
Je pourrais bien, dans mon passage,
Poussé par un souffle ennemi,
Et pilote mal affermi,
Auprès du port faire naufrage.

Il faut se rendre à la raison;
Quoi qu'en ait pu dire Piron,
Il ne nous reste rien à faire.
Par hasard au sacré vallon,
Dans l'héritage de Molière,

* J'allais donner au Théâtre Français les *Aveux difficiles*.

Il découvrit un coin de terre
Qu'avait épargné la moisson ;
Mais, si j'en crois l'expérience,
Il est aisé de deviner
Que désormais on va glaner
Où même on a glané d'avance.
Ainsi, peut-être en ce moment,
Je suis la trace accoutumée
De ces importuns qui, courant
Au temple de la Renommée,
N'aperçoivent qu'en arrivant
Que la porte leur est fermée.
Toi, qui vers ce temple fameux,
Où ta place est bien assurée,
Marches de succès entourée,
Daigne me conduire des yeux :
Et toutefois si je m'égare,
Je me console que pour moi
De ses dons le ciel soit avare ;
Il en fut prodigue pour toi.

STANCES,

En réponse à plusieurs personnes qui me demandaient pourquoi *la Fausse Coquette** était toujours annoncée *en attendant*.

1785.

Tout est pour le mieux dans ce monde,
On le dit; moi, je dis souvent :
Sur quelque espoir que l'on se fonde,
On n'obtient rien qu'en attendant.

Auprès d'un Grand, d'un homme en place,
Brigue-t-on un poste important?
Il ne faut point que l'on se lasse,
On n'obtient rien qu'en attendant.

Thémis tient en main sa balance,
On lui demande un jugement :
Mais il faut de la patience,
On n'obtient rien qu'en attendant.

* Comédie en trois actes, en vers, représentée sur le Théâtre-Français.

Chacun court après la fortune ;
On la suit, elle fuit d'autant ;
C'est donc à tort qu'on l'importune,
On n'obtient rien qu'en attendant.

Thalie est femme et très-coquette,
On lui connaît plus d'un amant ;
Tel en obtient ce qu'il souhaite ;
Moi, je soupire en attendant.

LA LOTERIE DE L'AMOUR.

L'Amour voyait les volages mortels,
Impatiens de son joug arbitraire,
Avec humeur déserter ses autels,
Et sans regrets quitter Gnide et Cythère ;
Fort bien, dit-il, qu'un tour de ma façon
Leur donne tort et me donne raison.
Soudain, le dieu rêve, pense, imagine,
Fait et défait, et calcule, et combine ;
Son plan enfin est à peine arrêté,
Il est content : c'est une nouveauté

Qu'il introduit, et dans Cythère et Gnide,
Comme à Paris, on en était avide.
Eh! vite, il faut mettre l'œuvre au grand jour.
De son succès jouit déjà l'Amour;
Un prompt remords et des flammes nouvelles
Le vengeront de ses sujets rebelles.
Tout arriva comme il l'avait prévu.
Édit en main, en tous lieux on publie:
« De par l'Amour, c'est une Loterie;
» Que l'on accoure, on sera bienvenu:
» Le gain est sûr, et, sans se compromettre,
» Jeunes ou vieux, tout le monde y peut mettre. »
En même temps, le petit dieu fripon
A l'Espérance avait fait la leçon;
Et l'Espérance, émissaire fidèle,
Adroitement débitait la nouvelle,
Des moindres lots avec chaleur parlait,
Et du gros lot dans tous les cœurs soufflait
Désir ardent; celui-ci, disait-elle,
En lettres d'or porte: Bonheur parfait.
Chacun alors de croire sur parole,
De regretter le séjour enchanteur
Où de plaisir Vénus tenait école,
Et de gémir du vide de son cœur.

On revient donc, l'on marche, l'on se presse;
Chemin faisant, on vante la déesse,
Avec transport on s'entretient du dieu.
—La Loterie !... on la tire dans peu !
Doublons le pas.—Les billets ! ah ! peut-être,
Ils sont tous pris.—Quel malheur, en effet,
Qu'aucun de nous, hélas ! n'ait pu connaître
Projet pareil... même avant qu'il fût fait.
Tout en parlant ainsi, l'on arrivait.

Déjà l'encens rallumé dans Cythère
De ses parfums embaume l'atmosphère;
Le temple est prêt, les autels sont parés,
Et Ris et Jeux, placés sur les degrés,
Ont, des billets quelle que soit la masse,
Aux empressés souvent demandé grâce.
En peu d'instans tout fut distribué.
Il est un point que j'avais oublié
Et que, pourtant, je ne dois pas omettre,
C'est qu'au gros lot si quelqu'un aspirait,
A tout hasard, alors il devait mettre
Trois numéros, et ce choix étant fait,
Du choix heureux le gros lot dépendait.

Arrive enfin le moment du tirage.
Le col tendu, l'œil fixe en écoutant,
Fille et garçon, de tout rang, de tout âge,
Désire, craint, espère au même instant;
Mais vainement à part soi l'on se fonde
Sur son billet, sur sa combinaison;
Les petits lots sont sortis à foison,
Et le gros lot échappe à tout le monde.
Grande rumeur. En plaignant son destin,
Plus d'un jura d'être un peu moins crédule
A l'avenir; s'en fit-il un scrupule
Jusqu'au moment du tirage prochain?
Le fait, hélas! est au moins incertain.
Ce que l'on sait, grâces à la chronique
Qui de Cythère arrive tous les ans,
C'est qu'à ce jeu tout le monde se pique;
Chaque tirage y fait des mécontens;
Mais de plus belle encore on s'en occupe,
On a beau perdre, on a pris son parti:
Du genre humain le sort est d'être dupe,
Et le gros lot n'est pas encor sorti.

LA PRÉSENCE INCOMMODE.

Beau jouvencel avait pour voisinage
Artiste heureux peignant le paysage,
Heureux sans doute, avec raison le dis,
Car possédait compagne accorte, sage,
Au teint semé de roses et de lis,
Ne comptant pas ses vingt ans accomplis.
Beau jouvencel souvent lorgnait la dame,
Et de la voir désir brûlait son âme,
Désir charnel, ne faut pas s'abuser,
Que, vu son âge, on pourrait excuser.
Près d'elle, enfin, Amour sait l'introduire.
Amour au but saura-t-il le conduire?
Ne gagerais. L'époux jamais ne sort.
C'est en hymen, surtout, qu'absens ont tort.
Mais n'ayez peur. En nulle circonstance,
Époux ne fait grâce de sa présence.
Comment tromper ce témoin odieux?
N'est tout qu'aimer, besoin est de le dire.
Or, jouvencel fait-il parler ses yeux,
On ne l'entend. Que tout haut il soupire,
Soin superflu! Point on ne l'entend mieux.

Advient qu'un jour dépit par tant le gagne,
Que dit au peintre, en fixant ses tableaux:
Pour homme épris des bois, des prés, des eaux,
Guère, monsieur, n'allez à la campagne.

LE LEGS CONTESTÉ.

Aimé de vieille douairière,
Je ne dis pourquoi, ni comment,
Un cavalier, jeune, charmant,
Par elle, à son heure dernière,
En terme exprès, par testament,
D'une très-bonne et belle terre
Fut institué légataire.
Il croit la tenir; non vraiment.
La défunte laisse héritière
Parente à très-proche degré,
Beauté du reste printanière,
Qui veut que de toute manière
Le Legs maudit soit déclaré
Nul, injuste, inconsidéré.
Consultations sur l'affaire;
Et, comme on le voit d'ordinaire,

Chaque avocat, a bon escient,
Donne à la fois avis contraire
Et gain de cause à son client.
Que faire? on recourt à justice,
Et, pour mieux établir les droits,
Pour que le fait mieux s'éclaircisse,
On a plaidé jusqu'à trois fois.
A la fin, intervient sentence
Ordonnant qu'en son contenu
Le testament soit maintenu,
Exécuté; qu'en conséquence
Il soit du Legs fait délivrance.
La belle héritière a pâli,
Le beau légataire a souri.
Comme on sortait de l'audience,
La hasard les met en présence.
La dame alors, d'un ton fâché :
« Monsieur, si vous êtes sincère,
Vous conviendrez que cette terre
Vous est acquise à bon marché.
— Madame, j'en conviens sans doute,
Répond le galant bien appris;
Mais, sachant ce qu'elle me coûte,
La voulez-vous au même prix? »

LA QUESTION INDISCRÈTE.

Aux pieds d'un moine à barbe grise,
S'accusant de plus d'une erreur,
Un matin, la dévote Lise
De leur poids soulageait son cœur.
Elle en a fait l'aveu sincère,
Quand soudain à demi caché
Dans un pan de son scapulaire,
Le révérend, le cou penché,
L'œil fixe et sur elle attaché :
— Dites-moi votre nom, ma chère ?
— Pourquoi vous le dire, mon père ?
Mon nom, ce n'est pas un péché.

LE REFUS MOTIVÉ.

Bien humblement, mon Père, à vous m'adresse,
Disait Agnès à Luc, bon cordelier,
Jà chargé d'ans, encor franc du collier,
Qui, tous les mois l'entendait à confesse;

Suis mariée, hélas! et vainement,
Car mon mari point ne me fait d'enfant,
Promet toujours, jamais ne tient promesse,
Pour quoi vous viens demander une messe.
Lors, père Luc : Mainte femme en est là.
Bon gré vous sais de vouloir être mère
Et le serez; en fais, moi, mon affaire :
Ne faut vraiment troubler Dieu pour cela.

VERS FAITS A MORFONTAINE.

1788.

Un rêve séducteur, à mon œil enchanté
Voulant de la nature étaler les prodiges,
Dans un lieu semé de prestiges
Cette nuit m'avait transporté.
Regarde, disait-il, ce temple solitaire,
Ce lac enorgueilli de ses limpides eaux,
Ce dédale où l'Amour va chercher le mystère,
Ce bosquet attristé par le deuil des tombeaux,
Et ce bocage ému du doux chant des oiseaux;
Vois ce vaste horizon et ces lointains magiques

Formant un seul aspect de mille aspects divers,
Ces vieux cyprès, ces pins mélancoliques
Dont le front vénérable a bravé cent hivers.
Ici les doux Zéphyrs se jouant sous l'ombrage,
Rafraîchissent les airs que Flore a parfumés,
Et là, sous des cieux enflammés
Brûle un mont aride et sauvage.
A ce tableau sublime en sa variété
Mes sens, je l'avouerai, pouvaient suffire à peine,
Je doutais de la vérité :
Ce matin, je vois Morfontaine
Et le rêve n'est plus que la réalité.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DE MON FILS.

1789.

La mort a fermé ta paupière,
Aimable enfant, tes jours me sont ravis !
Je souriais à peine au nom de père
Déjà la tombe avide a dévoré mon fils.

Ainsi la fragile nacelle,

Voguant aux doux rayons de l'astre de la nuit,
Paisible, fend le sein d'une mer infidèle;
Bientôt l'onde bouillonne, et s'irrite et mugit,
L'aquilon gronde : elle chancelle,
Disparaît, lutte encor... l'abîme l'engloutit.

Ah! j'aurais dû pleurer sur ta naissance,
O mon fils! le jour même où, par ton premier cri,
Mon cœur trop tendre, hélas! fut averti
D'un nouveau sentiment et d'une autre existence!
Autour de ton berceau doucement agité,
J'aurais dû voir la rude Adversité,
La Fièvre au pas brûlant, la Douleur ennemie,
Cortége de l'Humanité,
Frappant aux portes de la Vie.

Mais non; dans l'avenir pour mon âme embelli,
Tout me riait, tout me flattait d'avance;
De mes vieux ans mon fils était l'ami,
De ses succès j'étais enorgueilli,
J'élevais sur son nom ma superbe espérance.
Destin cruel! impitoyables Dieux!
Vous vous jouez ainsi de notre attente!
Ainsi l'homme par vous abusé dans ses vœux,

Croit lire vos bienfaits sur l'arêne mouvante
Que disperse un vent orageux.

Quoi ! c'en est fait ! grâce aimable et naïve,
Bras caressans vers les miens étendus,
Souris charmant, gaîté touchante et vive,
Traits adorés, je ne vous verrai plus !
Ah ! cette idée est pour moi trop affreuse !
En vain j'espère en adoucir l'horreur,
De mon fils expirant l'image douloureuse
Revient à chaque instant se placer dans mon cœur.

Le ciel veut que je te survive,
Cher enfant; mais jamais, jamais je n'oublierai
L'heure fatale où mon œil égaré
Suivait dans tes regards ton âme fugitive.
Je donnerai toujours des larmes à ton sort,
Toujours je reverrai le moment où la mort
T'attendait sur la sombre rive,
Où ta langue déjà captive
En sons plaintifs me demandait encor.

Mais où vont s'égarer mes souvenirs stériles ?
De tes rapides ans lorsque j'ai vu la fin,

Loin de m'abandonner à des pleurs inutiles,
Je dois de ton trépas rendre grâce au destin.
Forcé de renoncer au doux titre de père,
Du moins, dans tes beaux jours par la douleur flétris,
Tu n'auras point à regretter un fils,
Tu n'auras point à consoler sa mère.

VERS

FAITS EN 1790.

O MES amis, vive la Liberté!
Un vent plus doux a soufflé sur la France.
L'égalité, la fière indépendance,
Voilà, pour nous prodigue en sa bonté,
Les deux trésors que le Ciel nous dispense.
Quels dons plus chers pouvions-nous espérer?
Depuis long-temps meurtris de notre chaîne,
Infortunés, nous ne vivions qu'à peine,
Et sous son poids il fallait expirer:
Douze cents rois, douze cents Démosthènes,
Ont de l'état débarrassé les rênes,
Vu nos malheurs et su les réparer.
Hommage donc aux sauveurs de l'Empire!

Et dans quel temps, il le faut avouer,
Eut-on du sort autant à se louer?
B** paraît, l'humanité respire;
S** écrit, nous connaissons nos droits;
Mirabeau parle, et nous avons des lois:
Quels jours heureux ce siècle aura vu luire!

Vils détracteurs de leurs nobles travaux,
Cessez, cessez une plainte importune.
Il vous sied bien d'accuser la Fortune
Quand elle apporte un remède à vos maux!
Dans ses canaux desséchés par l'intrigue,
A flots plus grands l'or coula-t-il jamais?
De plans meilleurs et de plus beaux projets
Quand le Génie a-t-il été prodigue?
Nouveaux cantons, nouveaux départemens,
Nouveau régime, et nouveaux règlemens;
Plus de pouvoirs dans la main d'un seul homme;
Nouvelle forme en tout point, en tout sens:
Paris, l'émule et le rival de Rome,
Des légions de soldats citoyens,
Des orateurs jusque dans nos boutiques,
Trois cents journaux, quatre mille chroniques;
Quel changement et quel torrent de biens!

Mais je vous vois, fougueux enthousiastes,
Saisissant mal de glorieux contrastes,
Vous épuiser en soupirs superflus,
Et regretter un siècle qui n'est plus;
Siècle d'orgueil, règne du despotisme
Où le monarque, ivre de sa grandeur,
Substituait au fier patriotisme
Dont le feu pur embrase notre cœur,
Le vain éclat de son trône oppresseur.

Il est bien vrai qu'altière et triomphante
La France alors dictait partout ses lois;
Que Louis seul, vainqueur de quatre rois,
Vit à ses pieds l'Europe suppliante;
Qu'à son lever Turenne et Catinat,
Soldats héros sous un héros soldat,
Avec respect contemplaient sa présence;
Que ses voisins, que vingt peuples divers,
En l'admirant, des bouts de l'univers
Accouraient tous briguer son alliance;
Que sur les mers grondant sous sa puissance,
Maître des vents, il fit avec succès
Flotter l'honneur du pavillon français;
Que le bienfait, la noble récompense

N'attendaient pas, grâce à sa prévoyance,
Que le mérite indigent, abattu,
Vînt mendier le prix de sa vertu;
Qu'il vit Racine et l'aîné des Corneilles,
Associant leur gloire à ses plaisirs,
Pour amuser ses studieux loisirs
Créer leur art en créant des merveilles;
Qu'à Despréaux, pour causer avec lui,
Il accordait une heure par semaine;
Que, des cagots pour terrasser la haine,
Molière obtint sa voix et son appui:
Mais, après tout, ce siècle de prodiges
S'évanouit avec ses vains prestiges.

Le roi régnait et non la nation;
On daignait croire à la religion;
Le haut clergé recueillait sa richesse;
On distinguait le Tiers et la Noblesse;
Condé touchait des droits seigneuriaux,
Et Luxembourg comptait deux cents vassaux.
Le *Livre-Rouge* enfin *, ce bel ouvrage,
Où Biauzat se pâme à chaque page,

* Livre où étaient inscrites les dépenses secrètes du Gouvernement, et dont la révélation fit tant de bruit.

Et dont Camus enrichit l'avenir,
Jusques à nous n'avait pu parvenir.
Ah! pour juger ce siècle de grands hommes
Osons citer ceux du siècle où nous sommes.
Voyons Duport éclipsant d'Aguesseau :
Condé tremblant au nom de R***,
Et la F** élevé jusqu'aux nues,
Instruit surtout au grand art des revues,
Plus que Vendôme, et Turenne, et Villars,
Sûr d'abaisser l'aigle et les léopards;
Voyons Cahier, et L**, et N**,
Mieux que Louvois soutenant la couronne ;
Le grand Corneille effacé par Chénier;
L'abbé Fauchet l'emportant sur Fléchier ;
Les P**, les G**, les G**
De Bossuet étouffant la mémoire,
Molière à peine égal à Palissot,
Racine éteint par Samson Laignelot,
Les Ch***, les Th**, les B**
En peuple libre érigeant des esclaves,
Et pour hâter la révolution,
En Jeanne d'Arc transformant d'Aig**llon ;
Voyons Chab*, Tar*, et Robespierre
De l'éloquence agrandir la carrière,

Et pour conclure au gré de Pétion,
Voyons surtout la constitution,
Cette sublime et rare invention
Marquée au sceau de la perfection,
Qui, de la France en contemplation,
Est à la fois la consolation,
Et l'espérance et le PALLADION.

L'OPTIMISTE.

On me dit qu'un homme est un sot;
— A médire l'esprit invite :
Qu'il sait à peine dire un mot;
— A trop parler savoir excite :
Qu'il est avare; — Vice affreux,
Mais dont un héritier profite :
Qu'il est prodigue; — Au dernier gîte
Arriver nu, n'est pas fâcheux :
Qu'il est querelleur; — On l'irrite :
Qu'il est poltron; — On meurt si vite!
Qu'il est intrigant; — Eh! tant mieux!
L'intrigue tient lieu de mérite :
Qu'il est égoïste; — De soi
Il est bien juste qu'on s'occupe :

Qu'il est défiant; — Je conçoi
Qu'on ait toujours peur d'être dupe :
Qu'il est flatteur ; — Franc-parler nuit :
Qu'il est gourmand ; — Bon mets séduit :
Qu'il a penchant vif pour la femme ;
— Dieu dit : Aimez votre prochain :
Qu'ambition poigne son âme ;
— Chacun veut faire son chemin :
Qu'il est paresseux ; — Ne rien faire
Est assez doux : Qu'il est colère ;
— On est souvent contrarié :
Qu'orgueil enfle son caractère ;
— On l'a sans doute humilié :
Ainsi, dans l'œuvre de Nature
J'approuve tout, ne blâme rien,
Et m'estime heureux de conclure
Qu'en ce bas monde tout est bien.

A M. D....

Dans ce monde rien de plus rare,
Rien de plus commun qu'un ami.
Un mortel qui de vous s'empare,
Qui n'existe plus qu'à demi

Lorsque de vous il se sépare,
Qui partage tous vos désirs,
Tous vos projets, tous vos plaisirs,
Qui vous suit aux champs, à la ville,
Et qui, dans la prospérité,
Voulant toujours vous être utile,
Vous fuira dans l'adversité;
De cette espèce il en est mille.
Mais un mortel franc, généreux,
Qui, tant que vous êtes heureux,
Semble à vous ne songer qu'à peine,
Par hasard, dans une semaine,
Passe avec vous une heure ou deux,
Et qui, vous sachant malheureux,
Vient aussitôt, vous encourage,
Promet beaucoup, tient davantage,
Pour vous obliger est tout feu,
Toute âme à la fois et tout zèle;
De cette espèce il en est peu,
Et j'en trouve en toi le modèle.

STANCES.

Puis-je, hélas! me dissimuler
Le feu secret qui me dévore?
D'Églé je veux ne plus parler,
Sans m'en douter, j'en parle encore.

Je veux distraire mon ennui,
A ma voix ma lyre s'éveille;
L'air que je répète aujourd'hui,
C'est l'air qu'elle a chanté la veille.

Un crayon tombe sous ma main,
Au hasard je crois le conduire;
Si j'examine le dessin,
Sur mon papier elle respire.

Un ruisseau coule lentement
Au sein des fleurs, de la verdure;
J'entends un doux frémissement,
C'est son nom que l'onde murmure.

Amour, laisse-moi respirer,
Laisse-moi douter de ma flamme ;
Qu'Églé puisse au moins l'ignorer,
Ou réserve un trait pour son âme.

A Mlle. SOPHIE MESNARD.

On dit que la vie est un songe :
Sophie, ah ! croyez-moi, ce mot n'est qu'une erreur :
Aimer l'ivresse où votre aspect nous plonge,
De votre esprit admirer la candeur,
A votre voix sentir battre son cœur,
Ce n'est point là rêver, tout rêve est un mensonge.
Mais je veux bien supposer un moment
Que, bercé par ses goûts, l'homme toujours sommeille,
Que tout près de l'abîme où le trépas l'attend,
Doucement endormi, jamais il ne s'éveille :
Vivre en ce cas, n'exister que pour vous,
S'occuper chaque jour du bonheur de vous plaire,
Sans craindre de paraître à vos yeux téméraire,
Vous offrir un amant sous les traits d'un époux,
C'est à mon gré le rêve le plus doux
Qu'ici-bas mortel puisse faire.

A LA MÊME,

LE JOUR DE SA FÊTE.

Entre nous, de votre patronne
Je connais fort peu les vertus;
Je ne suis point de ces Reclus,
Enfans chéris de la Sorbonne,
Vivant de messes, de saluts,
Sachant par cœur quel jour on sonne
Pour l'église et pour ses élus :
Mais si le ciel fut le partage
De la grâce unie au talent,
De l'esprit joint au sentiment,
Sans m'embarrasser davantage,
Sans feuilleter livres pieux
Pour y chercher le personnage
Qu'aujourd'hui l'on fête en tous lieux,
La Sainte est présente à mes yeux,
A vos pieds je lui rends hommage.

A M. JEANROY (NEVEU), MÉDECIN.

D'UN enfant bien cher à mon cœur
J'ai vu les jours près de s'éteindre;
Grâce à ton art conservateur,
Pour ses jours j'ai cessé de craindre.
Ainsi d'un jeune lis, tendre espoir du printemps,
La tige va céder aux coups de la tempête,
Quand du soleil soudain les rayons caressans
Relèvent sa faiblesse et raniment sa tête.
Hommage donc te soit rendu,
Cher Jeanroy! Si, par aventure,
Mon nom chez la race future
Partage avec le tien un honneur qui t'est dû,
Que du temps bravant l'influence,
Lorsqu'envers toi je voudrais m'acquitter,
Ces vers puissent du moins à jamais attester
Tes talens, ton bienfait et ma reconnaissance!

LA MÉPRISE.

Au long d'un bois m'égarais avec Lise,
Risquant aveu timide autant que doux,
Jurant qu'aimer en moi n'était feintise,
Disant : Amour, viens en tiers avec nous.
Amour m'entend, paraît, de loin nous guette,
De son carquois tire soudain sagette,
Ajuste, lance... Et qui l'eût dit ? est moi,
Au fond du cœur qui sagette reçoi.
Bien que frappé de souffrance et surprise,
Ne me plaignis : aimais si tendrement
Que m'écriai, ravi de mon tourment :
Ah ! te rends grâce, Amour, de ta méprise !

LA DÉCLARATION.

A SOPHIE.

Dis-moi ce que j'éprouve en approchant de toi?
Dis-moi quel est le trouble où ton aspect me jette ?
Je tremble, je rougis, je sens un doux effroi,
Je voudrais te parler, et ma langue est muette.

Assis à tes côtés, je n'ai plus de maintien ;
Je cherche ton regard, le rencontre et l'évite.
Que ton pied par hasard se place auprès du mien,
Un feu secret me brûle et tout mon corps palpite.

Loin de toi, c'est à toi que je pense toujours ;
C'est ton nom qu'en tous lieux je me plais à redire,
Ton nom, dans la longueur et des nuits et des jours,
Qu'à toute heure j'écris, que partout je crois lire.

Agité par la crainte, ou bercé par l'espoir,
Tour à tour je déteste et j'adore tes charmes ;
En jurant de te fuir, j'aspire à te revoir,
Je te vois, et mes yeux se remplissent de larmes.

C'en est trop ; si ton cœur reste fermé pour moi,
Sous le poids de mes maux il faut que je succombe.
J'en mourrai : j'y consens. Je n'exige de toi
Que de venir rêver un moment sur ma tombe.

LE BAISER.

Tout devient faveur en amour ;
Celle surtout que j'apprécie,
C'est le baiser que tour à tour
Me demande et me rend Sophie.

A l'entretien prêt à languir,
Il donne une chaleur nouvelle ;
La Volupté veut-elle fuir,
Il la retient ou la rappelle.

Sophie est boudeuse, je crois,
Par goût, par caprice ou par mode ;
Un baiser nous brouille parfois,
Plus souvent il nous raccommode.

Sur une Belle, en tous les temps,
Un baiser offre un avantage ;
C'est un baiser qui de ses sens
Lui ravit et lui rend l'usage.

Quel moment pour moi, quel plaisir
Quand sous ma bouche qui le presse,
Amant heureux, je puis sentir
Battre le cœur de ma maîtresse !

LE SOUPER.

Tout sera prêt pour le moment
Où doit venir ma bien-aimée.
Heures, coulez moins lentement!
Phœbus, à la voix d'un amant,

Presse ta marche accoutumée !
Un Suisse, à large baudrier,
N'aura point, en cérémonie,
Jusqu'au pied de mon escalier
Éclairé les pas de Sophie.
Un valet, d'un air important,
Jusqu'à moi, lui servant d'escorte,
Pour elle n'a point de ma porte
Ébranlé le double battant.
Du seul mystère accompagnée,
Elle marche, arrive sans bruit ;
Et c'est l'Amour qui l'introduit
Dans ma demeure fortunée.
Ici, le jeu de vingt trumeaux
Ne m'annonce point sa présence,
Au vif éclat de ces cristaux,
Où de tous nos Midas nouveaux
Brille le faste et l'opulence.
Dans mon poétique réduit,
Tout est simple comme Sophie ;
Le jour fait-il place à la nuit,
L'ombre se dissipe et s'enfuit
A la lueur d'une bougie.
Aussi le modeste repas

Qu'à ma maîtresse je prépare,
A ses yeux n'étalera pas
De nos soupers si délicats
L'ordonnance splendide et rare.
Ni le Tokai, ni le Pomar
N'étincelleront dans son verre;
Mais avec elle je préfère,
Aux parfums du plus doux nectar,
La liqueur la plus ordinaire
Que me verse sa main légère,
D'un flacon pris même au hasard.
La table est petite, et pour cause:
Son genou touchera le mien.
On soupe encor moins qu'on ne cause:
Au beau milieu de l'entretien,
Si nous voulons faire une pause,
Je puis du moins presser sa main,
Et sur sa bouche demi-close
Recommencer plus d'un larcin.

Festins où la grave Étiquette
Siége toujours près de l'Ennui,
Ah! combien peu je vous regrette!
Pour moi, qu'êtes vous aujourd'hui?

Vos aprêts, la plus belle fête
Vaut-elle un souper qu'à son gré,
Avec un objet adoré,
Un amant fait en tête-à-tête?

LE DÉPIT.

J'ÉTAIS assez fou pour t'aimer;
Mais c'en est fait, le charme cesse.
Je ne crois plus à la tendresse
Que tes yeux ont l'art d'exprimer.
Quelque temps j'ai pu m'y méprendre:
A présent, je réponds de moi.
D'un seul geste, d'un mot de toi,
Mon destin ne va plus dépendre.
Vainement, du matin au soir,
J'approcherai de ta demeure;
Je n'aurai plus, dans la même heure,
Vingt prétextes pour t'aller voir.
On pourra, sans que je rougisse,
Devant moi prononcer ton nom;
De ton cœur tu feras le don
Sans que je crie à l'injustice.

Que dis-je? sûr de mon repos,
Je brave ta beauté fatale,
Et veux sourire à mes rivaux
En te parlant de ta rivale.

LE REPENTIR.

Est-il bien vrai? j'ai pu l'écrire
Que mon cœur cessait d'être à toi:
Sophie! ah Dieu! quel froid délire
M'emportait alors loin de moi?
Malheureux! je viens de relire
Le billet que j'avais tracé,
Le billet que je dois maudire:
Va, mes pleurs l'auront effacé
Avant que ma main le déchire.

LE RÉVEIL.

Songe charmant, songe trompeur,
Éloigne-toi de ma pensée!
Pourquoi dans mon âme abusée
Verser la joie et le bonheur?

Sophie, hélas ! est infidèle,
Et tu m'offres encor ses traits !
Ignores-tu que désormais
Je ne dois plus m'occuper d'elle ?
Lorsque ses yeux cherchaient les miens,
Lorsque sur sa bouche timide
Pour cueillir un baiser perfide,
J'enlaçais mes bras dans les siens,
J'aurais voulu que son image
Fût toujours présente à mes sens,
De mes sens eût toujours l'hommage :
Mais aujourd'hui que mes sermens,
Et mon amour et mes tourmens
N'ont pu fixer son goût volage,
Épargne-moi son souvenir,
Ne m'enivre point de ses charmes,
Pour elle je n'ai plus de larmes ;
De mon cœur je veux la bannir.
D'une illusion trop aimable
M'environner, c'est me punir,
Et Sophie est seule coupable !

ÉLÉGIE.

Tendre habitant de ce lieu solitaire,
Echo, sois désormais insensible à ma voix;
Pourquoi me répéter un nom qui sut me plaire?
Echo! je te l'ai dit pour la dernière fois.

Antre secret, mystérieux bocage,
Témoins et confidens de mes plaisirs passés,
Quand vous me rappelez une amante volage,
Pourquoi m'offrir encor nos chiffres enlacés?

Claire fontaine, onde pure et tranquille,
Dont le flot tant de fois caressa ses attraits,
Ne me présente plus ton miroir immobile,
Trouble-toi; mon œil craint d'y retrouver ses traits.

Lit de gazon, douce et molle verdure,
Où l'amour conduisait nos pas irrésolus,
Dépouillez maintenant une vaine parure;
Desséchez-vous! son pied ne vous pressera plus.

Et vous, cyprès, dont l'ombre fraternelle
Entoure le tombeau qui dut nous réunir,
Séparez votre tige amoureuse et fidèle,
Pour moi seul aujourd'hui ce tombeau va s'ouvrir.

LA VEUVE ET SON AMI.

Quelle bonté! près de vous êtes admis!
— Dans le malheur, on attend ses amis.
— Comptez sur moi; croyez que je partage
Votre chagrin. Au printems de son âge,
Perdre un époux! qui l'eût prévu? grands dieux!
— Aussi, voyez: hélas! je n'ai plus d'yeux.
J'ai tant pleuré! — J'observe que les larmes
N'ont point terni leur éclat ni leurs charmes;
Ils ont toujours même vivacité.
— Que dites vous? — L'exacte vérité.
— J'ai ce matin passé devant ma glace,
Mais sans oser me regarder. — Pourquoi?
— Je me serais fait peur. — Non: croyez moi,
Au ciel du moins vous devez cette grâce
Que la tristesse, en cet affreux moment,
Prête à vos traits un intérêt charmant.

— Vous trouvez? — Oui; l'on a dû vous le dire.
— On me l'a dit. — Cette sombre couleur
De votre teint relève la blancheur.
— Le noir sied bien. — Je conviens qu'il attire
Et fixe l'œil; mais vous remarquerez
Qu'il ne va point à votre jeune amie
Qui se croit fraîche et même très-jolie.
— Elle est si maigre! — Il est certains degrés
Qu'en toute chose il ne faut point qu'on passe.
Elle serait très-mal étant très-grasse;
Et ce qu'en vous j'admire sur ce point
C'est qu'on n'a pas plus heureux embonpoint.
— De ma santé je suis assez contente.
Mais l'avenir cependant m'épouvante:
De ma douleur le moyen de guérir!
J'en mourrai. — Vous! vous! parler de mourir!
C'est nous tuer. Partez pour la campagne,
Demain, ce soir, et je vous accompagne.
— Resteriez-vous long-temps? — Mais, tout l'été,
— De votre part c'est de l'humanité.
A ce soir donc. — Un instant je vous quitte,
Et je reviens. — Oui, revenez bien vite.
Dans mon malheur, peut-être il m'est permis
D'être exigeante avec mes vrais amis.

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE,

Donec gratus eram tibi, etc.

HORACE.

Tant que j'ai su plaire à Lydie,
Tant que de sa beauté je vivais enivré,
Que nul rival encor ne m'était préféré,
Le destin du grand roi ne m'a point fait envie.

LYDIE.

Tant qu'Horace, amant trop heureux,
Pour la blonde Chloé ne m'avait point trahie,
Dans l'univers entier mon nom rendu fameux
S'élevait au-dessus du nom même d'Ilie*.

HORACE.

C'est Chloé que je dois chérir;
Son luth, sa voix, ses sons charment l'âme ravie:
S'il ne faut que ma mort pour prolonger sa vie,
Pour ma Chloé je consens à mourir.

* Mère d'Albe et fille de Numitor, mère de Rémus et de Romulus.

LYDIE.

Les maux que tu m'as fait souffrir
Par le plus tendre amour Calaïs les expie :
S'il faut mourir deux fois pour prolonger sa vie,
Deux fois pour lui je consens à mourir.

HORACE.

Si de nos cœurs en vain bannie
Vénus pourtant y rallumait ses feux,
Avec Chloé si je brise mes nœuds,
Si l'humble repentir me ramène à Lydie....

LYDIE.

Calaïs était tout pour moi.
Il est plus beau que le fils de Latone,
Toi plus léger que la feuille d'automne;
N'importe, je veux vivre et mourir avec toi.

AUX PRISONNIÈRES

DÉTENUES AVEC MOI A PORT-LIBRE.

1793.

Nouvel Adam, par plus d'une Ève,
Dans ces lieux je me vois tenté.
Oui, Mesdames, ainsi votre présence achève
Un tableau par l'esprit avec peine enfanté,
Et d'un séjour par la crainte habité,
Où le cœur n'a ni paix ni trève,
Me fait d'un autre Éden le séjour enchanté.
Si l'illusion est un crime,
Dans le timide aveu d'une erreur légitime
Si l'on ose entrevoir des projets trop hardis,
Dès ce soir, j'y consens, que j'en sois la victime,
Et que, pour me punir de mes vers étourdis,
Le dieu qui sous nos pas ouvre et ferme l'abîme,
Vous chasse de son Paradis.

LES DAMES ROMAINES,

AU GÉNÉRAL ****.

1796.

Illustrissime Général,
Non moins grand, non moins intrépide,
Et bien plus heureux qu'Annibal,
Lorsque la Victoire vous guide,
Et que, libre par vos regards,
Le Romain trop long-temps esclave,
Pour y planter vos étendards,
Allait, sous le nez du Conclave,
Relever le temple de Mars,
Vous nous fuyez; et, peu propice
Aux vœux que pour vous l'on a faits,
Vous écoutez des mots de paix
Et concluez un armistice!

Franchement, c'est dans notre esprit
Perdre beaucoup et c'est dommage.
Déjà, dans son secret hommage,
Chacune de nous s'était dit:
Dût-on en crever de dépit,

Sur mon sein j'aurai son image.
Plus de grilles, plus de verroux,
Plus de ces Argus qu'on abhorre;
Les maris, les amans jaloux
Seront traités de Turc-à-Maure;
Ces sigisbés si délicats,
Si complaisans, si doux, si plats,
A notre porte, dès l'aurore,
Grâce à lui ne soupirent pas,
Et nous troquons nos cadenas
Pour la ceinture tricolore.
Il vient nous voir incognito;
Heureux par son droit de présence,
Il obtiendra ce que d'avance
Nous lui réservons *in petto;*
De notre première origine
Toutes enfin nous souvenant,
D'aise nous pâmions en comptant
Dans nos aïeux une Sabine.

Mais quels changemens imprévus!
Vous avez dédaigné la gloire
De voir les fils de Romulus
Par vous enchaînés et vaincus,

Orner votre char de victoire.
Ainsi, quelques vieux manuscrits,
Des peintures, des antiquailles,
De vingt assauts, de vingt batailles
Vont donc être l'unique prix !
Pour le coup, la bile s'enflamme,
Et, tout en louant vos travaux,
Nous regrettons au fond de l'âme
Que, jeune, Français et héros,
Vous enleviez tant de tableaux
Et n'enleviez pas une femme.

Voyager du moins avec vous,
Emporter l'heureuse espérance,
En échappant à nos jaloux,
De voir les rives de la France,
Quoi de plus gai ! quoi de plus doux !
De vos exploits, de vos conquêtes
Vous-même rehaussiez le prix ;
Vous nous meniez droit à Paris,
Nous y tournions toutes les têtes.
Vos plaisirs, vos amusemens
Nous semblaient faciles, commodes ;
Nous trouvions vos dîners charmans,

Nous adoptions toutes vos modes;
Même en dépit des goûts communs,
Des propos et des épigrammes,
Des cheveux blonds, des cheveux bruns
Nous déguisaient comme vos dames.

Ah! Général! qui nous l'eût dit,
Que vous tromperiez notre attente?
De votre campagne brillante
Si l'on entreprend le récit,
Croyez-nous, avant qu'on l'imprime,
Ayez grand soin que l'on supprime
Quelques feuillets du manuscrit.
Serait-il décent qu'on apprît
Que, sous le ciel de l'Italie,
Plus d'une femme très-jolie
Vous a paru d'un moindre prix
Que l'Apollon du Belvedère
Et la Vénus de Médicis,
Et le coffre-fort du saint Père?
Mais tandis que rapidement,
Dans le secret, même en tremblant,
Nous vous dépêchons cette épître,
Mille cloches en s'ébranlant

Font tressaillir notre pupitre.
Il faut finir, car à l'instant
On veut que très-dévotement
Nous abandonnions nos demeures,
Pour adresser au Tout-Puissant,
Sur votre affreux éloignement,
La prière de quarante heures.

HYMNE

POUR LA FÊTE DE LA JEUNESSE,

Célébrée en 1803.

Le Printemps a souri, l'impétueux Borée
Ne lève plus son front hérissé de frimas;
Pour les antres du nord il quitte nos climats,
Et de naissantes fleurs la terre s'est parée.
Heureux Français! dans ce jour solennel,
Laisse éclater une juste allégresse.
Heureux Français! pour fêter la Jeunesse,
Des bouquets du printemps viens orner son autel.

Vois cette vierge qui s'avance;
De sa mère à la fois et l'orgueil et l'amour,

Belle de ses quinze ans et de son innocence,
Son esprit est sans fard, son cœur est sans détour;
Que la vertu lui prête une grâce touchante!
Elle ne brille pas d'ornemens superflus.
Ah! la seule vertu la rend intéressante,
Et pour elle son âge est un charme de plus.
Heureux Français! etc.

Vois ce héros sexagénaire,
Dans ce groupe nombreux ses yeux cherchent son fils;
Ce fils à ses vieux ans offre un bras tutélaire:
Ce fils doit être un jour l'honneur de son pays.
A l'enfance échappé, quel sentiment l'enflamme?
C'est l'amour du devoir, le saint amour des lois:
L'attrait des vains plaisirs n'égare point son âme;
Si son pays l'appelle, il entendra sa voix.
Heureux Français! etc.

L'arbre, au retour du doux Zéphyre,
A sa féconde haleine ouvre un sein amoureux;
Dans le bourgeon naissant déjà la fleur respire,
Et la fleur nous promet un fruit délicieux.
L'arbre ainsi des humains nous peint la vie entière.
Que présente aujourd'hui son emblème enchanteur?

Ce bourgeon est l'enfant sur le sein de sa mère,
Et la jeunesse aimable est cette aimable fleur.
Heureux Français, etc.

Tendre espoir de la République,
Vous dont elle se plaît à fêter les beaux ans,
Songez que pour vos fronts croît la palme civique;
C'est le prix des vertus, c'est le prix des talens.
Hommes, vous soutiendrez la gloire de vos pères.
Femmes, à vos enfans, nourrissons précieux,
Vous saurez inspirer, citoyennes et mères,
L'amour de la patrie et la crainte des dieux.
Heureux Français! dans ce jour solennel,
Laisse éclater une juste allégresse.
Heureux Français! pour fêter la Jeunesse,
Des bouquets du printemps viens orner son autel.

A M.me DÉS. . . . . ,

Qui m'avait demandé les *Maximes de La Rochefoucault.*

De ce volume si vanté
A regret je vous fais l'hommage.
Le moraliste, en vérité,
Fut plus misantrope que sage.

« Je fais le mal, je fais le bien,
L'amour-propre seul est mon guide. »
Que sa prose ainsi le décide,
J'y consens, mais je n'en crois rien.

Au hasard jeté sur la terre,
Je ne sais pourquoi ni comment,
Si l'homme est bon, s'il est méchant,
Il suit toujours son caractère.

Du pauvre en son triste réduit,
Quand je cours soulager la peine,
Ce n'est point l'orgueil qui m'y mène,
C'est mon cœur seul qui m'y conduit.

Gardons-nous, sans quelque prudence,
D'écouter un homme d'esprit;
Il ne fait pas tout ce qu'il dit,
Il ne dit pas tout ce qu'il pense.

Le célèbre auteur, dont le nom
Brille en tête de cet ouvrage,
Avait fait preuve de courage;
Du courage il parle en poltron.

Il est pourtant certaines choses
Qu'il dit et dont je fais grand cas :
Ainsi l'art des bons avocats
Intéresse aux mauvaises causes.

Dans son système il s'entêta,
Et l'humeur conduisit sa plume ;
Peut-être qu'un bon errata
Vaudrait autant que le volume.

O vous, dont la grâce et l'esprit
Tour à tour enchantent nos âmes,
Près de vous que n'a-t-il écrit,
Il n'aurait point médit des femmes !

VERS A M.me MORIN,

POUR LE JOUR DE SA FÊTE (L'ASSOMPTION.)

En présence des Chérubins,
Des Anges et des Séraphins,
A pareil jour, votre Patronne
De ce bas monde s'éclipsa,

Vers le ciel soudain s'élança,
Et vit Dieu lui-même en personne.
Un tel sort serait bien tentant;
Vous en jouirez; et pourtant,
Lorsque sans art vous savez plaire
Par votre esprit, par vos talens,
Par des yeux comme on n'en voit guère;
Quand chacun se trouble aux accens
De votre voix tendre et légère;
Croyez-moi, ne vous pressez pas
De monter au séjour céleste:
Peu d'élus seront sur vos pas,
Vous aurez des places de reste.
En attendant, à vos amis
Songez combien vous êtes chère!
Eux-même auprès de Dieu le père
Ne sont pas pressés d'être admis;
Tant qu'ils vous verront sur la terre,
Ils se croiront en Paradis.

A LA MÊME,

POUR LE MÊME JOUR.

QUELS vœux pour toi puis-je former?
Pour toi les dieux n'ont rien à faire.
Tu possèdes l'art de charmer
Et de parler et de se taire.
Du bel âge lorsque la fleur
Se flétrit si vite et s'efface,
Sur ton front le temps destructeur
N'imprime encor aucune trace.
Ton cœur est tendre et généreux:
Rêvant le plus parfait modèle,
L'Amitié, dans un jour heureux,
Tout exprès le créa pour elle.

Ainsi, de leurs faveurs, aux dieux
Tu n'as que des grâces à rendre.
Moi seul, puissé-je obtenir d'eux
Le bien auquel j'ose prétendre!
Ah! qu'ils daignent ne point tromper
L'espoir où mon âme se livre,
Et me permettre d'échapper
A la douleur de te survivre!

L'ABSENCE D'UNE AMIE.

ROMANCE.

Las! plaignez la triste aventure
Du troubadour.
Son cœur aimait d'amitié pure
Objet d'amour.
N'eût senti pour tendre maîtresse
Un si doux feu :
Lui semblait, le voyant sans cesse,
Le voir trop peu.

Or de lui soudain se sépare
Objet si cher.
Du troubadour soudain s'empare
Regret amer.
Vivre seul! quelle destinée!
Temps plus ne fuit;
Mois paraît plus long qu'une année,
Jour paraît nuit.

Lorsqu'hiver est, par sa présence,
Printemps fleuri,

Qu'il abrège au moins son absence
L'objet chéri!
Déjà trop de larmes il coûte
Au troubadour;
Et d'amitié l'on meurt sans doute
Comme d'amour.

A UN JOURNALISTE

QUI NE SIGNE POINT SES EXTRAITS.

Quoi! ne point signer tes extraits!
C'est me jouer un tour perfide,
Censeur cauteleux ou timide:
Oui, c'est me prendre dans tes rets.
A te deviner si j'aspire,
Tout entier il me faut te lire.
J'aime bien mieux ce bon Arças:
Craignant peu de se compromettre,
Loyalement, en pareil cas,
Son nom s'aligne en toute lettre;
A mon aise, au moins, c'est me mettre:
Voyant son nom je ne lis pas.

A M.me CATALANI,

Qui se disposait à quitter Paris après y avoir donné son troisième concert.

1807.

D'AMPHION et d'Orphée on vante l'art divin :
L'un, aux seuls accords de sa lyre,
Voyait, dit-ton, les murs de l'empire thébain,
En cadence élevés, d'eux-mêmes se construire ;
Par un égal enchantement,
L'autre d'un tigre affreux enchaînait la furie,
Dans son rapide cours arrêtait un torrent,
Et, pour rendre sans crainte Eurydice à la vie,
Sut endormir Cerbère et son triple aboîment.
Vous nous forcez de croire à de pareils prodiges.
Oui, tout ce que la fable a rêvé de prestiges
Nous paraît, grace à vous, une réalité.
Lorsque de vos accens le charme incomparable
Nous peint le désespoir, l'amour ou la fierté,
Le cœur le moins sensible est soudain agité,
Le cœur le plus fidèle est un moment coupable
Dépouillant sans effort tout sentiment jaloux,

Votre sexe lui-même à vos succès conspire;
Il jouit lorsqu'on vous admire,
Et semble, avec raison, s'enorgueillir de vous.
Ah! de notre bonheur deviez-vous être avare?
Notre bonheur, il fut si rare!
Ne croyez pas, pourtant, que trompant nos désirs,
Votre talent sublime avec vous disparaisse;
A tous nos sens ravis, les plus doux souvenirs,
Belle Catalani, vous offriront sans cesse.

VERS

D'un Frère sur l'inimitié qui s'est élevée entre sa Sœur et lui.

Un même sang nous a formés.
Nous nous aimions dans notre enfance,
Et du même esprit animés,
Dans notre active adolescence,
C'est sur des loisirs studieux
Que d'un avenir glorieux
Nous osions fonder l'espérance.
Toujours aimans, dès-lors heureux,
Nous traversions ainsi la vie,

Jusqu'à ces momens désastreux
Où l'Anarchie au front hideux
Vint désoler notre patrie.
L'Absence, alors, entre nous deux
Voulut mettre un espace immense,
Et quand je songe à nos adieux
Des pleurs encor mouillent mes yeux.
Je restai fidèle à la France
Et vis, menacé du trépas,
Deux prisons s'ouvrir sous mes pas:
Que m'importait mon existence?
Pour ses jours je ne craignais pas!
A la fin un ciel sans nuages
Remplace un ciel chargé d'orages.
Je la redemande aux climats
Qui me privent de sa présence;
Elle revient, m'ouvre ses bras....
Tendre Amitié! toi seule, hélas!
Pourrais peindre ma jouissance.
Après quinze ans d'impatience
Et de regrets et de douleur,
Sur le sien palpitait mon cœur...
Oui, toi seule pourrais décrire
Et le bonheur et le délire

Où tous mes sens étaient plongés.
Les temps, hélas! sont bien changés!
Le froid Égoïsme, la Haine
Que toujours à sa suite mène
L'avare et sordide Intérêt,
Pour jamais ont rompu la chaîne
Qui l'un à l'autre nous liait.
Mais le triste et honteux mystère
Qui lui ravit un tendre frère,
Me faut-il donc le révéler?
Non, lorsque je veux en parler,
Mon cœur m'ordonne de le taire.

LES POURQUOI.

Pourquoi, sans m'avoir consulté,
Sans que j'en eusse nulle envie,
Moi chétif, Dieu m'a-t-il jeté
Tout au travers de cette vie?

Pourquoi tant de précautions,
Que m'imposent pour leur défense,
Mon âme en butte aux passions,
Mon corps en proie à la souffrance?

Pourquoi les humains étant nés
Égaux comme les douze apôtres,
La plupart sont-ils condamnés
A nourrir et servir les autres?

Pourquoi, lorsque l'Humanité
Nous dit : « Ton semblable est ton frère, »
Voit-on l'homme au meurtre excité
A l'homme déclarer la guerre?

Pourquoi nous déifions-nous?
D'où nous vient notre orgueil étrange,
Lorsqu'Adam, notre père à tous,
N'est éclos que d'un peu de fange?

Pourquoi ce monde où nous rampons
A nos yeux offre-t-il sans cesse
Tant d'intrigans, tant de fripons,
Tant de sots de plus d'une espèce?

Pourquoi tout est-il arrangé
Si justement et de manière
Que tel de richesse est gorgé
Et que tel périt de misère?

Pourquoi Saint-Ange, homme de bien,
Vit-il presque dans l'indigence,
Quand reconnu pour un vaurien
Un Pa... vit dans l'aisance?

Pourquoi des bons et des méchans?
Pourquoi des vertus et des crimes,
Des esclaves et des tyrans,
Et des bourreaux et des victimes?

Pourquoi le talent de duper
Est-il si bien mis en pratique?
Pourquoi l'art de savoir tromper
Est-il l'art de la politique?

Pourquoi, loin de tirer profit
Des erreurs, des fautes commises,
Les gens le plus doués d'esprit
Font-il les plus lourdes sottises?

Pourquoi voyons-nous si souvent,
Quelque place ou faveur qu'on brigue,
Qu'elle est refusée au talent,
Qu'elle est accordée à l'intrigue?

Pourquoi dans ce siecle effronté
La candeur est-elle ineptie,
La bonne foi stupidité,
Et la probité duperie?

Pourquoi tant de gens aujourd'hui,
Nés dans le sein de la bassesse,
Enrichis du seul bien d'autrui,
Sont-ils si fiers de leur richesse?

Pourquoi dans la société
Tant de bavards insupportables,
De parasites sans gaîté,
De médisans impitoyables?

Pourquoi si peu de bons amis,
De bons voisins, de bonnes mères,
De bonnes filles, de bons fils,
De bonnes sœurs et de bons frères?

Pourquoi tant de fausses douceurs,
Tant de fausses cajoleries?
Pourquoi tant de franches noirceurs
Et tant de franches perfidies?

Pourquoi ce qui jadis était
Doux martyre, amoureux servage,
Est-il à présent feu follet,
Goût passager, désir volage?

Pouquoi n'est-il point de savant
Sans un peu de charlatanisme,
Point de culte ni de croyant
Sans quelques grains de fanatisme?

Pourquoi ces livres ennuyeux
Où l'on cherche en vain à s'instruire,
Et ces écrits calomnieux
Dictés par le besoin de nuire?

Pourquoi des auteurs tout nouveaux
Élevés soudain jusqu'aux nues?
Pourquoi de si grands piédestaux
Pour de si petites statues?

Pourquoi des vœux extravagans,
Des travers l'un de l'autre émules,
Des goûts entre eux si différens,
Et des modes si ridicules?

Pourquoi des plaisirs ruineux?
Pourquoi de sottes fantaisies?
Pourquoi des préjugés honteux?
Pourquoi de basses jalousies?

Pourquoi...? Mais il faut s'arrêter.
Se borner c'est savoir écrire;
Et j'entends souvent répéter
Qu'il est bon de ne pas tout dire.

L'AMI TROMPÉ.

DIALOGUE.

Non, je ne puis lui pardonner
Son perfide abandon, sa lâche indifférence,
Son égoïsme affreux. Pour lui prêt à donner,
A sacrifier tout, repos, bien, existence,
D'un retour généreux je pouvais me flatter;
J'avais sur lui droit de compter;
Mais l'ingrat... — Calmez-vous. De mon expérience
Apprenez cette utile et triste vérité:
De l'amitié partout est l'apparence,
Nulle part la réalité.

On appelle amitié des nœuds de circonstance,
D'intérêt, de plaisir, de simple convenance
Qu'on serre, qu'on desserre et rompt à volonté.
Un homme vous trahit dans votre confiance,
Mille autres, à sa place, en agiraient ainsi.
Devant lui, cependant, tâchez de vous contraindre.
De son inimitié n'eussiez-vous rien à craindre,
Songez que dans ce monde-ci,
Savoir vivre, c'est savoir feindre.

A UN JEUNE POÈTE.

Esprit, raison, et sentiment
Sont l'âme de la poésie.
Tour élégant, rime choisie
Remplacent difficilement
Esprit, raison et sentiment.
Quand vous invoquez Polymnie,
Demandez-lui donc instamment
Esprit, raison, et sentiment.
Croyez qu'on bâille, qu'on s'ennuie,
Lorsqu'on cherche inutilement
Dans œuvre de mots seuls remplie,
Esprit, raison, et sentiment.

SUR LES AMIS.

Faites-vous des amis: c'est ce qu'on dit sans cesse
A l'âge mûr, à la vieillesse,
Et je suis bien de cet avis.
Mais à Londre, à Rome, à Paris,
Gens que leur seul intérêt presse,
Ou froids ou faux dans leur tendresse,
Vous caressant dans le bonheur,
Vous délaissant dans le malheur,
Gens que souvent l'honneur réprouve,
A qui, sans honte, on ne peut s'attacher,
Voilà les amis que l'on trouve:
Est-ce la peine d'en chercher?

LE PORTRAIT RECONNU.

Sans songer à la médisance,
D'un sot je faisais le portrait;
Et comme Damis m'écoutait,
Je chargeais jusqu'au moindre trait,
Voyant qu'on souriait d'avance.

Le sot, disais-je, à l'ignorance
Réunit la fatuité,
L'égoïsme à la vanité,
La bêtise à la confiance.
Chacun était de mon avis.
Damis seul gardait le silence,
Quand soudain plein d'impatience,
Le portrait, dit-il, est exquis!
Peste soit de la ressemblance!
Ce sot-là, monsieur, c'est mon fils.

LE MOYEN
DE S'ENRICHIR PROMPTEMENT.

Tu prétends faire ta fortune;
Tu l'auras faite dans vingt ans,
Dis-tu sans cesse : Ame commune,
C'est y dépenser trop de temps.
Suis l'exemple de tant de gens :
Intrigue, rampe, sollicite,
Fais antichambre chez les Grands,
Ravis les places au mérite,
Les récompenses aux talens;
Agiote, joue à la hausse :

Dans six mois, je te garantis
Deux bonnes terres dans la Beauce,
Et trois beaux hôtels dans Paris.

RÉFLEXION.

L'ÊTRE né sensible et penseur,
S'il prolonge ses jours, me semble bien à plaindre!
Et de l'Amour et de sa sœur,
A vingt ans, il a tout à craindre.
A trente ans, la malignité,
L'injustice, la perfidie,
Les noirceurs de société
A plaisir tourmentent sa vie.
Enfin, dans ce monde pervers,
Malgré les beaux dehors dont l'homme s'enveloppe,
Ne voyant que défauts, et vices et travers,
A cinquante ans il devient misantrope.

BOUTADE D'UN PARASITE.

NE me parlez pas de Cléon;
C'est bien l'être le plus étrange....
De bêtise et d'esprit incroyable mélange!

Ni chaud ni froid; ni dur ni bon;
Ni sincère ni faux; ni brave ni poltron;
N'osant pas dire oui, n'osant pas dire non;
Égoïste, sans cesse occupé de lui-même;
Et pourtant, s'il vous craint, vous jurant qu'il vous aime;
De vous s'il a besoin, vous prônant sur les toits;
Avare et prodigue à la fois;
Visant, non sans terreur, au temple de Mémoire,
Et croyant, par l'intrigue, arriver à la gloire;
Envieux des succès d'autrui,
Faisant de sa maison une ménagerie,
Un tripot, une hôtellerie....
Je ne le verrai plus.... que pour dîner chez lui.

A M. L'ABBÉ D***,

Sur une épigramme qu'il a bien voulu faire contre moi.

Ai toujours eu le cœur dévot à Rome,
Monsieur l'abbé; l'avez aussi, dit-on,
Et le prouvez du moins par votre ton.
Votre épigramme est celle d'un digne homme;
Et pour vos vers, dans le ciel, bien le sens,
Place obtiendrez près des Saints Innocens;

La méritez. Mais alors que vous donne
Exemple heureux d'offensé qui pardonne,
Pensant à moi, brochez vite un écrit
Où prêcherez sur l'oubli de l'injure;
Pensant à vous, à mon tour, vous le jure
Que prierai Dieu pour les pauvres d'esprit.

SUR E.....

E....., tout rempli de résignation,
Consent à se livrer à l'admiration
En donnant au public la *Navigation;*
Sur quoi Giguet faisant les frais d'impression,
S'applaudit et hénit sa spéculation;
Car, Messieurs, nous dit-il, en cette occasion,
Je ne crains pas du moins la contrefaction.

A Mme. DE LIN....

Vous défendez qu'on vous parle d'amour;
Voilez-nous donc ces yeux où l'esprit étincelle,
De ces bras demi-nus le gracieux contour,
Et les trésors charmans que ce fichu révèle;

Fermez nos cœurs aux sons délicieux
D'une voix qui toujours commande la tendresse;
Empêchez-nous de voir d'un regard envieux
La fleur que vous parez, le lin qui vous caresse.
Mais vous aurez beau faire; heureux de s'enflammer,
Il faudra, près de vous, que tout mortel soupire:
Ah! malgré soi, puisqu'on doit vous aimer,
Qu'il soit du moins permis de vous le dire!

A ÉLÉONORE.

De tes attraits qui pourrait se défendre?
Tout charme en toi, grâces, talens, beauté;
On veut toujours te voir, on veut toujours t'entendre;
Quand le cœur est ému, l'esprit est enchanté.
Oui, trop aimable Éléonore,
Le Ciel sur toi versa tous ses bienfaits;
Mais de l'Amour tu repousses les traits,
Et trembles d'écouter un mortel qui t'adore.
Ah! le bonheur n'est que pour deux amans
Qui confondent leurs goûts, leurs vœux, leurs sentimens.
Ouvre au besoin d'aimer ton âme neuve et pure.

Crois-moi, l'amour est pour les cœurs
Ce que l'aurore est pour les fleurs
Et le printemps pour la nature.

A Mme. A. H.

Je vous aimais dans votre enfance,
Et j'en puis convenir sans le moindre embarras.
Je vous aimais encor dans votre adolescence,
Et j'avais bien raison; cet âge a tant d'appas!
Aujourd'hui que l'Hymen, dans les biens qu'il dispense,
Vous donne un jeune époux, moi qui grisonne, hélas!
Je vous aime toujours. Dira-t-on : c'est démence;
Non, l'on n'en peut tirer que cette conséquence:
C'est que le cœur ne vieillit pas.

A ISABEY,

SUR SON PORTRAIT DE BONAPARTE.

1804.

Je crois le voir, je crois l'entendre,
Ce héros redoutable et cher aux nations,
Bienfaiteur d'un pays que son bras sut défendre;
Oui, c'est lui-même, il pense, il vit sous tes crayons.

Immortel par plus d'un ouvrage,
Cher Isabey, rends grâce à ton heureux talent;
Des siècles à venir et du siècle présent
Il t'assure le juste hommage,
Quand tu peins Bonaparte et le peins ressemblant.

ÉNIGME *.

Dans un réduit qu'un demi-jour éclaire,
Loin du sallon et tout près du boudoir,
Je fais, lecteur, mon séjour ordinaire;
Là, je reçois le matin et le soir.
Mais avant tout une main attentive
D'un léger voile a soin de me couvrir;
C'est elle encor qui sur moi fait jaillir
Les flots pressés d'une onde pure et vive
Dont le cristal ne peut que m'embellir.
Qui se dispose à me rendre visite
Ne doit s'attendre à me quitter bien vite :
Une heure au moins je le garde avec moi.
En m'abordant, on ressent quelque effroi,
Le pied frémit, le cœur même palpite.

* Le mot se trouve à la table.

Eh! quels amans n'envieraient pas mon sort?
A mon aspect la pudeur est sans armes;
Elle s'approche et laisse sans effort
Tomber le lin qui me voilait ses charmes....
Mais à quoi bon, lecteur, parler encor?
Tu tiens le mot, ou tu perds patience :
Nomme-moi donc, te souvenant d'abord
Que honni soit celui qui mal y pense.

A Mlle. ÉLÉONORE B***.

LA VEILLE DE SON MARIAGE.

Que j'aime en vous cette grâce naïve
Dont s'embellit encore la beauté!
Que j'aime en vous cette ingénuité
Qui parle au cœur, le charme et le captive!
Amour pour vous n'est point à redouter,
Si vous plaisez, c'est sans vous en douter.
Heureux cent fois, cent fois digne d'envie
Qui vous aimant, et pour toute sa vie,
Va se parer du nom de votre époux!
Ah! trop souvent mariage est folie;
Mais avec vous, bonne, douce et jolie,
De tous les nœuds ce sera le plus doux.

DIXAINS.

L'ORIGINE DE LA POÉSIE.

C'EST à l'amour qu'on doit la poésie :
Sermens gravés sur l'écorce attendrie,
Muet langage et billets éloquens,
Douce réponse et vive repartie,
Style enflammé, vous m'en êtes garans!
Bouche timide eut besoin d'interprète;
La plume alors, tendrement indiscrète,
Dut révéler tous les pensers du cœur;
On écrivit, et le premier poëte
Fut un amant qui chanta son bonheur.

A M.me MORIN.

LORSQUE je vois ce pied charmant,
Dessiné par l'Amour et moulé par les Grâces,
Ce pied dont l'œil ému ne peut quitter les traces,
Du Saint Père, entre nous, je plains l'aveuglement :
Pour baiser son pied très-vulgaire,

Quel mortel se prosterne? hélas! le seul chrétien.
Ah! que, par faveur singulière,
Il obtienne qu'au lieu du sien,
On puisse, Églé, baiser le tien,
Il verra sous sa loi fléchir toute la terre.

A M.me ***.

Quand unissez, par rare privilége,
A blonds cheveux dents blanches comme neige,
Bouche toujours exhalant ambre pur,
Et longs cils noirs bordant grand œil d'azur;
Quand pied mignon, main douce et potelée,
Sein d'où l'Amour ne prendrait sa volée,
Troublent ma vue, enivrent tous mes sens,
Oh! que, tenté de hasarder l'hommage
Qu'inspireraient tant d'appas ravissans,
Avec regret me dis : Ai passé l'âge!

A DE TRÈS-JEUNES CRITIQUES.

Petits marmots, quelle sottise extrême
En chaire ainsi vous a donc fait monter?
Sur votre banc mieux eût valu rester,

Brochant encore et version et thême.
N'êtes vraiment de taille à régenter,
Et, chaque fois que voulez discuter
Ou les défauts ou les beautés suprêmes
De tel auteur qu'il vous plaît de citer,
Bravo! dit-on, ils nous donnent eux-mêmes,
Petits marmots, verges pour les fouetter.

REPRÉSAILLE,

Sur P. V. Vastey, auteur d'un poëme intitulé *la Cotinéide*, et d'un recueil de poésies publié en 1800, sous le titre de *la Cruche d'Hippocrène.*

Quand pour patron il a choisi Cotin,
Le bon Vastey, n'ayez peur qu'il trébuche,
Jà s'élevant et planant comme autruche,
Barbouillé d'encre, et la plume à la main,
Sur l'Hélicon, en vainqueur, il se huche.
Mais de ses tours voici bien le plus fin:
Point ne voulant que rimeur aigrefin,
Tel que frelon rôdant près d'une ruche,
Lui vole un jour son esprit tant malin,
Il l'a, ma foi, caché dans une Cruche.

A MES CONFRÈRES.

Ce n'est le tout que de lire nos vers ;
Savoir nous faut choisir notre auditoire :
Par maint exemple il n'est que trop notoire
Qu'homme d'esprit peut juger de travers :
Et quand de sots troupeau nous environne,
Dure corvée! or l'espèce en foisonne,
Vous en réponds : oui, le fait est commun,
Qu'entre jugeurs qui béans nous écoutent,
Et que nos vers mal à propos redoutent,
Cherchant un sot, sur trois est au moins un.

LES DERNIERS MOTS

DE THOMAS, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Thomas, au lit de mort, disait à ses amis :
Vos larmes, vos regrets ont une juste cause.
Mon âme va monter au céleste parvis;
Mais pour ma cendre, hélas! quelle métamorphose !
Au nombre des vivans malgré moi rappelé,
D'orgueil et de venin je renaîtrai gonflé;

En lamentables vers, fléau d'un auditoire,
Des *Navigations* j'alongerai l'histoire,
Et, jouet éternel d'un éternel brocard,
J'ennuierai l'univers sous le nom d'E.....

Dans certain corps famé comme savant,
Dont chaque Élu, sans que trop se fatigue,
Immortel est, du moins de son vivant,
N'entre-t-on point lorsque place on y brigue?
— Non, si pour soi l'on n'a rien que talent;
Oui, si l'on a protection, intrigue.
Mais d'un refus qu'advienne à vous le cas,
A tel on dit : « Par quel hasard en êtes? »
Et vaut bien mieux, vos preuves étant faites,
Qu'à vous soit dit : « Pourquoi n'en êtes pas? »

Quand on dit blanc, elle dit noir;
A chaque instant d'humeur varie;
A tout propos vous contrarie;
Querelle du matin au soir.
Elle est altière, opiniâtre,
Folle, bizarre, acariâtre;

Bref, grâce à ses défauts maudits,
Quiconque avec elle s'enterre,
Faisant son enfer sur la terre,
Doit aller droit en Paradis.

A UNE JEUNE PERSONNE
TRÈS-LAIDE ET TRÈS-DÉSAGRÉABLE.

Tout beau! tout beau! péronnelle, ma mie;
Jasez par trop, oui, jasez comme pie :
Or, mieux vaudrait à votre âge écouter.
Nature, hélas! voulut vous maltraiter;
N'en gémissez, c'est être raisonnable.
Mais vous faudrait avoir humeur affable,
Voire candeur, simplesse, aménité;
Car réunir caquet insociable,
Ton aigre-doux, laideur, méchanceté,
C'est trop : laideur rend assez haïssable.

On peut dans ce monde charmant
Rencontrer assez fréquemment
Gentillesse, grâce, enjouement,

Bon sens, esprit, raisonnement,
Don de parler, art de se taire:
Ce qu'on y trouve rarement
C'est noblesse de sentiment,
Franche amitié, pur dévouement,
Bouche esclave de son serment,
Et fermeté de caractère.

MA JUSTIFICATION,

Sur quelques petites pièces insérées dans ce volume.

DIALOGUE.

Quoi ! vous poli, doux, honnête, traitable,
De l'épigramme envenimer le trait,
Et le lancer ! Je le dis à regret,
Telle action n'est pas très-charitable.
— Oui, gardons-nous d'un dangereux penchant.
Rien l'on ne gagne à passer pour méchant;
Mais épigramme est arme de défense.
C'est l'arc mobile à mon dos suspendu,
Qu'avec plaisir je laisse détendu:
Si je le tends, c'est contre qui m'offense.

HUITAINS.

COMME VA L'AMOUR.

Le premier jour d'un aveu l'on s'amuse,
Le second on se plaint de l'importunité,
Le troisième on écoute avec moins de fierté,
Le quatrième en tremblant on refuse,
Le cinquième on se trouble, on résiste à demi,
Le sixième en chemin à regret on s'arrête,
Le septième l'on perd la tête,
Le huitième tout est fini.

LA CRÉATION DE LA FEMME.

Dieu, dans sa puissance infinie,
Avait créé la terre, et la mer, et les cieux;
Entre ces élémens établi l'harmonie,
Et pour se délasser, mis l'homme au milieu d'eux;
Mais l'homme seul, hélas! s'ennuyait; à l'ouvrage
Dieu se remit soudain, fit la femme; et les yeux
Sur cet objet fixés, prêt à lui rendre hommage:
Restons-en là, dit-il; je ne ferais pas mieux.

SUR UN PRIX

DÉCERNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Brulez, brûlez Cicéron, Aristote,
Quintilien et tels autres grimauds;
Puis alignez, alignez mots sur mots;
Bon sens n'y fait, tant ce siècle radote.
A concourir danger était certain
Quand ne régnait pareille épidémie;
Mais, à-présent, fussiez vous un Sotin,
Prix obtiendrez même à l'Académie.

Monsieur Damis! bon dieu! comme êtes fier!
On vous salue, à peine y prenez garde;
Ou de côté si votre œil nous regarde,
Quel froid dédain! quel maintien et quel air!
Par là croyez peut-être qu'on impose?
Soin superflu. Vraiment, savons fort bien
Que vos aïeux ont été quelque chose,
Monsieur Damis, et vous, que n'êtes rien.

Clidamant raconte à merveille,
Mais il faut le voir rarement.
Le premier jour il est charmant,
Ensuite il est moins amusant,
Puis il devient un peu pédant,
Bref, il se répète, et souvent
Vous savez par cœur dès la veille
Ce qu'il dira le jour suivant.

Il a l'air doux, franc, honnête et modeste
Ce beau jeune homme aux yeux bleus, au poil brun,
Même on dirait qu'il a le sens commun
A discourir tant il est parfois leste.
N'allons pourtant le croire sans défauts;
Dupes serions le jugeant sur l'écorce.
Ce beau jeune homme orgueilleux, sot et faux,
Serait méchant s'il en avait la force.

A L'AUTEUR ANONYME

D'une diatribe insérée contre moi dans un journal.

Non moins insolent que poltron,
Sous le manteau de l'anonyme,
D'un sarcasme pusillanime
Tu viens de m'honorer, dit-on;
Te cacher est précaution
Qui te sert très-bien, fleur des drôles,
Car, en me dérobant ton nom,
Tu me dérobes tes épaules.

BOUTADE.

Hommes de loi, dans les affaires,
Sont, j'en excepte pourtant deux,
Ce que sur mer sont les corsaires,
Les rats dans un grenier poudreux,
Les brochets dans une rivière,
Les fouines dans un colombier,
Les renards dans un poulailler,
Les corbeaux dans un cimetière.

LE CANDIDAT ACADÉMIQUE.

Quand l'Institut va faire un choix,
Puis-je compter sur votre voix?
— Que l'amitié me le pardonne,
Mais cette Araminte si bonne,
Qui d'abandon en abandon
N'a jamais refusé personne,
Me la demande pour Dindon,
C'est à Dindon que je la donne.

PORTRAIT.

Lisidor est sans agrément,
Lisidor est même assommant.
Il disserte bien pesamment;
Il raconte bien longuement;
Il chante lamentablement.
Mais est-il à table? Vraiment,
Il boit supérieurement,
Et mange inimitablement.

Damon parle, parle, et sans cesse
Dit ce que sans cesse il a dit,
Mais quelquefois tant il se presse
Qu'il reste court dans son récit;
C'est bien en vain, je vous assure:
Car même alors qu'il ne dit mot,
On lit encor sur sa figure
Que le pauvre homme n'est qu'un sot.

A M. L.

Non, beau sire, malgré vos titres,
N'êtes vraiment grand à mes yeux.
A tort, par de doctes chapitres,
Croyez du front toucher les cieux.
Dans vos révérences trompeuses
Êtes trop cérémonieux,
Et dans vos harangues flatteuses
Un peu plat et très-ennuyeux.

LE GALANT ESCROC.

Que ce jeune homme est honnête et décent!
Qu'il parle bien! qu'il sourit avec grâce!
Près du beau sexe, ah! comme il est pressant!
Son seul aspect touche, émeut, embarrasse.
Maris jaloux, gardez-vous cependant
Pour vos moitiés de craindre ses approches;
De tous ses dons quel que soit l'ascendant,
Je vous réponds qu'il n'en veut qu'à leurs poches.

Que le métier d'auteur est une douce chose!
Avez-vous du talent, vous êtes enviés,
Contrariés, injuriés,
Parfois même calomniés.
Êtes-vous sans talent, à vos dépens on glose;
Vous êtes honnis, bafoués,
Sifflés, hués et conspués.
Que le métier d'auteur est une douce chose!

SIXAINS, ETC.

A M.me DOLIGNY DUDOYER,

En lui donnant, le jour de sa fête, une couronne d'immortelles.

De myrte et de laurier se tressait la couronne
Dont Thalie orna ton printemps;
Interprète des sentimens
Que fait naître ton âme et si pure et si bonne,
L'immortelle a voulu former pour ces momens
Celle que l'Amitié te donne.

A M.me ADÈLE T....

Vous êtes jeune, aimable et belle,
Que de raisons pour être épris de vous!
Mais un autre, sensible Adèle,
A fixé vos destins par les nœuds les plus doux.
Ah! souffrez que je sois jaloux
Quand je ne puis jurer que je serais fidèle.

A TROIS SŒURS TRÈS-AIMABLES,

En descendant d'une voiture publique où j'avais voyagé avec elles.

D'esprit, de grâces et d'attraits
Quand je vous vois également pourvues,
Puis-je, dans ce moment, vous cacher mes regrets?
Ah! je le sens trop, je voudrais,
Pour mon repos, ne vous avoir point vues,
Pour mon bonheur, ne vous quitter jamais.

A M.me ADÈLE L. . . .

En lui envoyant, le jour de sa fête, des fleurs que je ne pouvais pas aller moi-même lui offrir.

De ces fleurs, très-aimable Adèle,
Agréez le très-humble don;
Et si, pour vous prouver son zèle,
On observe en votre sallon
Qu'il y manque un ami fidèle,
Hâtez-vous de dire mon nom.

Quoi ! de ce rimeur à la glace
Poétisant malgré Phébus,
Digne favori de Plutus
Par sa bassesse et son audace,
On ose vanter les vertus,
Le talent..... — Chut : il est en place.

RÉPONSE

A un envoi de Poésies pour l'Almanach des Muses.

Oui, dans le beau recueil de vos vers inédits,
Je vois chanson, romance, élégie, épitaphe,
Madrigaux à Glycère, et bouquets à Philis,
Même un poëme entier avec son épigraphe ;
Mais, tout bas, entre nous, mon cher, je vous le dis
J'y voudrais voir peut-être un peu plus d'orthographe.

Vainement à timidité
Joignez vertu, talent et probité ;
Végéterez toujours dans l'indigence :

Obtiendriez emploi, richesse, dignité,
Si pouviez joindre à médiocrité
Bassesse, intrigue et confiance.

A UN LIBRAIRE

SOI-DISANT BEL ESPRIT.

Nature a fait l'âne pour braire,
Toi, Lucas, pour être libraire.
Chacun son lot. Partant, Lucas,
Vends des livres, c'est ton affaire,
Vends-les bien cher, selon le cas,
Mais, morbleu! garde-toi d'en faire.

VERS POUR LE PORTRAIT DE MOLÉ.

Tour-a-tour sublime et charmant,
Des cœurs il a trouvé la route la plus sûre :
On est tenté de croire, en le voyant,
Que l'art, pour former son talent,
Avait donné le mot à la nature.

RÉPONSE A UNE QUESTION BANALE.

Lorsque plus d'un sujet sans doute vous inspire,
On ne voit rien de vous, et coupable en ce point....
— Oui, je serai tenté d'écrire
Pour qu'un sot ne m'entende point,
Et pour qu'un méchant me déchire !

SUR PROMÉTHÉE.

Auprès de Jupiter, Prométhée, en disgrâce,
Se vit en proie au bec d'un vautour inhumain
Qui lui rongeait le cœur et le rongeait sans fin;
Supposons Ch.... à sa place,
Le vautour serait mort de faim.

A UNE COQUETTE SURANNÉE.

Beauté jadis printannière,
De vos attraits avez soin;
N'en soyez pourtant si fière :
De près guérissez, ma chère,
Ceux qu'avez blessés de loin.

DIALOGUE.

Vous obtenez plus d'un suffrage;
Oui, de vous, franchement, on dit du bien partout.
— Mon ami, que j'aie équipage,
Bon emploi, bon hôtel, bon cuisinier surtout,
On en dira bien davantage.

AVIS A MÉDITER.

Il est un art de se conduire,
Art qu'il ne faut point négliger;
C'est de savoir se partager
Entre les gens qui peuvent nuire,
Et ceux qui peuvent obliger.

QUATRAINS.

VERS

Mis au bas du portrait de S. A. E. et R. monseigneur le grand-duc de Francfort.

Il est parlant dans ce portrait;
Écoutez : le Génie ou la Vertu l'inspire :
S'il n'ordonne pas un bienfait,
C'est un mot heureux qu'il va dire.

A UNE DAME

Qui tenait un chien sur ses genoux.

Grace à toi, volage Beauté,
Malgré leur peu de ressemblance,
Nous voyons la Fidélité
Sur les genoux de l'Inconstance.

LES DEUX AMIS.

C'EST vous, depuis long-temps, vous que l'on n'a point vu!
— Pardon; mon amitié n'en était pas moins vive.
— Pourquoi dès-lors ce retour imprévu?
— Vous êtes malheureux, je l'apprends, et j'arrive.

L'AMI DU MORT ET L'HÉRITIER.

VOTRE oncle est mort?-D'hier.-C'est affreux.-J'en conviens.
— Je l'estimais, il avait du mérite;
-Oui, beaucoup.-Et de l'ordre; -Il laisse de grands biens.
-Que je vous plains, hélas! - Rassurez-vous; j'hérite.

VERS

Gravés sur le collier d'une chienne.

DE ma maîtresse amie et compagne fidèle,
A ses moindres désirs j'obéis sans regrets;
N'essayez point de me séparer d'elle:
Ne la voyant plus, j'en mourrais.

A UNE JEUNE FILLE *.

Cueille les roses nouvelles
Tant que brille ta fraîcheur,
Et souviens-toi, jeune fleur,
Que tu dois passer comme elles.

ÉPITAPHE.

Dans ce tombeau qu'Hymen en pleurs creusa,
Dort bonne amie et mère tendre,
Art de plaire sans y prétendre,
Esprit, talent, sous le nom d'Élisa.

RÉPONSE

Faite à une dame au jeu des *Questions*.

Qu'est-ce qu'amour ?–L'attrait de deux cœurs l'un pour l'autr
Et de ces mêmes cœurs un échange bien doux;
Je ne sais pas pour moi ce qu'éprouve le vôtre,
Mais, si vous le vouliez, le mien serait à vous.

*Collige, virgo, rosas, dùm flos novus et nova pubes,
Et memor esto ævum sic properare tuum.
Ausone.

MORALITÉ.

L'HOMME en vain cherche à se connaître :
Son existence est un secret pour lui ;
Il ignorait hier, il ignore aujourd'hui
Ce qu'il fut et ce qu'il doit être.

VERS

Écrits sur le souvenir d'une Dame.

CE souvenir est de tous vos secrets
Le fidèle dépositaire ;
Si vous saviez aimer comme vous savez plaire,
Il en est un que je lui confierais.

DEMANDE ET RÉPONSE.

DITES-MOI donc pourquoi de nos meilleurs auteurs
On ne voit plus ni vers ni prose ?
— C'est qu'il s'est fait en eux une métamorphose :
Les uns sont financiers, les autres grands seigneurs.

SUR LE PORTRAIT DE PER... ROSE...

Quel art a conduit ces pinceaux?
Par quelle magique imposture
Peut-on, dans les seuls traits d'une seule figure,
Voir les sept péchés capitaux?

A MON VOISIN,

Sur ses fréquentes et longues visites.

A chaque instant vous voir est un plaisir pour moi,
Mon cher voisin, je le sens; mais peut-être
Devez-vous regretter de ne pas mieux connaître
Tout le bonheur qu'on trouve à vivre un peu chez soi.

A P.... C....

Qui se fâche toujours quand il entend citer mon nom.

Quoi! mon nom enflamme ta bile!
Ne sois pas plus jaloux du mien
Que je ne suis jaloux du tien,
Tu vivras, ma foi, bien tranquille.

A CERTAIN RIMEUR.

Sur le Pinde il n'est plus d'harmonieux concerts;
Les neuf Muses ont fui de leurs doctes retraites;
La France, pour jamais, est veuve de poëtes;
Tu le dis? je le crois lorsque je lis tes vers.

DIALOGUE

Entre un critique et moi.

LE CRITIQUE.

Vous louer me serait une agréable tâche;
Mais vous avez des ennemis;
Et, comme j'ai besoin d'amis,
Je n'ose pas....

MOI.

Fort bien; c'est prudent, mais c'est lâche.

Les vieillards, trop souvent, sont un ennuyeux livre
Que l'on est malgré soi forcé de feuilleter;
Avec eux le secret de vivre
Est de savoir les écouter.

A L'UN DE MES MEILLEURS ENNEMIS.

Tu dis toujours du mal de moi,
Et ton inimitié, sans doute, m'est sensible;
Je veux, pour m'en venger, dire du bien de toi,
Et, par malheur, cela m'est impossible.

A UN POETE,

Qui se piquait de rimer richement.

Dans l'art des vers chacun de nous s'escrime,
Mais notre luth diffère en ses accens :
Vous tenez beaucoup à la rime,
Et moi je tiens beaucoup au sens.

Cassandre avait perdu l'esprit,
Et chacun se disait : Quel chagrin est le nôtre!
Cassandre perd sa femme; alors chacun se dit :
Cette perte répare l'autre.

CERTAIN Midas, écrivain très-actif,
Pour se venger de mes outrages,
Veut me placer dans ses ouvrages :
Le malheureux veut m'enterrer tout vif!

CONTRE moi Ch.... s'exaspère;
C'est bien juste, et je sais pourquoi :
J'ai loué son frère et son père,
Il doit dire du mal de moi.

PAUL en lisant obtient tous les suffrages;
C'est qu'il lit bien, c'est qu'on ne lit pas mieux :
Paul cependant est parfois ennuyeux;
C'est que parfois Paul nous lit ses ouvrages.

A PALISSOT,

Qui dans un de ses ouvrages me compare à Cotin.

MALIGNEMENT, par faveur singulière,
Cher Palissot, tu m'appelles Cotin;
Moi qui ne suis jamais malin,
Tout bonnement je t'appelle Molière.

SUR LES MÉMOIRES LITTÉRAIRES DU MÊME.

Vous avez lu, Monsieur, les Mémoires? — Comment!
Mauvais et bon, je lis tout. — Franchement,
Qu'en pensez-vous? — Franchement, c'est en somme:
Un méchant livre fait par un très-méchant homme.

A TEL COMPOSITEUR.

Mes vers sont mauvais; tu le dis;
Peut-être l'argument n'est-il pas sans réplique :
Mais fais-moi le plaisir de les mettre en musique.
Chacun sera de ton avis.

VERS

Mis au bas du portrait de M. Jeanroy.

Bon médecin, homme d'esprit,
Un malade, avec lui, ne peut prendre l'alarme :
Par son entretien il le charme,
Et par son art il le guérit.

Les auteurs! quelle rare et bonne compagnie!
L'Esprit et la Raison, le Goût et le Savoir,
L'Imagination, le Talent, le Génie....
— D'accord; mais il vaut mieux les lire que les voir.

AUX AUTEURS

D'un petit Journal fort obscur, qui disent des sottises.... à tout le monde.

Limaçons, mes amis, ne soyez en extase
De ce qu'en un bourbier vous épanouissant,
Montrez impunément cornes à tout passant :
C'est dédain ou pitié si l'on ne vous écrase.

DISTIQUES.

Le distique est commode; en deux vers, en deux mots,
On peut dire: Denis, Paul et Jean sont trois sots.

ÉPITAPHE.

Ci-gît qui sans jamais s'inquiéter d'autrui,
Durant quatre-vingts ans ne vécut que pour lui.

AUTRE.

Ci-gît qui jamais las d'agir, parler, courir,
Eut à peine le temps de se laisser mourir.

LE DISTRAIT.

Peut-on voir Lucidor? — Las! il est enterré
D'hier après midi. — Bon: je repasserai.

A DIDON.

TRADUCTION LIBRE DU DISTIQUE D'AUSONE.

Et l'hymen et l'amour ont causé tes malheurs :
Ton époux meurt, tu fuis; ton amant fuit, tu meurs.

SUR PALISSOT.

Plus je vois, plus j'entends, plus je lis Palissot,
Plus je dis : Moins méchant, il n'eût été qu'un sot.

SUR LA DERNIÈRE ÉDITION

DES OEUVRES DU MÊME.

Palissot sur le Pinde ose encor se produire.
— Qui l'y force ? — L'espoir et le besoin de nuire.

AU MÊME.

Je bâille quand tu lis : est-ce un tort? Non sans doute;
C'est la preuve que je t'écoute.

Paul ne vient plus vous voir; dites-moi donc pourquoi?
— C'est que Paul à présent n'a plus besoin de moi.

DEMANDE ET RÉPONSE.

Qu'est-ce qu'un bienfaiteur? — Je vous le dis tout bas:
Un homme qui se voue à faire des ingrats.

Ayez, et vous aurez; car souvenez-vous bien
Que l'on ne donne rien à celui qui n'a rien.

FIN.

TABLE.

POËMES.

Pag.

Avertissement. 1
Ma Journée. 3
Notes de ma Journée. 18
Les Visites. 25
Encore une Visite. 42
Ariane abandonnée. 49
Fragment d'un Poëme sur *la Révolution*. 56
Fragment d'un poëme intitulé *le Siècle pastoral*. 59

DISCOURS EN VERS.

Discours sur l'Intérêt. 65
Discours au Roi de Rome. 75

ÉPITRES SÉRIEUSES.

Épître à *Legouvé*. 85
Épître à *Ducis*. 94
Notes de l'Épitre précédente. 113

ÉPITRES LÉGÈRES.

Pag.

Mes Conventions. 137
Épitre à *Louise Contat.* 148
Épître à M.me **. 154
La nouvelle Chartreuse. 169
Épître à Sophie. 188
A madame *De Minières.* 191
A l'Acacia de Port-Libre. 197
A Éléonore. 200
A madame *Mand.* 205
A M. *Dr.* 212
A une Dévote. 217
A une Infidèle. 222
A la Mort. 229
A Tel et Tel. 235
A madame *Morin.* 240
A la même. 246

POÉSIES DIVERSES.

A S. A. E. et R. M.gr le Grand-Duc de Francfort. 253
Au même prince. 254
Au même prince. 255

Pag.
Thalie au Vaudeville. 256
Le Siècle. 259
A Délie. 260
A Per. . . . Rose. 262
Stances. 266
Marlborough aux Parisiens. 268
A M.me **. 269
Stances. 272
La Loterie de l'Amour. 273
La Présence incommode. 277
Le Legs contesté. 278
La question indiscrète. 280
Le Refus motivé. *Ib.*
Vers faits à Morfontaine. 281
Élégie sur la Mort de mon Fils. 282
Vers faits en 1790. 285
L'Optimiste. 290
A M. D. 291
Stances. 293
A M.lle *Sophie Mesnard.* 294
A la même. 295
A M. *Jeanroy*, (neveu), médecin. 296
La Méprise. 297

Pag.
La Déclaration. 297
Le Baiser. 298
Le Souper. 299
Le Dépit. 302
Le Repentir. 303
Le Réveil. *Ib.*
Élégie. 305
La Veuve et son Ami. 306
Traduction de l'Ode d'*Horace, Donec gratus eram tibi, etc.* 308
Aux Prisonnières détenues avec moi à Port-Libre. 310
Les Dames romaines au général **** 311
Hymne pour la fête de la Jeunesse. 315
A Madame Des. 317
Vers à madame *Morin.* 319
A la même. 321
L'Absence d'une Amie. 322
A un Journaliste. 323
A madame *Catalani.* 324
Vers d'un Frère sur l'Inimitié qui s'est élevée entre sa Sœur et lui. 325
Les Pourquoi. 327

Pag.
L'Ami trompé. 332
A un jeune Poëte. 333
Sur les Amis. 334
Le Portrait reconnu. *Ib.*
Le moyen de s'enrichir promptement. 335
Réflexion. 336
Boutade d'un Parasite. *Ib.*
A M. l'abbé D***. 337
Sur E. 338
A madame de Liu. . . . . *Ib.*
A Éléonore. 339
A madame A. H. 340
A Isabey. *Ib.*
Énigme (le mot est *baignoire*). 341
A mademoiselle *Éléonore B****. 342

DIXAINS.

L'Origine de la Poésie. 343
A madame *Morin*. *Ib.*
A M.me *** 344
A de très-jeunes Critiques. *Ib.*
Représaille. 345
A mes Confrères. 346

Pag.
Les derniers mots de *Thomas*. 346
Épigramme. 347
Autre. *Ib.*
A une jeune Personne très-laide et très-désagréable. 348
Réflexion. *Ib.*
Ma justification sur mes épigrammes. 349

HUITAINS.

Comme va l'Amour. 350
La Création de la Femme. *Ib.*
Sur un Prix décerné par l'académie française. 351
Épigramme. *Ib.*
Autre. 352
Autre. *Ib.*
A l'Auteur anonyme d'une diatribe insérée contre moi dans un journal. 353
Boutade. *Ib.*
Le Candidat académique. 354
Portrait. *Ib.*
Épigramme. 355
A M. L. *Ib.*

Pag.
Le galant Escroc. 356
Réflexion. *Ib.*

SIXAINS, etc.

A madame *Doligny-Dudoyer*. 357
A madame *Adèle T....* *Ib.*
A trois Sœurs très-aimables. 358
A madame *Adèle L.....* *Ib.*
Épigramme. 359
Réponse à un envoi de poésies pour l'*Almanach des Muses*. *Ib.*
Observation. *Ib.*
A un Libraire soi-disant bel esprit. 360
Vers pour le portrait de *Molé*. *Ib.*
Réponse à une Question banale. 361
Sur Prométhée. *Ib.*
A une Coquette surannée. *Ib.*
Dialogue. 362
Avis à méditer. *Ib.*

QUATRAINS.

Vers mis au bas du portrait de S. A. E. et R. Monseigneur le Grand-Duc de Francfort. 363

Pag.
A une Dame qui tenait un chien sur ses genoux. 363
Les deux Amis. 364
L'ami du mort et l'héritier. *Ib.*
Vers gravés sur le collier d'une chienne. *Ib.*
A une jeune Fille. 365
Épitaphe. *Ib.*
Réponse faite au jeu des *Questions*. *Ib.*
Moralité. 366
Vers écrits sur le Souvenir d'une Dame. *Ib.*
Demande et Réponse. *Ib.*
Sur le portrait de Per.... Ros.... 367
A mon Voisin, sur ses fréquentes et longues visites. *Ib.*
A P.... C.... qui se fâche toujours quand il entend citer mon nom. *Ib.*
A certain Rimeur. 368
Dialogue entre un Critique et moi. *Ib.*
Sur les Vieillards. *Ib.*
A l'un de mes meilleurs ennemis. 369
A un poëte qui se piquait de rimer richement. *Ib.*
Epigramme. *Ib.*

Pag.
Épigramme. 370
Autre. *Ib.*
Autre. *Ib.*
A Palissot, qui dans un de ses ouvrages me compare à Cotin. *Ib.*
Sur les Mémoires littéraires du même. 371
A tel Compositeur. *Ib.*
Vers mis au bas du portrait de M. Jeanroy. *Ib.*
Sur les Auteurs. 372
Aux Auteurs d'un petit Journal fort obscur, qui disent des sottises. . . . . à tout le monde. *Ib.*

DISTIQUES.

Épigramme. 373
Épitaphe. *Ib.*
Autre. *Ib.*
Le Distrait. *Ib.*
A Didon. 374
Sur Palissot. *Ib.*
Sur la dernière édition des Œuvres du même. *Ib.*
Au même. *Ib.*

Pag.
Sur les Visiteurs par intérêt. 375
Demande et Réponse. *Ib.*
Observation. *Ib.*

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN.

FAUTES A CORRIGER.

Page 263, vers 8, au lieu d'un *point*, mettez une *virgule*.

Page 306, vers 5, au lieu de *êtes*, lisez *être*.